

POESIES^(2.) PASTORALES.

Avec un Traité sur la Nature de
l'Eglogue, & une Digression sur
les Anciens & les Modernes.

Par M. DE FONTENELLE
de l'Academie Françoise.

Nouvelle Edition augmentée.



A L O N D R E S;

Aux depens de PAUL & ISAAK VAIL-
LANT, Marchands Libraires, chez qui
l'on trouve un assortiment general
de toute sorte de Musique

M. D. C C V I I.

833.670
833.670.247



A M A D A M E
LA DAUPHINE.

E G L O G U E.

Dans un Bois qu'arrose la Seine,
Je marchois sans tenir une route cer-
taine,
Et révois presque sans objets
Un beau jour, un ruisseau, les fleurs de nos
Prairies,
Suffisent pour causer nos douces réveries,
Quelquefois nous révons avec plus de sujet.
Pentendis quelques voix que je crus recon-
noître ;
C' estoient Lise & Cloris, qui toutes deux
font naistre
De nos hameaux les plus tendres amours,
J'écoutay sans vouloir paroistre,
Trahison qui se fait toujours
Aux Belles dont on peut surprendre les discours
Non, disoit Cloris, j'en suis sûre,
C' estoit une Déesse, & tu luy fais injure
D'estre d'un avis different.

E G L O G U E.

D'une Divinité les marques naturelles
Eclatent dans cet air qui touche & qui surprend;
Lise as-tu donc vu des Mortelles
Avoir l'air si noble & si grand?

Tu ne peux à sa venue avoir été frapée
D'un respect plus profond que moy,
Répondoit Lise, & cependant je crois,
Ma Cloris, que tu t'es trompée,
Et que j'en juge mieux que toy.

Les Déesses toujours fiers & méprisantes
Ne rassureroient point les Bergeres tremblantes
Par d'obligeans discours, des souris gracieux;
Mais tu l'as vu, cette auguste Personne
Qui vient de paroistre en ces lieux
Prend soin de rassurer au moment qu'elle étonne.
Sa bonté descendant sans peine jusqu'à nous,
Sembloit par ses regards nous faire des caresses.

Cloris, as-tu vu des Déesses
Avoir un air si facile & si doux?

Alors je me présente aux yeux des deux Bergeres,
Qui ne traitoient point ces mystères
Que des témoins cachez sont ravis d'écouter;
Je ne dois pas, leur dis-je, avoir beaucoup
de gloire,
En devinant icy qui vous fait disputer,
Ce ne peut estre que VICTOIRE.
Pour vous dire ce que j'en crois,
Je suis, je l'avoueray, du sentiment de Lise,
Mais

E G L O G U E.

*Mais Cloris, car il faut parler de bonne foy,
Cloris ne s'est guere méprise.*

*Comment en scais-tu tant, toy qui n'es qu'un
Berger,*

*Dit Cloris, à quel droit prétens-tu nous juger ?
Bergere, je consens, repris-je, à vous l'ap-
prendre.*

*Quoy que simple Berger, j'ay voulu voir la
Cour,*

*Cette Cour, d'où LOUIS prend plaisir à
répandre*

Les biens dont est comblé ce rustique séjour.

*N'attendez pas de moy que je vous represeñie
Combien de ces beaux lieux la pompe est écla-
tante,*

*Je fus à leur aspect interdit, ébloui,
Cent prodiges divers ont trouble ma memoire,
Et de plus, tout doit bien s'en estre évanoui,
Mes yeus furent long-temps attachez sur
VICTOIRE.*

*Car le croiriez-vous bien ? on me vit là chan-
tant*

*Ces Airs d'une Musè champestre,
Ces mêmes Airs que vous connoissez tant,
VICTOIRE le voulut, se delassant peut-
estre*

*De ces Airs plus polis que sans cesse elle en-
tend ;*

E G L O G U E.

Je tremblois devant elle , & je chantay pourtant 5

O Ciel ! qu'elle fit bien connoistre
Jusqu'où va son esprit , jusqu'où son goût
s'étend !

Les endroits dont je croy qu'on peut estre content ,

Un souris fin qui venoit à paroistre ,
Les marquoit dans le même instant.

Quand un Berger qui vous adore
Chante des Vers qui furent faits pour vous.
Vous devez bien sçavoir s'ils sont touchans &
doux ,

VICTOIRE le scait mieux encore.

Puisqu'elle daigne m'écouter ,
Toujours mes chants seront jugez par elle
Et pourquoy ne la pas chanter ,
Me direz-vous ? la matiere est si belle.
Je le scay bien , mais un simple Hambois ,
A vostre avis , y pourroit-il suffire ?
Phœbus luy-même avec sa Lire
Y penseroit plus d'une fois.

POE-

POESIES PASTORALES.

ALCANDRE.

I. EGLOGUE.

A MONSIEUR.....

QUAND je lis d'Amadis les faits inimitables,
 Tant de Chasteaux forcez, de Geans pourfendus,
 De Chevaliers occis, d'Enchanteurs confondus,
 Je n'ay point de regret que ce soient-là des Fables.
 Mais quand je lis l'Astrée où dans un doux repos
 L'Amour occupe seul de plus charmans Heros,
 Où l'Amour seul de leurs destins décide,
 Où la sagesse mesme a l'air si peu rigide,
 Qu'on trouve de l'amour un zélé partisan,
 Fusque dans Adamas le Souverain Druide,
 Dieux, que je suis fâché que ce soit un Roman !

Irois vous habiter, agréable Contrée,
 Où je croirois que les Esprits
 Et de Celadon & d'Astrée
 Iroient encore errans, des mesmes feux épris ;
 Où le charme secret produit par leur présence,
 Feroit sentir à tous les cœurs
 Le mépris des vaines grandeurs,
 Et les plaisirs de l'innocence.

POESIES

O rives de Lignon, ô plaines de Forez,
 Lieux consacrez aux amours les plus tendres,
 Montbrison, Marcilli, noms toujours pleins d'attraits,
 Que n'estes-vous peuplez d'Hilas & de Silvandres !
 Mais pour nous consoler de ne les trouver pas,

Ces Silvandres, & ces Hilas,
 Remplissons nostre esprit de ces douces chimeres,
 Faisons-nous des Bergers propres à nous charmer,
 Et puis que dans ces champs nous voudrions aimer,
 Faisons-nous aussi des Bergeres.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains
 Nostre raison seduite avec plaisir s'égare,
 Elle-mesme jouit des objets qu'elle a feints,
 Et cette illusion pour quelque tems repare
 Le defaut des vrais biens que la Nature avare
 N'a pas accordez aux Humains.

Ami dans ce dessein je t'offre cet Ouvrage,
 Nous avons eu du Ciel l'un & l'autre en partage
 Le mesme goust pour les Bergers.
 Nous n'imiterons pas du Heros de Cervantes
 Dans de ridicules dangers
 Les proüesses extravagantes ;
 Sans doute nos esprits ne seront point blessez
 Du fol entestement de la Chevalerie,
 Jamais par nous des torts ne seront redressez ;
 Mais pour cette puissante & douce rêverie,
 Qui fit errer Lisis dans les plaines de Brie,
 Avec quelques moutons à peine ramassez,
 Rétablissement la Bergerie
 Dans l'éclat des siecles passez,
 Cher ami, sans plaisanterie,
 N'en sommes-nous point menacez ?

LEs Bergers d'un Hameau celebroient une Feste
 Chacun d'eux plus paré meditoit sa conquête,
 Ne respiroit qu'amour, & n'estoit appliqué
 Qu'au

PASTORALES.

VI

Qu'au soin de voir, de plaire, & d'estre remarqué.
 Ce soin, mais plus secret, occupoit les Bergères,
 On avoit pris conseil des Ondes les plus claires,
 On avoit dérobé des fleurs aux Prez naissans,
 Rien n'estoit oublié des secours innocens
 Qu'en ces lieux la nature & si simple & si belle
 Peut recevoir d'un art presqu'aussi simple qu'elle.
 Icy, sous des Rameaux exptés entrelassez,
 Où joüoient les rayons dont ils estoient percez,
 On formoit tour à tour des danses différentes,
 Heureux ceux qui tenoient la main de leurs amantes !
 Là, dans une campagne on disputoit un prix ;
 L'amour plus que la gloire anime les esprits,
 Les Belles aux Bergers inspirent de l'adresse,
 Heureux qui met le prix aux pieds de sa maîtresse !
 Tout l'air retentissoit du bruit confus & doux
 Des Flûtes, des Haubois, & des Oiseaux jaloux,
 Il naissoit mille amours, ce temps les favorise,
 Ils estoient moins crientifs, ce temps les autorise,
 De toutes parts enfin par mille jeux divers,
 A la joye, au plaisir, les coeurs estoient ouverts ;
 Alcandre, Alcandre seul n'en estoit point capable,
 A peine il reconnut un jour si remarquable,
 En voyant ce spectacle, il s'en trouva surpris,
 Triste, mais tendre effet de l'absence d'Iris.
 Il se dérobe, il fuit une importune foule,
 Par des chemins couverts en secret il se coule,
 Aussi-tost qu'il arrive au milieu d'un costeau,
 D'où les yeux aisément découvrent le Hameau,
 Il y voit l'allegrësse en tous lieux répandue,
 Pour un amant qui souffre insupportable vûe !
 Il s'arreste, & pressé de ses vives douleurs,
 Tout rit, tout est en joye, & moy, dit-il, je
 meurs.

Dix fois du sein des eaux la lumiere est sortie,
 Depuis que du Hameau ma Bergere est partie,
 Je faisois de la voir le plus doux de mes soins,
 Si je ne la voyois, je la cherchois du moins,

L'amour me conduisoit, & je ne manquois guere
A decouvrir les lieux qui cachoient la Bergere ;
Mais maintenant, helas ! j'erre en ces mesmes lieux,
Plein d'elle, & sans espoir qu'elle s'offre à mes yeux.
Ciel ! que le Soleil marche à pas lents sur nos testes !
Quels jours ! quelle tristesse ! & l'on songe à des
Festes !

On danse en ce Hameau ! que je me tiens heureux,
D'estre icy solitaire, éloigné de ces jeux !
Et qu'y ferois je ? quoy ? je pourrois voir Doride,
De louanges toujours & de douceurs avide,
Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle qui jamais n'a loué ses appas,
Y briller en sa place, y triompher de joye ?
Gozitez bien le bonheur que le sort vous envoie,
Bergeres, joüissez de mille vœux offerts,
Dans l'absence d'Iris les momens vous sont chers.
Qu'elle eust orné les jeux ! que d'yeux tournez sur
elle !

Et qu'on m'eust rendu fier en la trouvant si belle !
Elle eust mis cet habit qu'elle-mesme a filé,
Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé ;
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée
Il sembloit de mon chant qu'elle fust moins touchée,
Il est vray cependant que pour mieux m'écouter
La belle quelquefois vouloit bien le quitter.
Elle auroit mis en noeuds sa longue chevelure,
La Jonquille à ces noeuds eust servi de parure,
Elle est jaune, Iris brune, & sans doute l'employ
De cueillir cette fleur ne regardoit que moy.
Peut-estre dans les jeux elle eust bien voulu prendre
Le moment d'un regard mysterieux & tendre
Qu'avo un air timide elle m'eust adressé,
Et de tous mes tourmens j'estois recompensé.
Peut-estre qu'à l'écart si je l'eusse trouvée
D'une troupe jalouse un peu moins observée,
Elle n'a'eust en fuiant dit quelques mots tout bas,
Avec sa douce voix & son doux embarras ;

Elle

Elle l'a déjà fait aux Noces de Silvie,
 Ce plaisir imprévu pensa m'oster la vie,
 Mon cœur se trouble encore à ce seul souvenir;
 Quel moment! ah! grands Dieux, s'il pouvoit re-
 venir!

Alcandre, que dis-tu? La Bergere est absente,
 Peut-être pour long-temps, peut-être peu constante,
 Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir?
 Tu serois trop heureux seulement de la voir.

S I L V A N I R E E T D E L P H I R E.

II. EGLOGUE

A T I S, L I C I D A S.

O U vas-tu, Licidas?

L I C I D A S.

Je traverse la plaine,
 Et vais même monter la colline prochaine.

A T I S.

La course est assez longue.

L I C I D A S.

Ah! s'il estoit besoin,
 Pour le sujet qui me mene,
 J'irois encor bien plus loin..

A T I S.

Il est aisé de t'entendre,
 Toujours de l'amour.

A 7

LICIDAS

POESIES.

LICIDAS.

Toujours.

Que faire sans les Amours
Qui viendroit me les défendre,
Je finirois là mes jours.

Au Hameau d'où je suis tout le monde s'engage,
En aucun autre lieu l'Amour n'est mieux servi,
Bergeres & Bergers nous lui rendons hommage,
Il n'est point parmi nous d'usage
Plus ancien ni mieux suivi.

ATIS.

Et n'est-ce pas chez nous la même chose ?
Un Berger rougirroit de n'estre pas Amant,
Au doux peril d'aimer de soi-même on s'expose ;
Qu'il arrive un évenement,
Il n'en faut pas chercher bien loin la cause,
C'est l'amour, c'est luy sûrement.
Par nos Iris & nos Silvies
Tous nos destins sont décidez,
Les Troupeaux il est vray, sont assez mal gardez,
Mais les Belles sont bien servies.

LICIDAS.

Dans tout nostre Hameau nous ne pouvions compter
Qu'une jeune Beauté qui fust indifferente ;
Maintenant o'en est fait, Silvanie est amante,
L'amour n'a point voulu qu'on la pust excepter.

ATIS.

Dis-moy, Berger, par quelle voye
Il l'a soumise à son pouvoir ;
Je suis curieux de sçavoir
Les divers moyens qu'il emploie.
Aussi bien je suivray la route que tu tiens,
Pendant un assez long espace ;
Dans de semblables entretiens
Tusçais comme le temps se passe.

LICIDAS.

Mais, Berger, tu me conteras

PASTORALES.

11

De ton Hameau quelque Histoire pareille.

ATIS.

*Ty consens, ce seroit une grande merveille
S'il ne nous en fournissoit pas.*

LICIDAS.

Silvanire vivoit sans avoir de tendresse,
Elle perdoit le temps d'une aimable jeunesse,
Et ce qui meritoit de plus grands châtimens,
Elle le faisoit perdre à deux ou trois Amans.
Souvent contre l'Amour, même contre sa Mere,
Contre l'aimable Troupe adorée en Cithére,
Elle tint des discours offensans & hardis ;
Je serois bien fâché de les avoir redits.
Elle quitta pourtant sa fierté naturelle,
Non sur de nouveaux soins qu'un Amant eust pour elle,
L'Amour n'en fit pas tant, & la réduisit bien,
Toute cette fierté cessa presque sur rien.

Un jour elle épia Miréne avec Zelide ;
Tandis que le Soleil brûloit la terre aride,
Sous un ombrage épais ces Amans retirez
Du reste des Mortels se croyoient délivrez.
Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire,
D'un entretien d'Amans elle eut dessein de rire,
Plaisir, qui luy devoit sans doute estre interdit.
Cieux ! quels discours charmans Silvanire entendit !
Devine-les, Atis, toi qui scias comme on aime,
C'étoient de ces discours dictez par l'Amour même,
Que les indifferens ne peuvent imiter,
Qu'un Amant hors de là ne scâuroit repeter.
Ils étoient quelquefois suivis par un silence ;
Au défaut de la voix les yeux d'intelligence
Confondoient des regards vifs, quoique languissans,
Et craintifs & flateurs, doux ensemble & perçans.
Zelide en rougissait, & cette honte aimable
Exprimoit mieux encore un amour véritable,
Et Miréne charmé lisoit dans sa rougeur
Des secrets, qu'à demi cachaient encor son cœur.

Tantof

Tantost de leurs amours l'histoire est retracée,
 La rencontre où d'abord leur ame fut blessée,
 Le lieu, même l'habit que Zelide avoit pris,
 Rien n'est indifferant à des cœurs bien épris,
 Les premières rigueurs qu'eut à souffrir Miréne,
 Dont la Bergère alors ne convenoit qu'à peine,
 Mille riens amoureux pour eux seuls importans,
 Quels sujets d'entretien à des Amans contens !
 Ils s'occupent tantost d'un simple badinage
 Qui des tendres amours est le charmant partage,
 Que le respect pourtant accompagne toujours,
 Doux respect qui lui-même aide aux tendres amours..
 Mais pour les amuser ce qui pouvoit suffire ;
 Par quel art, cher Atis se pourroit-il décrire ?
 Quelque débat entre eux survenu pour un chant
 Que chacun croyoit rendre encore plus touchant,
 Quelque fleur que Miréne arrachoit à la Belle,
 Et dans le mouvement que causoit là querelle
 Une main de Zelide, ou bien un bras bâisé,
 Un vain courroux d'Amante aussi-tot appaisé,
 Que sçay-je ? mille jeux que l'Amour autorise,
 Une innocente offense, une feinte surprise,
 D'une liberté douce effets pleins d'agrémens,
 Voilà ce qui changeoit leurs heures en momens..
 Silvanire conçut qu'elle estoit moins heureuse,
 De ce lieu solitaire elle sortit réveuse ;
 Les plus beaux de ses jours, quoy qu'exempts de souci,
 Tranquilles, fortunez, ne couloient point ainsi.
 Elle croyoit toujours voir Zelide & Miréne,
 Toujours de leurs discours sa memoire estoit pleine,
 Présage d'une ardeur qui s'alloit allumer ;
 Elle sentit enfin qu'il luy manquoit d'aimer.
 Bien-tost de ses Amans Lisis le plus aimable
 A ses vœux empressez la trouva favorable,
 Bien-tost... mais qu'ay-je encore, Atis, à te conter ?
 Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter ;
 Bien-tost sur tous les soins que la tendresse inspire
 On ne distingua plus Zelide & Silvanire..

P A S T O R A L E S.

17

De l'Amour cependant admire les attraits,
Le mal se prend à voir deux Amans de trop près..

A T I S.

Licidas, tu ne scaurois croire
Quel plaisir m'a fait ton histoire.
Je suis ravi lorsque j'entens
Que nostre commun Maistre obtient une victoire ;
Viens m'en redemander le détail dans vingt ans,
Et tu verras si j'ay bonne memoire.
Je pourrois bien les soirs oublier quelquefois
Combien on a mené de mes Moutons au bois,
J'oubliray bien des secrets qu'on m'enseigne
Pour guerir un Troupeau qui perit chaque jour,
Mais il ne faut pas que l'on craigne
De me voir oublier une histoire d'amour.

L I C I D A S.

Puisque ta memoire est si bonne,,
Acquite-toy, Berger, de ce que tu me dois.

A T I S.

Tu ne perdras rien de tes droits,,
Voy si je scaay payer les plaisirs qu'on me donne.

TRois jours s'estoient passez, trois jours qu'avoient
perdus,
Et Delphire & Damon qui ne s'estoient point veus ;
Leurs Troupeaux jusqu'alors confondus dans la plaine,
Tristement separez ne paisoient qu'avec peine ;
Tandis que le Berger ne songeoit qu'à choisir
Les lieux, les sombres lieux où l'on rêve à loisir,
La Bergere affectoit de paroistre suivie
Des plus jeunes Bergers dont elle fust servie ;
Mais elle estoit distraite, & des soupirs secrets
Alloient après Damon jusqu'au fond des Forests.
Voy de quelle rigueur estoit cette Bergere..
Damon luy déroba quelque faveur legere,
Delphire le bannit dans un premier courroux,

Peur

Peut estre un peu plus tard l'ordre eust esté plus doux.
 Un soir que les Troupeaux sortant du pâtrage
 D'un pas tardif & lent marchoient vers le Village,
 Et que tous les Bergers chantioient à leur retour
 Les douceurs du repos qui suit la fin du jour,
 Delphire qui malgré l'ombre défa naissante
 Vit Damon d'aussi loin que peut voir une Amante,
 S'arresta sur sa route, & prit soin d'y chercher
 L'endroit le plus obscur où l'on se put cacher.
 Réveur, plein d'une triste & sombre nonchalance,
 Tel qu'on peut souhaiter un Amant dans l'absence,
 Il laissoit ses Brebis errer en liberté,
 Et son Hautbois oisif pendoit à son costé.
 Delphire en fut touchee, & pour estre apperçue.
 Elle fit quelque bruit, il detourna la veue,
 Et quand vers la Bergere il addressa ses pas,
 Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.
 Que ne luy dit-il point ? les Nymphes du Bocage
 N'entendirent jamais de plus tendre langage,
 L'Echo qui des Bergers connoist tous les Amours,
 Ne repeta jamais de plus tendres discours.
 Tantost il condamnoit luy-même son audace,
 D'un ton de suppliant il demandoit sa grace,
 Et tantost moins soumis il trouvoit trop cruel
 Qu'un leger attentat l'eust rendu criminel.
 Par quels soins assidus, & par quelle constance
 Avoit-il prévenu cette amoureuse offense,
 Et combien voyoit-on d'Amans moins empeschez,
 Moins ardens qu'il n'estoit, & mieux recompensez ?
 A la fin cependant il revenoit à dire
 Qu'il estoit trop content, puis qu'il aimoit Delphire,
 Et que sans ses faveurs, sans cet heureux secours,
 Il conserveroit bien d'éternelles amours.
 Plein de sa passion alors Damon luy jure
 Que la simple amitié ne seroit pas plus pure,
 Il semble que ses yeux le jurent à leur tour,
 L'Amour fait qu'il renonce à tous les biens d'Amour;
 Et dans le même instant qu'avec tant de tendresse

Il tâche à reparer son trop de hardiesse,
 Au milieu des sermens de ne prétendre rien,
 Poussé par un transport qu'il ne connoist pas bien,
 Troublé par des regards dont la douceur l'attire,
 Il s'approche, il avance, il embrasse Delphire.
 On dit que le Berger, lors qu'on l'avoit banny,
 Pour un moindre sujet avoit été puny,
 Et sans sçavoir pourquoy, Delphire moins severe
 Sur ce crime nouveau n'entre point en colere.

LICIDAS.

JE te l'avoue, Atis, tu t'es bien acquitte,
 T'aime Delphire, & sa fierté,

ATIS.

Ton goust est assez raisonnable,

Berger, & je ne doute pas

Que l'on ne te prépare une fierté semblable

Aux lieux où tu tournes tes pas.

Mais je t'y laisse aller, il faut que je te quitte,
 Adieu.

LICIDAS.

Je voy d'ici ce que ton cœur medite,
 Ton voyage, Berger, ressemble assez au mien.

ATIS.

A dire vray, cela se pourroit bien.
 Va, puisses-tu jamais ne trouver de Cruelles.

LICIDAS.

Les Cruelles ne me sont rien,
 Je ne crains que les Infidelles.

DE-

DE LIE.

III. E G L O G U E.

A M A D...

Uittons, mes chers Moutons, le cours de la
Riviere,
L'Herbe sera meilleure aux lieux que j'apperçoy,
Vous m'allez desormais occuper toute entiere,
Mirtille qui m'aimoit ne songe plus à moy.

Helas ! j'allois l'aimer, je n'en suis que trop seure ;
Déjà je prononçois son Nom avec plaisir,
Déjà je pensois moins à vous qu'à ma parure ?
Déjà pour vous garder je manquois de loisir.

Moy, qui fus toujours rigoureuse
Je ne l'estois presque plus que par art,
Qu'afin de redoubler son ardeur amoureuse ;
Puisqu'il m'a deu quitter ; Ciel ! que je suis heureuse,
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard !

Encore quelques soins, il n'estoit plus possible
Que mon cœur ne se rendist pas,
J'en eusse esté touchée ; & maintenant, helas !
Ce cœur regreteroit d'avoir este sensible,
J'éprouverois mille chagrins jaloux ;
Quel peril j'ay couru ! cependant abusée
Par des commencemens trop doux,
Je ne soupçonneis pas que j'y fusse exposée.

Je tremble encore, en songeant aujourd'huy
Que j'ay pensé dire à Mirtille
La chanson que je fis pour lui,
Quoy qu'à faire des vers je ne sois pas habile.

La crainte que j'avois qu'elle ne fust pas bien
 Peut-être encore une autre honte,
 Empescha que ma langue alors ne fust trop prompte,
 Et par bonheur je ne dis rien.
 J'en mourrois si je l'avois dite ;
 Quoy donc, il la sçauroit, & pour mieux m'insulter.
 Celle pour qui l'Ingrat me quitte,
 Corinne, oseroit la chanter ?

Je connois maintenant ce que l'Amour prépare,
 Aux foibles cœurs dont il s'empare,
 Je connois ce que c'est qu'un tendre engagement ;
 Mais lors que mon Printemps à peine encor commence,
 Faut-il avoir acquis par mon premier Amant,
 Une si triste expérience ?

Profitons-en pourtant, évitons les Pasteurs,
 Leurs Danses, leurs Chansons, leurs Fêtes dangereuses,
 Mais sur tout leurs discours flateurs ;
 Fuyons aussi les Bergeres heureuses ;
 Si d'un pareil bonheur je formois le souhait,
 Mon cœur en diviendroit plus facile à surprendre.
 Et ne dois-je pas bien comprendre,
 Que ce n'est pas pour moy qu'un sort si doux est fait ?

Inutile & vaine Jeunesse,
 Toy qui devois m'amener de beaux jours,
 Qu'ay-je affaire de toy pour sentir la tristesse
 De vivre loin des jeux, des plaisir, des amours ?
 Hâte, précipite ton cours,
 Tu ne sçaurois voler avec trop de vitesse.

Venez remplir ces jours dont je crains le danger,
 Soins de ma Bergerie, amusemens utiles,
 Vous n'estes pas touchans, mais vous estes tranquilles ;
 Ah! ne me laissez pas le loisir de songer
 Que l'on puisse avoir un Berger.

Fontaines,

Fontaines, Fleurs, Oiseaux, charmés pleins d'innocence,
 Aidez à m'occuper, j'auray recours à vous,
 Sauvez-moy de l'Amour; helas! pour ma défense
 Sera-ce assez que vous conspiriez tous?

D'où vient que je suis effrayée
 Des efforts qu'il me va coûter?
 N'en seray-je pas bien payée,
 Et le repos peut-il trop s'acheter?
 Les plus tendres Bergers, & Mirtille luy-même
 N'ébranleroient pas mon dessein;
 Non, Mirtille à mes pieds l'entreprendroit en vain,
 Quand on a le cœur tendre il ne faut point qu'on aime.

Ainsi parla Delie, alors du Dieu du jour
 Le Char panchoit un peu vers la fin de son tour;
 Mais le Char de la nuit n'avoit pas pris sa place,
 Que Delie à Mirtille avoit déjà fait grâce.
 Il n'estoit point volage, il avoit seulement
 Eprouvé sa Bergere, & feint un changement,
 Crime qu'avec plaisir on pardonne au coupable,
 Après que d'un plus grand on l'a jugé capable.
 Mirtille en peu de tems se vit assez aimé
 Pour scavoir le dessein que l'on avoit formé.
 Il ne demeura pas tout à fait inutile,
 Quelquefois il fit tire & Delie, & Mirtille.

CE present Pastoral doit-il estre pour vous?
 Helas! je ne vous trouve aucun trait de Bergere,
 Vous n'avez point ce tendre caractère,
 Des Belles de nos Bois l'agrément le plus doux;
 Mais vous avez en recompense
 Dans l'air, dans le visage assez de majesté,
 Dans l'humeur assez de fierté,
 Et peut-être un peu d'inconstance;
 Enfin vous êtes Nymphe, à ce que font juger

Vos appas, vos defauts, trop bizarre mélange,
 Et trop capable encor de plaire & d'engager;
 Vous estes Nimphe, & moy qui sous vos loix me range,
 Je ne suis qu'un simple Berger.
 Tendresse qui jamais n'étaie ses services,
 Délicateſſes sans caprices,
 Soins plus amoureux que brillans,
 Timidité flatueſſe, ardeurs toujours égales,
 Transports qui font ensemble & doux & violens,
 Respect, constance, enſuſ les vertus pastorales,
 Voila quels font tous mes talens.
 Mais toute Nimphe que vous estes,
 Que vous faut-il de plus que des flammes parfaites?
 Un Berger fidèle a dequoy
 Payer le cœur des Nymphes même,
 Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,
 Ne voit rien au dessus de soy.
 Je ne croy pas qu'on vous irrite,
 En vous tenant ce ſuperbe diſcours,
 Chacun, autant qu'il peut, fait valoir ſon mérite,
 Les Bergers ne ſçauoient vanter que leurs amours.

DAPHNÉ.

IV. EGL OGUE

ARCAS, PALEMON, TIMANTE,

A RCAS & Palémon, tous deux d'un âge égal,
 L'un pour l'autre tous deux concurrents redoutables,
 Se répondant tous deux par des chansons semblables,
 Formoient un combat Pastoral.
 Ce n'estoit point la méprisable gloire
 Ou du chant ou des Vers qui piquoit leurs esprits,
 Ils disputoient un plus illustre prix,
 Chacun prétendoit la victoire

Pour

Pour la Beaute dont il estoit epris.

Timante les jugeoit, Timante
 Qui dans ses jeunes ans enflama tant de coeurs,
 Qu'une experience scavante
 Rendoit en fait d'amour l'Oracle des Pasteurs,
 Et dont la vieillesse galante
 Souvent par ses avis se plaisoit a former
 Quelque Beaute simple & naissante,
 Qui n'eust jceu qu'estre aimable, & non se faire aimer.

Le Berger qui devoit trouver le sort contraire
 Ne devoit point payer deux Chevreuils & leur Mere
 A son Rival victorieux,
 Dans des temps plus grossiers peine assez ordinaire ;
 Il falloit, o Loi plus severe !
 Et que n'eust-il pas aimé mieux ?
 Que du Berger vainqueur il chantast la Bergere.

Aussi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins ?
 Quels efforts des deux parts ! O toi ! Muse Rustique,
 Qui laissant à tes Soeurs la Trompette heroique
 N'enfles qui des Pipeaux assemblez de tes mains,
 Toy, qui du superbe Parnasse
 Negligeant les Lauriers sacrez,
 Te couronnes le front avec autant de grace,
 Des simples fleurs qui naissent dans les Prez,
 Redis moy le combat ardent, quoique paisible,
 Que se livrerent les Bergers,
 Tu n'as jamais connu de combat plus terrible,
 Tes Heros n'ont jamais couru d'autres dangers.

ARCAS.

AU parti de Philis tu dois la preference,
 Amour, elle n'a point de mepris pour tes loix.

PALEMON.

Si Daphné n'aime pas, tu scais en recompense,
 Amour, combien Daphné fait aimer dans ces bois.

AR-

ARCAS.

De Venus quelquefois avez-vous vu l'image ?
Elle a les cheveux blonds, & ma Bergere aussi.

PALEMON.

Avec ses cheveux noirs Daphné plaist davantage,
Pardonme-moy, Venus, mon cœur en juge ainsi.

ARCAS.

Quand Philis a meslé des fleurs dans sa coiffure,
Quel charme pour les yeux ! quel peril pour les cœurs !

PALEMON.

Quand Daphné se fait voir sans aucune parure,
Elle sçait mieux charmer, qu'une autre avec des fleurs.

ARCAS.

L'enjouement de Philis la rend encor plus belle,
Et de Jeux & de Ris une Troupe la suit.

PALEMON.

Daphné dans sa langueur a les Graces pour elle,
Et les Graces toujours ne font pas tant de bruit.

ARCAS.

D'une foule d'Amans Philis est entourée,
Et je voy que mon choix s'est trop fait approuver.

PALEMON.

Daphné fuit ses Amans, elle vit retirée ;
Heureux qui luy pourroit fournir de quoy réver !

ARCAS.

Pour gagner tous les cœurs le Ciel fit ma Bergere,
Sa beauté, sa douceur, tout plaist au même instant.

PALEMON.

Lors que l'on voit Daphné douce ensemble & severe,
On n'oseroit l'aimer, mais on l'aime pourtant.

ARCAS.

N'est-ce pas à Philis que tous les vœux s'adressent,
S'il vient en ce hameau des Pasteurs étrangers ?

PALEMON.

Oüy, pendant leur séjour autour d'elle ils s'empressent,
Daphné n'est pas si propre aux Amans passagers.

ARCAS.

Dans le Cristal des eaux souvent Philis se mire,

B

Et

Et là contre mon cœur elle apreste des traits ;
Ruisseaux, peignez-luy bien la beauté qui m'attire,
Philis en croira mieux les sermens que je fais.

PALEMON.

Daphné ne cherche point le cristal des fontaines,
Le soin de sa beauté ne l'inquiète pas.
Soupirs que j'ay poussiez, doux tourmens, tendres
peines,

Vous seuls vous instruisez Daphné de ses appas.

ARCAS.

Souviens-toy de quel air Philis entre en la danse,
D'un éclat tout nouveau ses yeux sont allumez,
Il brille sur son front une aimable assurance,
Elle sc̄ait que les cœurs vont tous estre charmez.

PALEMON.

Daphné danse encor mieux, & n'en est pas si sûre,
Soudain elle rougit, sa rougeur luy sied bien,
De louanges en vain elle entend un murmure,
Tous les cœurs sont charmez, seule elle n'en sc̄ait rien.

ARCAS.

Aux soupirs d'Alcidon Philis estoit sensible,
Mais quel est mon bonheur, de voir que chaque jour
Je détruis auprés d'elle un rival si terrible !
J'y perdrois, si Philis n'avoit point eu d'amour.

PALEMON.

Je n'ay point le plaisir de rendre méprisable
Un Rival pour qui seul on avoit eu des yeux,
Daphné n'aima jamais, elle en est plus aimable,
Je puis mesme esperer qu'elle en aimera mieux.

ARCAS.

Alcidon l'autre jour au milieu d'une foule,
Prit la main de Philis qu'il serroit tendrement ;
Soudain sans qu'il me vist, près d'elle je me coule,
Elle me donna l'autre ; & sourit finement.

PALEMON.

En ma faveur Daphné ne s'est point declarée,
J'espere cependant avoir un jour sa foy,
Non pas que j'en jurasse encor par Cithérée,

Mon

PASTORALES. 27

Mon cœur me le promet, c'est mon cœur que j'en croi.

ARCAS.

Ma Philis fait des Vers d'un tendre caractère,
Elle en fera pour moy, je l'ay trop mérité;
C'est toujours le Berger qui chante la Bergere,
Quel plaisir que luy-même en soit aussi chanté!

PALEMON.

De la voix de Daphné que le doux son me touche!
Je ne puis plus souffrir les hostes de ces bois,
On sent aller au cœur ce qui sort de sa bouche,
O Dieux! & j'entendrois, j'aime, de cette voix!

ARCAS.

Tu dois bien t'offenser, Philis, on te compare;
Philis, c'est à Daphné, quel étrange rapport!
Se peut-il jusque là que Palemon s'égare?
Moy qui prens ton parti, ne t'ai-je point fait tort?

PALEMON.

Daphné, quoy qu'en ces lieux nulle autre ne l'égale,
Ne viendroit pas plûtost à scâvoir nos débats,
Qu'elle voudroit ceder le prix à sa rivale,
Mais Timante; je croi, ne le permettroit pas.

ARCAS.

Punis de Palemon l'insupportable audace,
A t'aimer sans espoir fais qu'il soit condamné,
Philis, je te connois des regards pleins de grace,
Qui détruiroient soudain l'empire de Daphné,

PALEMON.

Daphné, n'entreprends pas une telle vangeance,
Laisse Arcas comme il est, & mes vœux sont remplis;
Sa Philis luy fera sentir son inconstance,
Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de Philis.

TIMANTE.

Bergers, c'en est assez, je voy que vostre zèle
Pousseroit trop loin la quetelle,
Vous ne parleriez bien-tost plus
Du merite de l'une & de l'autre Bergere;
Vous perdriez le temps en discours superflus;
Conclusion trop ordinaire.

B 2

Ecoutez-

Ecoutez-moy, Bergers, voicy mon jugement,
Philis est la plus agreable.

PALEMON.

Ah, Timante !

TIMANTE

Ecoutez, Berger, tranquillement.
Mais je croy Daphné plus aimable.

ARCAS.

Et c'est ainsi...

TIMANTE.

Bergers, je me sers de mes droits,
Et mon autorité doit estre icy suivie.

Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques mois,
Et Daphné pour toute sa vie.

Vous, Arcas, preparez quelque chant pour Daphné ;
Mais comme elle n'a pas aussi tout l'avantage,
Je veux que de la main du Berger qu'elle engage,
A Philis sa Rivale un Bouquet soit donné.

L'Air sera tendre & doux, les Fleurs seront nouvelles ;
Les Fleurs valent leur prix, mais elles valent moins
Qu'un Air qui veut du temps, de la peine, & des soins,
Ce partage convient assez juste aux deux Belles.

ERASTE.

V. EGLLOGUE.

A MONSIEUR.....

LE Berger * qui jadis herita le Hautbois
Du grand † Pasteur de Siracuse,
Et dont mesme aujourd'huy la Muse
De l'aimable Mantoue enorgueillit les bois,
Vouloit que des Forests la demeure sauvage

Fust

* Virgile. † Théocrite.

Fust digne qu'un Consul y fist quelque séjour.
 T'entreprends un plus grand ouvrage,
 Moy qui voudrois rendre digne d'un Sage
 Des Forests où regne l'Amour.

Pourquoys non cependant ? ces Sages de la Grece,
 Ces Thalés, ces Bias, grands & superbes noms,
 L'emportent-ils pour la sagesse
 Sur nos Tirsis & nos Damons ?
 T'en doute ; dans nos champs la Vertu toute pure
 Agit sans dessein d'éclater,
 Tout l'art de la raison ne scauroit imiter
 De nos Bergers l'innocente droiture ;
 Ils ne se laissent point flater
 Aux plaisirs remplis d'imposture
 Que sans l'aveu de la Nature
 L'Opinion ose inventer.
 Ce n'est point chez eux qu'on achete
 Un bien imaginaire aux dépens d'un vray bien :
 Mais pour la sagesse parfaite
 Il leur manque des mots, un severe maintien,
 Et par malheur ils ont une Houlette.

Encore un grand défaut, ils sont toujouors amans ;
 De je ne scay quels feux qui leur semblent charmans
 Leur ame est sans cesse remplie ;
 Mais quoy tous les Humains sont sous par quelque endroit,
 Et l'amour n'est-il pas la plus sage folie
 Dont on puisse payer le tribut que l'on doit ?

Vous donc que la Sagesse admet dans ses Mysteres,
 Qui simple spectateur des passions vulgaires
 De leurs ressorts en nous considerez le jeu,
 Prenez des yeux qui ne soient pas austeres
 Pour un Berger qui vous ressemble peu.
 Ne riez pas de voir sa raison égarée
 Par tant d'états divers passer en un seul jour,
 Un Amant est chose sacrée,

*Et qui par un vray Sage est toujours reverée,
Le Sage tant qu'il vit est en prise à l'Amour.*

LES Oiseaux qui du jour annoncent la naissance,
Laissoient encor les champs dans un profond si-
lence,
Lors qu'Eraste s'éveille, & croit qu'à son réveil
Déja Thetis s'appreste à rendre le Soleil.
Il court de sa Cabane ouvrir une fenestre,
Il regarde le Ciel, mais il ne voit paroistrie
Ny les vives couleurs que l'Aurore produit,
Ny ce douteux éclat qui se joint à la nuit :
La Mere des Amours à peine renaissante
Commençoit à jeter sa lumiere perçante,
Dont tous les autres feux n'ont point le doux brillant ;
Eraste entre en couroux contre le jour trop lent ;
Iris luy vouloit bien parler dans un bocage,
Quand le soir renvoyeroit les Troupeaux au Village,
Et pour ce rendez-vous Eraste est éveillé
Avant que sur les Monts le Soleil ait brillé.
Quelques momens après il appelle Titire ;
Depuis que le Berger pour son Iris soupiré,
Titire a pris le soin des Troupeaux du Berger,
Ils alloient tous perir sans ce Maistre étranger.
Eraste ose luy faire un injuste reproche,
Vous dormez, luy dit-il, lors que le jour approche,
Les Troupeaux devroient estre aux plaines d'alentour,
Partez. En le hastant, il croit haster le jour.
Le jour est loin encore, aux yeux d'Eraste même,
Il ne découvre rien ; quelle lenteur extrême,
Quel siecle jusqu'au soir ! il mesure des yeux
Le tour que le Soleil doit faire dans les Cieux,
Il faut que sur ces Monts ce grand Astre renaisse,
S'élève lentement, & lentement s'abaisse,
Et se perde à la fin derriere ces grands bois,
Il mesure ce tour, & fremit mille fois.
Le jour si souhaite, le jour enfin arrive ;
Mais son inquietude en est encor plus vive,

Ses

Ses desirs, ses transports, ses divers mouvements,
 Luy font de tout ce jour sentir tous les momens,
 Souvent pour moderer cette ardeur empressée
 Il voudroit éloigner Iris de sa pensée,
 Tantoft de ses Troupeaux tâchant à s'occuper,
 Tantoft dans ses vergers s'amusant à couper
 D'un Arbre trop chargé l'inutile branchage,
 Tantoft de joncs tissus commençant quelque ouvrage ;
 En vain ; toujours Iris, toujours cet heureux soir
 L'agitent malgré luy par un trop doux espoir.
 Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur s'abandonne,
 Il prend ce doux Hauibois qui sans cesse resonne
 De l'excès de sa flâme, & des beautez d'Iris ;
 Il chante ou le telnt vif, ou les yeux qui l'ont pris,
 Il repasse des airs qu'il a faits pour la Belle ;
 Imprudence d'Amant ! il se remplit trop d'elle,
 Le jour en est plus long, il en souffre, mais quoy ?
 Peut-il en l'attendant se faire un autre employ ?
 A peine le Soleil commençoit à descendre,
 Au Bocage déjà le Berger va se rendre,
 Il se flate qu'Iris conduite par l'amour
 Y pourra bien venir avant la fin du jour,
 Et quelquefois il craint que trop indifférente
 Iris, la mesme Iris, ne trompe son attente.
 Elle vient à la fin, il n'estoit point trop trad,
 Son air marque à demy qu'elle vient par hazard,
 Elle vient, mille Amours arrivent avec elle,
 Qui de ce rendez-vous apprenant la nouvelle
 D'un desir curieux avoient esté touchez ;
 Les uns près des Amans sous un Buisson cachez,
 Prestent à leurs discours une oreille attentive ;
 D'autres à qui de loin la voix à peine arrive,
 Sur des Arbres toufus montez de toutes parts,
 Pour sçavoir ce qu'on dit observent les regards.
 Dans le Bocage alors Erafte & la Bergere
 Respirerent cet air qu'on respire à Cythere,
 Et par les doux transports dont ils furent atteints,
 Sentirent les Amours dont ces lieux estoient pleins.

Combien en se voyant, Dieux ! combien ils s'aimerent !

Ils ne s'aimoient pas moins quand ils se separerent,
Mais Iris appliquée à déguiser son feu,
Croyoit avoir trop dit, & le Berger trop peu.

L I G D A M I S.

VI. EGLLOGUE.

ADRASTE. HILAS.

ADRASTE.

T U connois Ligdamis ?
HILAS.

Qui ne le connoist pas ?
C'est luy qui de Climené adore les appas.

ADRASTE.

Luy-mesme.

HILAS.

Quel Berger ! il est du caractère,
Dont un Amant m'eust plu si j'eusse esté Bergere ;
Il ne connoist nul art en aimant, que d'aimer,
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflamer,
Il aime, mais forcé par les yeux d'une Belle,
Et son amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'estre aimé n'est pour luy qu'un bonheur,
Il en sent le plaisir, & renonce à l'honneur,
Il n'en prend point le droit d'augmenter son audace,
Les faveurs qu'on luy fait sont toujours une grace.

ADRASTE.

As tu veu de ses Vers ?

HILAS.

Je les scay presque tous.
O Ciel ! qu'il en chantoit de tendres & de doux,
Quand

Quand Clémene à la Ville alloit faire un Voyage !
Je n'en fais point de lui que j'aime davantage.

ADRASTE.

Moy, je ne les fais point, j'estois alors absent.
Que tu me trouverois un cœur reconnoissant,
Si tu prenois la peine, Hillas, de me les dire !

HILLAS.

Je t'obeis, écoute un Amant qui soupire.

Vous allez donc quitter pour la première fois
De nos Hameaux la demeure tranquille !
Soyez quelques momens attenrise à ma voix.
Clémene, vous partez, vous allez à la Ville,
Clémene, il vous sera peut-être difficile
De retrouver du plaisir dans nos Bois.

Là, d'illustres Amans vous rendront leurs hommages,
Leur rang ou leur adresse à vous faire la cour,
Tout vous éblouira dans ce nouveau séjour.
Que deviendray-je, hélas ! au fond de nos bocages,
Moy qui n'ay pour tous avantages
Qu'une Musette & mon amour ?

Ils vous mettront sans doute au dessus de leurs Belles,
Ils vous prodigueront un encens dangereux,
Leurs éloges sont doux, mais souvent infidèles ;
Cependant vous viendrez à mépriser pour eux
Ces louanges si naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ay dit, Clémene,
Mais ils vous le diront d'un air plus assuré,
Avec un art flateur des Bergers ignoré,
Moy, je ne vous l'ay dit qu'en trouble, qu'avec peine,
D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ay dit, & j'ay soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaisir,

Les manieres qu'on prend dais nos petits hameaux ;

Rapportez-moy jusqu'a cet air severe

Ce timide embarras, enfin tous ces defauts,

D'une jeune & simple Bergerie ;

Rapportez-moy jusqu'a cet air severe

Que vous avez pour moy comme pour mes rivaux.

Vous verrez à la Ville un exemple contraire ;

Mais de vostre rigueur je ne veux vous defaire

Que par la pitié de mes maux.

J'ay veu la mesme Ville où vous allez paroistre,

Pour la belle Climene elle a veu mes langueurs ;

Parmy tous les plaisirs qui flatoient tant de coeurs,

J'y regretois nostre séjour champestre,

Et vostre veue, & mesme vos rigueurs.

Non, je n'ay garde de prétendre

Que tout vous y semble ennuieux ;

Mais de quelque costé que vous tourniez les yeux,

Dites, & ne craignez jamais de vous méprendre ;

Et dites, s'il se peut, d'une maniere tendre,

C'est icy que l'on alia mieux

S'occuper de moy, que de prendre

Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

ADRASTE.

O Pan, ou si c'est toy qu'il faut que l'on implore,
Phœbus, ou toy plutost que l'un & l'autre adore,
Amour, donne à mes vers cet air doux, naturel,
Et je vais de mes dons enrichir ton Autel.

HILAS.

Il peut t'en coûter moins, & Ligdamis luy-mesme
N'offre rien aux Autels de l'Amour, mais il aime ;
Il aime, & fait ces Vers que tu trouves charmans.

ADRASTE.

Ce charme ne suit pas tous les Vers des Amans.
Ligdamis mesme en fit au retour de Climene,
Qui cedent à ceux cy, quoy qu'ils cedent à peine.

Peut-estre

Peut-être on chante mieux un départ qu'un retour ;
Peut-être un air content ne sied pas à l'Amour.

HILAS.

Et ces Vers là, Berger, tu les fçais ?

ADRASTE

Oùy, sans doute.

HILAS.

Tu peux donc me payer ceux que j'ay dits.

ADRASTE

Ecoute.

MA Bergere revient, c'est demain que ces lieux
S'embellissent par sa presence ;
J'iray m'offrir le premier à ses yeux.

Ah, Ciel ! si de quelque distance
Elle me reconnoist à mon impatience,
Que mon sort sera glorieux !

Oùy, je seray le seul dont la joye éclarante
Par d'assez vifs transports marquera ce beau jour ;
J'auray seul une ardeur digne de son retour ;
Elle ne pourra plus paroistre indifferente,
Je lui prepare trop d'amour.

Que dis-je ? cette ardeur est-elle donc nouvelle ?
N'ay-je encor rien senty d'aussi vif en aimant ?

Quand j'estois une heure, un moment,
Un moment seul, éloigné de la Belle,
Pour me retrouver auprès d'elle
N'avois-je pas le mesme empressement ?

Vous n'aurez que mes soins, mes transports ordi-
naires,

Mais maintenant, Climene, ils devroient vous charmer,
Vos yeux depuis long-temps n'ont veu d'Amans sincères,
Et pourroient-ils jamais s'en defaccolumer ?

Ceux qu'à la Ville ils viennent d'enflammer,
Par leurs foibles ardeurs, par leurs amours legeres,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.

POESIES

La Ville est pleine de contrainte,
 De faux sermens, & de vœux indiscrets,
 Que ne l'avez-vous veue exprés
 Pour scavoir de quel prix est cet amour sans feinte
 Qui se trouve dans nos Forests,
 De quel prix sont nos Bois pour s'y parler sans crainte,
 Et ma voix pour chanter une amoureuse plainte,
 Et mon cœur pour sentir vos traits?

Revenez plus Bergere encore
 Que vous n'estiez en nous quittant,
 Songez qu'il est au monde un cœur, qui vous adore
 Une Belle au milieu des soupirs qu'elle entend,
 Au milieu d'une Cour dont sa fierté s'honore,
 N'en peut pas toujours dire autant.

HILAS.

A Drafte, j'avoüeray que ma surprise est grande,
 Que contre de tels Chants Climene se deffende.

ADRASTE.

Et pourquoy le crois-tu? les Vers par leurs attraitz
 Ont soumis les Lyons, entraîné les Forests,
 Après cela, je croy, le moins qu'ils puissent faire
 C'est d'adoucir le cœur d'une jeune Bergere.
 L'Amour les a fait naistre, & les Vers à leur tour
 Ne manquèrent jamais à bein servir l'Amour.

HILAS.

Mais Climene, dit-on, est fiere, inexorable.

ADRASTE.

Mais, Berger, Ligdamis est amoureux, aimable.

HILAS.

N'a-t-on jamais poussé de soupirs superflus!

ADRASTE.

Et bien, je te diray quelque chose de plus.
 Nous estions l'autre jour sous l'Orme de Silene
 Une assez grosse Troupe où se trouva Climene,
 On loua Ligdamis, chacun en dit du bien,
 Prens bien garde, Berger, seule elle n'en dit rien.

Dès que d'un tel discours on eut fait l'ouverture,
 Elle se détourna rajustant sa coiffure,
 Où je ne voyois rien qui fust à rajuster,
 Et feignit cependant de ne pas écouter.

HILAS.

Je me rends.

ADRASTE.

Je remporte une grande victoire!
 Une Belle est sensible, & tu veux bien le croire.

THAMIRE.

VII. EGLLOGUE.

AMARILLIS, FLORISE, SILVIE.

AMARILLIS.

LES Bergers tous les jours font entre
 eux des Combats.
 Et de Chansons, & de Musettes,
 Lors que vous vous trouvez seules
 comme vous êtes,
 Pourquoy ne les imiter pas?
 Quoy? les graces du chant sont-elles nécessaires
 A des Bergers plutôt qu'à vous?

FLORISE.

Et quel sujet chanterions-nous?

AMARILLIS.

Je n'en connois qu'un seul pour de jeunes Bergères.

SILVIE.

Nos Amours?

AMARILLIS.

Et quoy donc?

FLORISE.

Prenons garde en ces lieux,

Que quelques Bergers curieux,
N'écoutent des recits peut-être trop sincères.

SILVIE.

Ne craignez point ces dangers
Dans des lieux si solitaires.

FLORISE.

Je crains par tout les Bergers.

AMARILLIS

Chantez sans tarder davantage ;
Voyons qui de vous deux sçait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage,
Mon experience & mon âge
Me rendent propre à vous juger.

Que sans feinte avec moy vostre cœur le déclare,
Entre Belles, je sçay que la franchise est rare,
Mais elle doit icy regner dans vos discours.
Par un combat tel que le vostre
Vous apprendrez l'une de l'autre
A bien conduire vos Amours.
Quand on y destine sa vie,
On ne s'y peut trop exercer ;
Allons agreable Silvie,

Je le voy bien, vous voulez commencer.

SILVIE.

Licas brûle pour moy de l'amour le plus tendre ;
Que faire, Amarillis ? quel party puis-je prendre ?
Je n'y sçais que d'aimer Licas.

FLORISE.

Il n'est fidelle Amant que mon Amant n'efface,
J'aime, mais j'en voudrois voir quelque autre en ma
place,

Elle ne se'n sauveroit pas.

SILVIE.

Aimer est un plaisir, mais il ne peut suffire,
Il y faut joindre encor le plaisir de le dire,
J'aime Licas, Licas le sçait.

FLORISE

Ce plaisir est bien doux, mais je me le refuse,

Je

PASTORALES. 39

Je sçay trop qu'il n'est point de Berger qui n'abuse
D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

SILVIE.

Je suis simple & naïve, & de feindre incapable,
Et je croy ma franchise encore plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

FLORISE.

Je pourrois comme vous estre simple, & naïve,
Mais ce n'est pas ainsi qu'un Amant se captive,
Et mon Amant m'est precieux.

SILVIE.

Si d'on cache le feu dont on se sent éprise,
Ce n'est pas à l'Amant du moins qu'on le déguise,
Qui le cause, s'en aperçoit.

FLORISE.

Je consens qu'avec soin un Amant m'examine,
Mais il est plus piqué d'un amour qu'il devine,
Qu'il ne l'est de celuy qu'il voit.

SILVIE.

Dans vos regards, mes yeux, l'amour ose se peindre,
Mes yeux, vous dites tout, mais je ne puis m'en plaindre,
On vous répond trop tendrement.

FLORISE.

Quand mon Berger paroît trop vif & trop sensible,
Détournez-vous de luy, mes yeux, s'il est possible,
Détournez-vous pour un moment.

SILVIE.

Je feignis quelque temps moins par art que par honte,
Mais je trouvay Licas si tendre un certain jour,
Un jour qu'on celebroit la Reine d'Amathonte,
Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je dissimulois moins hier qu'à l'ordinaire ;
Si l'on ne fust venu troubler nostre entretien,
Je ne sçay plus comment Thamire avoit sçû faire,
Mon secret ne tenoit à rien.

SILVIE.

Pour faire à mon Berger l'aveu de ma tendresse,

La

La Feste de Venus estoit un temps heureux,
Je m'en suis apperçue, & grace à la Déesse,
Il n'en est que plus amoureux.

FLORISE.

Je scay bien dans mon cœur que je suis obligée
Au jaloux Alcidor qui nous interrompit,
Du peril où j'estois je me vis dégagée ;
J'en eus cependant du dépit.

SILVIE.

Souvent nous disputons sur l'ardeur qui nous touche,
Et mon Berger & moy, l'Amour juge entre nous,
Et je dis en moy-même, à prendre un air farouche,
J'y perdrois des combats si doux.

FLORISE.

Lors qu'avec des regards attentifs, pleins de flâme,
Thamire cherche en moy ce qu'ont produit ses soins,
Je triomphe, & je dis dans le fond de mon ame,
J'y perdrois à me cacher moins.

SILVIE.

J'Imagine toujours quelques faveurs nouvelles,
Des présens que l'Amour a soin d'affaisonner ;
Licas aura bien-tost jusqu'à mes Tourterelles,
Je ne scay plus que luy donner.

FLORISE.

J'évite de n'avoir qu'une même conduite,
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal,
Je le prens à danser deux ou trois fois de suite,
Mais après je prens son Rival.

SILVIE.

Voyez jusqu'à quel point va ma douceur extrême,
Un jour Licas & moy nous caressions mon Chien,
Nous le baisions ensemble, il me baîsa moy-même,
Je feignis de n'en sentir rien.

FLORISE.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire,
Il tomba l'autre jour un Oeillet de mon sein,
Il y fut replacé de la main de Thamire,
Quoy qu'il conduisist mal sa main.

SILVIE

PASTORALES.

41

SILVIE alloit encor reprendre aprés Florise,
Quand l'une & l'autre fut surprise
D'entendre un Buisson qui trembla.
Que tu fçais bien, Amour, estre un guide fidelle
Pour conduire un Amant sur les pas d'une Belle !
Licas & Thamire estoient là.

L'agreable combat que celuy des Bergeres,
Pour les témoins cachez qui vinrent l'écouter,
Pour Thamire sur tout, que par de longs misteres,
On avoit voulu tourmenter !

Florise fut confuse, & d'une prompte course
Hors de ce lieu précipite ses pas,
Derniere, mais folible ressource.
Dans de semblables embarras.

Thamire la suivit, que pouvoit-elle faire ?
Refuser de le voir, marquer de la colere
Qu'il surprist un secret si long temps renfermé ;
Encor quelle colere, & quelle foible cause

D'accuser un Amant aimé !
Elle le fit, & ce fut peu de chose.
Bien-tost son cœur se fut rendu ;
Thamire qu'animoit sa fortune présente
Payoit par les transports d'une flamme contente,
Tous ce qu'il avoit entendu.

Mais Amarillis que fit-elle ?
Personne ne prit garde à ce qu'elle devint,
Sans doute, Amarillis se tint
Peu nécessaire à vuidre la querelle.

ISME.

I S M E N E.

VIII. EGLOGUE.

A MADEMOISELLE....

VOUS qui par vos treize ans à peine encor fournis,
 Par un éclat naissant de charmes infinis,
 Par la simplicité compagnie de votre âge,
 D'un rustique Hautbois vous attirez l'hommage.
 Vous dont les yeux déjà causeroient dans nos champs,
 Mille innocens combats & de vers & de chants,
 Pour des Muses sans Art convenable Heroïne,
 Ecoutez ce qu'icy la mienne vous destine.
 Voyez comment un cœur va plus loin qu'il ne croit,
 Comment il est mené par un Amant adroit,
 Quels pièges tend l'amour à ce qui vous ressemble ;
 Ce n'est pas mon dessein que vostre cœur en tremble,
 Ni qu'à vos jeunes ans ces pièges présentez.
 Avec un triste soin soient toujours évitez.
 Ce n'est pas mon dessein non plus de vous les peindre
 Si charmans, que jamais vous ne les puissiez craindre,
 Ils ont quelque peril, je ne déguise rien.
 Et que prétens-je donc ? je ne le scay pas bien ;
 En termes généraux, sous des Histoires feintes,
 Vous parler de désirs, de tendresse, de plaintes.
 Ces mots plairoient toujours, n'eussent-ils que le son.
 Du reste, point d'avis, moins encor de leçon :
 Aimer, ou n'aimer pas est une grande affaire,
 Que sur ces deux partis vostre cœur delibere,
 On les peut l'un & l'autre & louer & blâmer,
 Quand tout est dit pourtant, on prend celuy d'aimer.

SUR la fin d'un beau jour, aux bords d'une Fontaine,
 Corilas sans témoins entretenoit Ismene,

Elle

Elle aimoit en secret, & souvent Corilas
 Se plaignoit de rigueurs qu'on ne luy marquoit pas.
 Soyez content de moy, luy disoit la Bergere,
 Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
 J'aime avec passion les airs que vous chantez,
 J'aime à garder les fleurs que vous me presentez,
 Si vous avez écrit mon nom sur quelque Hestre,
 Aux traits de vostre main j'aime à vous reconnoistre,
 Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux;
 Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
 Que ne seroit l'Amour que vous pourriez prétendre:
 Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
 Vos Troupeaux me seront aussi chers que les miens,
 Si de vos fruits pour moy vous cueillez les premices,
 Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices;
 Nostre amitié peut-estre aura l'air amoureux,
 Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Dieux! disoit le Berger, quelle est ma récompense!
 Vous ne me marquerez aucune préférence,
 Avec cette amitié dont vous flatez mes maux.
 Vous vous plairez encore aux chants de mes Rivaux.
 Je ne connois que trop vostre humeur complaisante,
 Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
 Et ces vifs agréments, & ces souris flateurs
 Que devroient ignorer tous les autres Pasteurs.
 Ah! plutoſt mille fois... Non, non, répondit-elle,
 Ismene à vos yeux seuls voudra paroistre belle,
 Ces légers agréments que vous m'avez trouvez,
 Ces obligeans souris, vous seront reservez;
 Je n'écouteray point sans contrainte & sans peine
 Les chants de vos Rivaux, fussent-ils pleins d'Ismene,
 Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux,
 Mais n'ayons point d'Amour, il est trop dangereux.

Et

Et bien, reprenoit-il, ce sera mon partage
 D'avoir sur mes Rivaux quelque foible avantage.
 Vous sçavez que leurs coeurs vous sont monis assurez,
 Moins acquis que le mien, & vous me preferez,
 Toute autre l'auroit fait; mais enfin dans l'absence
 Vous n'aurez de me voir aucune impatience,
 Tout vous pourra fournir un assez doux employ,
 Et vous trouverez bien la fin des jours sans moy.
 Vous me connoissez mal, ou vous feignez peut estre,
 Dit-elle tendrement, de ne me pas connoistre;
 Croyez-moy, Corilas, je n'ay pas le bonheur
 De regreter si peu ce qui fleroit mon cœur;
 Vous partistes d'icy quand la moisson fut faite,
 Et qui ne s'apperçut que j'estois inquiete?
 La jalouse Doris pour me le reprocher
 Parmy trente Pasteurs vint exprés me chercher
 Que j'en sentis contre elle une vive colere!
 On vous l'a raconté, n'en faites point mystere;
 Je sçay combien l'absence est un temps rigoureux,
 Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Qu'auroit dit davantage une Bergere Amante?
 Le mot d'amour manquoit, Ismene estoit contente.
 A peine le Berger en esperoit-il tant,
 Mais sans le mot d'amour, il n'estoit point content.
 Enfin pour obtenir ce mot qu'on luy refuse,
 Il songe à se servir d'une innocente ruse;
 Il faut vous obéir, Ismene, & dés ce jour,
 Dit-il en soupirant, ne parler plus d'amour,
 Puis qu'à vostre repos l'amitié ne peut nuire,
 A la simple amitié mon cœur va se reduire,
 Mais la jeune Doris, vous n'en sçauriez douter,
 Si j'estois son Amant, voudroit bien m'écouter.
 Ses yeux m'ont dit cent fois Corilas quitte Ismene,
 Viens icy, Corilas, qu'un doux espoir t'amene.
 Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vainement,
 J'aimois Ismene alors comme un fidelle Amant.
 Maintenant cet Amour que vostre cœur rejette,

Ces

Ces soins trop empressez , cette ardeur inquiète ,
 Je les porte à Doris , & je garde pour vous
 Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux .
 Vous ne me dites rien ? Ismene à ce langage
 Demeuroit interdite , & changeoit de visage .
 Pour cacher sa rougeur , elle voulut en vain
 Se servir avec art d'un voile ou de sa main ,
 Elle n'empescha point son trouble de paroistre ,
 Et quels charmes alors le Berger vit-il naître !
 Corilas , luy dit-elle , en détournant les yeux ,
 Nous devions fuit l'Amour , & c'eust esté le mieux ,
 Mais puis que l'amitié vous paroist trop paisible ,
 Qu'à moins que d'estre Amant vous eftes insensible ,
 Que la fidelité n'est chez vous qu'à ce prix ,
 Je m'expose à l'Amour , & n'aimez point Doris .

TIRSIS ; ET IRIS.

IX. E G L O G U E.

DANS le fond d'un Valon est un lieu solitaire ,
 Froche cependant d'un Hameau ,
 Rarement un Berger y mena son Troupeau ,
 Mais un Berger souvent y suivit sa Bergere .

D'arbres épais il est environné ,
 Il s'y conserve un ombre , il y regne un silence ,
 Qui font que ce séjour semble estre destiné
 A recevoir la confidence
 D'un cœur rendre & passionné .

Un clair ruisseau tombant d'une colline .
 Y roule entre les fleurs qu'il y vient abreuver ,
 Et quoy qu'il soit encor près de son origine ,
 Déja ses petits flots peuvent faire réver .
 La beauté de ces lieux toute inculte & champêtre

Ne

Ne permet point que l'Art ose y paroistre,
 L'Art mesme leur nuiroit s'il les vouloit parer ;
 Telle en est l'aimable imposture,
 Que quand on s'y vient retirer,
 On se croit seul dans toute la nature.

Là, sortant du Hameau prochain,
 Par differens chemins deux Amans se rendirent,
 Sans en estre d'accord l'un & l'autre ils comprirrent
 Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
 Quand ils se virent seuls, une joye amoureuse
 Mieux que dans leus discours éclata dans leurs yeux,
 Seullement la Bergere en fut un peu honteuse,
 Mais sans songer à sortir de ces lieux.
 Ils s'affirrent tous deux sur une douce pente
 Que revestoit l'herbe tendre & naissante
 Iris un peu plus haut, Tirsis un peu plus bas,
 L'amour aux pieds d'Iris marquoit toujours sa place,
 Et voicy leurs discours, dont le charme & la grace
 Aux coeurs indifferens ne se montrera pas.

T I R S I S , I R I S .

T I R S I S

O N aîme en ces Hameaux, on songe assez à plaire,
 Cependant cherchez-y quelque Berger sincere,
 Et je veux bien, Iris, vous rendre vostre foy,
 Si vous en trouvez un sincere comme moy.

I R I S .

Il est quelques Beautez que l'on trompe, ou qu'on quitte,
 Mais il en est plus d'une aussi, qui le mérite.
 Et quoy, voulez-vous donc qu'avec fidelité
 On aime Cleonice, & son air affecté ?
 Voulez-vous que l'on soit fidelle pour Madone,
 Qui toujours sur ses ans nous impose sans honte ?

Mais

Mais Climene, mais Lise ont de vrais agrémens,
Et je répondrois bien, Berger, de leurs Amans.

TIRSIS.

Ne vous y trompez pas ; pour estre jeune, & Belle,
On n'en a pas toujours un Amant plus fidelle.
Vous parlez de Climene, il n'est pas d'air plus doux,
Et mesme elle a, dit-on, quelque chose de vous ;
Mais si je vous disois que Climene est trahie ?
Menalque qui devroit l'aimer plus que sa vie,
Qui souvent la voit seul près d'un certain Buisson,
Menalque pour une autre a fait une chanson.
Et Lise, à vostre avis, est-elle plus heureuse,
Elle que ses beaux yeux rendent si dedaigneuse ?
Elle oſa l'autre jour devant d'autres Pasteurs
Choisir son Lidas pour luy donner des fleurs,
A l'amour du Berger elle les crut bien déuës ;
Helas ! le lendemain il les avoit perduës.

TIRSIS.

Tirsis, je vous entens, vous n'aimez pas ainsi,
Mais ne me puis-je pas faire valoir aussi ?
Croyez-vous que pour estre & fidelle & sincere,
On en trouve toujors autant dans sa Bergere ?
Damon y gagneroit ; nous sommes tous témoins
Combien à Timarete il a plu par ses soins,
L'autre jour cependant elle vint par derriere
Au fier & beau Thamire oſter sa pannetiere,
Damon estoit present, elle ne luy dit rien ;
Pour moy, de leurs amours je n'auguray pas bien,
Ces tours-là ne se font qu'au Berger que l'on aime,
Vous vous plaindriez bien si j'en usois de mesme.
On croit que Lisdor a lieu d'estre content,
J'ay veu pourtant Alphise, elle qui l'aime tant,
A qui Daphnis mettoit ses longs cheveux en tresse,
La Belle avoit un air de langueur, de paresse,
Au contraire Daphnis d'un air vif, animé,
S'acquitoit d'un employ dont il estoit charmé,
Alphise en ce moment rougit d'estre surprise,
Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

TIR-

TIRSIS.

Iris, qu'avez-vous dit? on se fust figuré
 Que le fidelle amour, des Villes ignoré,
 S'eltoit fait dans nos Bois des retraites tranquilles,
 Mais on l'ignore icy comme on fait dans les Villes!
 Ah! qui pourroit souffrir Menalque & Licidas?
 Charmé de leurs Chansons, je suivrois tous leurs pas,
 Maintenant que je sçay qu'ils ne sont pas fidelles,
 Je les fuis, & leurs voix ne me semblent plus belles.

IRIS.

Alphise & Timarete ont l'entretien charmant.
 Je les cherchois toujours avec empressement,
 Mais depuis que je sçay qu'Alphise & Timarete
 N'ont point pour leurs Amans la foy la plus parfaite,
 J'évite de les voir, & les jours les plus longs
 J'aime mieux les passer seule avec mes Moutons.

TIRSIS.

Puis que dans ce Hameau les Amours dégenerent.
 Car tous nos vieux Bergers, on sçait comme ils aimerent,
 Abandonnons ces lieux, Iris, retirons-nous,
 On y verra du Ciel éclater le couroux.

IRIS.

Non, vivons en des lieux où je seray charmée
 Parmy tant de Beautez d'estre la plus aimée,
 Où par mes tendres soins Tirsis sera nommé
 Parmy tant de Pasteurs l'Amant le plus aimé.
 Qu'il ne soit point icy de feux tels que les nostres,
 Joüissons du plaisir d'aimer plus que les autres,
 Et voyons en pitié tant de foibles amours,
 Qui souffrent le partage, & changent tous les jours.

TIRSIS

Si je change jamais, si mon cœur se partage,
 Puissay-je en aucun jeux n'obtenir l'avantage,
 Puisse déplaire à tous mon plus doux Chalumeau,
 Et ma voix faire fuir les Belles du Hameau.

IRIS.

IRIS.

Ruisseau qui murmurez, Bois chargez de verdure,
 Ecoutez mon Berger, écoutez ce qu'il jure.
 S'il trouve en son Iris un amour moins constant,
 Je veux que tous mes traits changent au mesme instant,
 Et que sans ressentir une secrete peine
 Je ne puisse jamais rencontrer de fontaine.

TIRSIS.

O vous, Dieu des Pasteurs, Déesse des Amans,
 Ecoutez ma Bergere, écoutez ses serments.

IRIS.

Bergers, qu'en ces Hameaux on trouve redoutables,
 Vous tâcheriez en vain de me paroistre aimables,
 Ne songez pas qu'Iris voye encore le jour ;
 Pour Iris dans le monde il n'est qu'un seul amour.

TIRSIS.

Bergeres, qui causez tant de soupirs, de larmes,
 Ne comptez plus sur moy pour admirer vos charmes,
 Ne comptez plus sur moy pour ressentir vos traits,
 Mes yeux à vos appas sont fermez pour jamais.

A Lors de mille voix ensemble confonduës,
 Et dans ce lieu tout à coup répanduës,
 Des deux Amans l'entretien fut suivi ;
 Les Nymphes, les Silvains, dans leurs Grottes obscures.
 Témoins de ces ardeurs si fidelles, si pures,
 Leur applaudissoient à l'envi.

.IGNI

C

L'Ou-

L'Ouvrage qui suit a été fait pour
estre mis en Musique.

A C T E V R S.

DIANE.

PAN.

ENDIMION, Berger.

ISMENE, Bergere.

LICORIS, Confidente de Diane.

CHOEUR de Satires & de Faunes.

CHOEUR des Nymphes de Diane.

CHOEUR de Bergers.

CHOEUR des Heures.

CHOEUR de Ceux qui ont été métamorphoséz en Erosles.

ENDI.

ENDIMION.

PASTORALE.

ACTE PREMIER

Le Theatre represente un Bois.

SCENE PREMIERE.

PAN, un SATIRE, LICORIS.

LICORIS à PAN.

C Essez, cessez d'estre Amant d'une ingratte.

LE SATIRE.

Choisissez mieux l'objet de vos desirs.

LICORIS.

Dans vostre amour il n'est rien qui vous flatte.

LE SATIRE.

Ne perdez point de precieux soupirs.

LICORIS.

Diane est belle & charmante,

Mais elle est indifferente,

Sa froideur ne doit-elle pas

Vous la faire voir sans appas?

LE SATIRE.

Elle a contre l'Amour armé tout son courage,

Un soupir amoureux, un seul regard l'outrage,

Avec si peu d'espoir pourquoy vous embarquer?

Laissez-luy sa fierte, c'est un triste avantage,

On ne peut mieux punir un vertu sauvage,
Qu'en ne daignant pas l'attaquer.

LE SATIRE & LICORIS.

Cessez, cessez d'estre Amant d'une ingratte,
Choisissez mieux l'objet de vos desirs,
Dans vostre amour il n'est rien qui vous flatte,
Ne perdez point de precieux soupirs.

P A N.

La froideur & l'indifférence
Ne sont qu'une fausse apparence
Qui ne doit pas décourager.
Prés d'un Amant fidelle,
Est-il une cruelle
Qui ne soit en danger ?

LICORIS.

Quittez une vaine esperance.

LE SATIRE.

Du moins vous courez le hazard
De soupirer sans recompense.

LICORIS.

Quittez une vaine esperance.

LE SATIRE.

Dussiez vous estre heureux, vous le seriez trop tard.

P A N.

Je ne sens point mon cœur effrayé des obstacles,
Pour les surmonter tous il est d'heureux momens ;
Mais quand l'Amour fait des miracles,
Ce n'est pas en faveur des timides Amans.

*Pan fort avec le Satire, & Licoris demeure seule
pendant quelques momens.*

SCE.

SCENE II.

DIANE, LICORIS.

LICORIS à Diane qu'elle voit arriver.

Quel bonheur vous conduit dans ce Bois solitaire,
Sans y trouver un Amant odieux ?
Pan vient de sortir de ces lieux :

Malgré vostre humeur severe,
Le moins aimable des Dieux
A fait dessein de vous plaire,
Rien ne marque mieux
Que la raison ne tient guere
Contre l'éclat de vos yeux.

DIANE.

Laissons à cet Amant une audace si vaine,
Elle aura le succès qu'elle peut meriter.
Mais que me veut Ismene ?
Il la faut écouter.

SCENE III.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

ISMENE.

Desse, à vos genoux qu'avec respect j'embrasse,
Je viens tâcher d'obtenir une grace.
Mon cœur s'est dégagé d'un malheureux amour,
Souffrez que désormais je vous suive à la chasse,
Recevez-moy dans vostre Cour.
L'Amour n'ose sur vous étendre sa puissance,
Je connois ses rigueurs, je crains encor ses coups,
Je ne puis estre en assurance
Si je ne suis auprés de vous.

C 3

DIANE.

DIANE.

Quels malheurs, quels destins contraires
De l'Amour pour jamais vous font rompre les noeuds ?
Endimion toujours neglige-t'il vos vœux ?

ISMENE.

Il redouble pour moy ses mépris ordinaires,
Il renonce au projet qu'avoient formé nos Petes
De nous unir tous deux.

Trop funeste projet, où je crus tant de charmes,
Combien m'as-tu cousté de larmes !
Helas ! tu n'as fait qu'exciter
Un feu qu'il faut éteindre ;
Tu me donnois, pour l'augmenter,
De vains sujets de me flater,
Et le triste droit de me plaindre.

DIANE.

Quand l'Amour est en couroux,
Son couroux n'est pas durable.
Endimion est aimable ;
S'il revient jamais vers vous
Serez-vous inébranlable ?

Vous ne répondez point, je voy vostre embarras.

ISMENE.

Daignez me presser moins, il n'y reviendra pas.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore,
Vos liens ne sont pas rompus.

ISMENE.

Non, non, mes liens sont rompus.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore.

ISMENE.

Si j'aime encor, j'implore
Vostre secours pour n'aimer plus.

DIANE.

Vous dont je suis la Souveraine,

Nim-

PASTORALES. 55

Nymphes, qui sur mes pas vous plaisez à chasser,
Recevez parmy vous Ismene,
A l'Amour comme vous elle veut renoncer.

SCENE IV.

DIANE, NIMPHES DE DIANE.
ISMENE.

CHOEUR DES NIMPHES.

Nous goutons une paix profonde,
Venez, venez parmy nous.
Que l'Amour au reste du monde
Fasse ressentir ses coups,
Ils n'iront point jusqu'à vous.
Venez, venez parmy nous;
Nous goutons une paix profonde
Venez, venez parmy nous.
Danses des Nymphes.

UNE NIMPHE.

Les biens qui contentent nos coëurs;
Viennent s'offrir à nous sans nous courir de larmes.
L'amour le plus heureux a toujours ses allarmes,
Aux innocens plaisirs il oste leurs douceurs,
Les chansons des Oiseaux, les ombrages, les fleurs,
Les doux Zéphirs, ont pour nous tous leurs
charmes.

SCENE.

DIANE, NIMPHES, ISMENE, BERGERS
AMANS D'ISMENE.

DEUX BERGERS.

Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne?
Pourquoys voulez-vous nous quitter?
N'estoit-ce pas le mon d'Ismene

Que sans esse aux Echos nous faisions reperer ?
N'estions-nous pas toujours occupez à chanter
Et vos appas, & nostre peine ?
Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne ?

Pourqloy voulez-vous nous quitter ?

Danses des Bergers qui tâchent à flétrir Ismene.

CHOEUR DES BERGERS.

Voyez nostre douleur sincere,
Rendez-vous à nos soupirs.

CHOEUR DES NIMPHES.

Dans les Amans rien n'est sincere,
N'écoutez point leurs soupirs.

CHOEUR DES BERGERS.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Suivez du moins ses plaisirs.

CHOEUR DES NIMPHES.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Fuyez mesme ses plaisirs.

ISMENE.

Je scay ce que je dois, Bergers, à vostre zele;
Mais mon dessein est pris; allez, oubliez moy.

CHOEUR DES BERGERS.

Ah! qu'elle injuste loy!

Pour vous-mesme, & pour nous que vous estes cruelle!

Ils sortent.

DIANE à ISMENE.

Puisque rien desormais n'ébranle vostre choix,
Recevez de ma main & l'Arc & le Carquois.

CHOEUR DES NIMPHES.

Joüissez de l'heureux partage
Qui vous est présente.

L'amour de toutes parts fait un affreux ravage,
Goutez en davantage

Le prix de la tranquillité.

Quand tout gémit dans l'esclavage,
Qu'il est doux d'estre en liberte!

Elles sortent avec Ismene.

SCENE

SCENE VI.

DIANE, LICORIS.

DIANE. Que tu prens un soin inutile,
Ismene ! qu'elle erreur conduit icy tes pas !
Tu veux aupr s de moy rendre ton coeur tranquille,

Et le mien ne l'est pas ?

Tu fuis Endimion. Helas !

Que tu choisis mal ton azile !

LICORIS.

Sans sc avoir de quel trait vostre coeur est ancien.
Elle se plaint   vous d'une flâme fatale ;

Avec plaisir on voit une Rivale

Qui souffre, & qui se plaint.

DIANE.

En écoutant ses maux ma honte estoit extrême,
D'imposer   ses yeux par un calme apparent ;
J'ay bravé de l'Amour la puissance suprême,
Et l'on me croit touj urs la même ;
Mais je ne jouis plus des honneurs qu'oa me rend,
Et l'or me reproche que j'aime,
Quand on vient me vanter mon coeur indifferen.

LICORIS.

Bannissez l'Amour de vostre ame,
Son Empire pour vous auroit trop de rigueur,
Touj urs vostre ferte combattroit vostre flâme ;
L'Amour ne repand point ses douceurs dans un coeur,
S'il n'en est paisible vainqueur.

D gag ez-vous, songez que vous estes Déesse,
Et daignez voir quel choix vous avez fait.

DIANE.

Je rougis de ma tendresse,

Et non pas de son objet.

L'aimable Berger que j'adore

N'a pas besoin d'un rang qui s'attire les yeux,
Il a mille vertus que luy-mesme il ignore,

Et qui feroient l'orgueil des Dieux :

L'Amour luy paroist méprisable ;
Et mesme en n'aimant rien il en est plus aimable.

Que sa fierte dure toujours,
Que toujours à l'Amour elle soit plus rebelle.
Helas ! pour soutenir la miene qui chancelle,
Il me faut te triste secours.

DIANE & LICORIS.
Mais s'il ne sort jamais de son indifférence.....

DIANE.
Je scay trop à quels maux je dois me préparer.

Un éternel silence
Cachera cet amour dont ma gloire s'offense,
En secret seulement j'oserais soupirer,

Je languiray sans esperance ;
Et craindray mesme d'espérer.

DIANE & LICORIS.
Ah ! faut-il que les cœurs sensibles à la gloire,
Soient capables de s'attendrir !
On ne peut de l'Amour empêcher la victoire,
Il faut luy céder, & souffrir.

A C T E II.

Temple Rustique que les Bergers ont élevé pour Diane, & qui n'est pas encore consacré.

S C E N E I.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.
Quel jour, quel heureux jour je vais voir célébrer !
Nos Bergers pour Diane ont secondé mon zèle,

Ce

Ce Temple par mes soins est élevé pour elle,
Et nous allons le consacrer.

Jamais par des soupirs mon amour ne s'exprime,
Du moins par des Autels je le marque sans crime;

Ce détour, ce déguisement,
Convient à mon respect extrême,
Et mon cœur pour cacher qu'il aime,
Feint qu'il adore seulement.

EURILAS.

Cachez moins un amour fidèle ;
Vous n'êtes qu'un Berger,
Diane est immortelle ;
Mais des appas d'une Belle
Tous les yeux peuvent juger,
Et tous les coeurs ont droit de s'engager.

ENDIMION.

Si j'estoys immortel, & Diane Bergere,
Je craindrois encor sa colere.

Mes feux n'osent paroître au jour,
Je gemis sous les Loix que le respect m'impose,
Mais sa Divinité n'en est pas tant la cause
Que ses appas & mon amour.

EURILAS.

Que peut prétendre un Amant dont la peine
Ne doit jamais se découvrir ?
Que n'avez-vous pris soin de vous guérir
Par l'Himen de l'aimable Ismene ?

Prés d'un objet dont on est adoré,
On oublie à la fin une Beauté cruelle,
D'une funeste flamme un cœur n'est délivré
Que par une flamme nouvelle ;
Et contre les Amours
Les Amours seuls sont un secours.

ENDIMION.

Je meurs d'un feu trop beau pour le vouloir éteindre,
Je ne puis espérer, & je m'ose me plaindre ;

Cependant un plaisir qui ne peut s'exprimer,
Adoucit en secret des peines si cruelles,
Au milieu de mes maux je m'applaudis d'aimer

La plus fiere des Immortelles.

EURILAS.

La fierte plaist lors que l'on est flatté
Du doux espoir de la victoire,
Mais vous ne pouvez croire
Que Diane jamais perde sa liberté,
Quel charme a pour vous sa fierte?

ENDIMION.

Elle redouble sa gloire,
Et le prix de sa beaute.
Je voy de nos Bergers la Troupe qui s'avance,
Eurilas, il est temps que la Fete commence.

SCENE II.

ENDIMION, TROUPE DE BERGERS.

ENDIMION.

E Coutez ces Bergers qui parlent par ma voix,
Déesse, daignez quelquefois
Visiter ce Temple rustique;
On vous eleve ailleurs, des Temples éclatans;
Mais dans un lieu plus magnifique
On n'offre pas des vœux plus purs ny plus constans.

Danses des Bergers.

I. BERGER.

Brillant Astre des nuits, vous séparez l'absence
Du Dieu qui nous donne le jour,
Vostre Char, lors qu'il fait son tour,
Impose à l'Univers un auguste silence,
Et tous les feux du Ciel composent vostre Cour.

II. BERGER.

En descendant des Cieux vous venez sur la Terre
Regner dans les vastes Forêts,

Vostre

PASTORALE S.

61

Vostre noble loisir scāit imiter la guerre,
Les Monstres dans vos Jeux succombent sous vos traits.

III. BERGER.

Jusque dans les Enfers vostre pouvoir éclate,
Les Manes en tremblant écoutent vostre voix,
Au redoutable nom d'Hecate.
Le sévere Pluton rompt lui-même ses Loix.

CHOEUR.

Que le Ciel, que la Terre, & le sombre rivage,
Que tout rende à Diane un éternel hommage.
Que de vœux differens elle doit recevoir :

Chantons sa puissance suprême,
Le Maître des Dieux même
N'etend pas si loin son pouvoir.

ENDIMION.

Vos Eloges, Bergers, touchent peu la Déesse.
Songeons plutost à vanter
Son cœur exempt de foiblesse,
Et nos chants pourront la flatter.
Faites-vous un effort pour elle,
Malgré l'Amour dont vous suivez la Loy,
Celebrez la gloire immortelle
D'un cœur toujours maître de soy.

CHOEUR.

Vous avez sur l'Amour remporté la victoire,
Que ce triomphe est beau ! qu'il est digne de vous !
Vous avez sur l'Amour remporté la victoire,
Les plus grands Dieux ont ressenti ses coups,
La gloire de l'amour ne sert qu'à vostre gloire,
Que ce triomphe est beau ! qu'il est digne de vous !

C 7

SCENE.

SCENE III.

Diane descend du Ciel.

DIANE, LICORIS, ENDIMION,
BERGERS.

DIANE.

Bergers, jusqu'en ce lieu vostre hommage m'attire,
De sincères respects sçavent charmer les Dieux,
Mais je veux arrêter des chants audacieux
Que trop de zèle vous inspire.

Il suffit de fuir les Amours,
Et d'éviter leur esclavage ;
Mais par de superbes discours
Il ne faut point leur faire outrage.
Il suffit de fuir les Amours,
Il ne faut point leur faire outrage.

Retirez-vous, c'en est assez,
Vos encens & vos vœux seront récompensez.
Tous les Bergers sortent.

SCENE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ciel ! quel étonnement de mon ame s'empare !
Quoy ? vostre noble orgueil se dément en ce jour ?
Diane hautement déclare
Qu'elle est moins contraire à l'Amour ?

DIANE.

Endimion ordonnaït cette Feste,
Luy dont mon cœur est la conquête,

En

En outrageant l'Amour, il croyoit me flater.

Excuse ma foiblesse,
Son erreur blessoit ma tendresse.
Et je n'ay pû la supporter.

LICORIS.

Ne me déguisez rien, vous luy voulez apprendre
Que jusqu'à vous il peut lever les yeux.
Vous prenez pour parler un tour misterieux,
Mais vous voulez qu'il ose vous entendre,

DIANE.

Pourrois-je le vouloir ? Ciel ! quelle honte ! helas !
Du moins, si je le veux, ne le penetre pas.

ACTE III.

SCENE I.

PAN, un SATIRE, ENDIMION,
EURILAS.

PAN.

B Ergers, croiray-je un bruit qui vient de se repandre ?
Diane a-t-elle protégé
L'Amour dans vos chants outragé ?

ENDIMION, & EURILAS.

Elle-même a paru pour le venir défendre.

PAN.

Ah ! j'obtiendray le prix que merite ma foy.

A l'Amour désormais Diane est moins rebelle,

J'ose leul soupirer pour elle,

Ce changement ne regarde que moy.

Avec bien de l'amour on est toujours aimable.

La beauté que je fers estoit impitoyable,

Je scay que je dois peu compter sur mes appas ;

Mais mon cœur m'assuroit d'un succez favorable,

Je l'ay cru sur sa foy, je ne m'en repens pas.

Avec bien de l'amour on est toujours aimable.

LE

LE SATIRE.

Aimez, aimez, j'approuve enfin vos feux,
Puisqu'ils vont être heureux.

Quand on porte sans fruit une chaîne éternelle,
Quand on aime à languir pour les yeux d'une Belle,
Avec le cœur on a l'esprit blessé;
Mais il n'est rien de plus sensé
Que d'este Amant, & même Amant fidelle,
Quand on est bien récompensé.

P. A. N.

Je veux, je veux marquer ma joie à la Déesse,
Que les Faunes s'assemblent tous,
Qu'ils viennent remplis d'allegrerie
L'applaudir dès ce jour d'un changement si doux.

ENDIMION.

Quoy ? déjà vostre amour s'apreste
A faire éclater sa conquête ?

EURILAS.

L'Amant d'une fière beauté
Doit ménager sa vanité;
S'il fait des progrès, il doit feindre
De ne pas s'en appercevoir,
Il faut qu'il ait l'art de se plaindre
Au milieu du plus doux espoir.

P. A. N.

Et bien sans montrer que j'espere.
Rendons hommage à ses attraitz,
Et par des soins qui ne peuvent déplaire
Contentons des transports qu'il faut tenir secrets.

SCENE II.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

Quel coup affreux, quel coup terrible,
Vient combler tous les maux qui tourmentoient mon
cœur ?

PASTORALES.

65

Je me flattois d'aimer une insensible,
Je ne puis conserver un si cruel bonheur.

Que la fierté de Diane estoit Belle !
Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle !
Si ses appas me faisoient soupirer,
Sa gloire me charmoit plus que ses appas même,
Et je pers le plaisir extrême
Que je sentois à l'admirer.

EURILAS.

Suivez moins un transport que la raison condamne,
Ce n'est point un indigne choix
Que le puissant Dieu de nos bois.

ENDIMION.

Non, ce c'est point à luy d'oser aimer Diane.
Ses charmes les plus grands ne luy sont pas connus.
Elle n'en reçoit point les vœux qui luy sont dûs.

EURILAS.

Toûjours remply de confiance,
Peut-estre il en croit trop une foible apparence,
ENDIMION.
Diane a de l'amour, & vient nous l'annoncer ;
Quand un autre que Pan auroit pû la forcer
A quitter son indifférence,
Ce n'est pas moy du moins, on ne le peut penser.

Vangeons-nous, vangeons-nous d'une injure mortelle,
Il ne me reste plus que ce funeste bien,
Offrons à l'infidelle un cœur tel que le mien.

EURILAS.

Quelle fidélité Diane vous doit-elle?
Vos coeurs n'ont pas été dans un même lien.

ENDIMION.

Elle devoit m'estre fidelle
Du moins en n'aimant jamais rien.

Toi-même tu m'as dit qu'en épousant Ismene,
Er son amour, & mon devoir

Se

Se fussent oppoſez au panchant qui m'entraîne,

Je veux éſſayer leur pouvoiſ

Je veux redemander Ismene à la Déesſe,

Heureux ſi de ſes mains je pouvois recevoir

Ce qui doit vanger ma tendreſſe.

EURILAS.

Oubliez-vous qu'on ignore vos feux ?

Vous parlez toujours de vangeance.

ENDIMION.

Helas ! de mes transports quelle eſt la violence !

Que me dis-tu ? que je suis malheureux !

D'où vient que mon ardeur ne s'est pas découverte

Aux yeux qui m'avoient enflâmé ?

Peut-être que Diane eut resſenti ma perte

Bien qu'elle ne m'eut pas aimé.

EURILAS.

La vangeance eſt inutile,

C'eſt allez de ſe guerir.

Pourveu que vous ſoyez tranquille,

Qu'importe qu'une ingrate fait peine à le ſouffrir ?

La vangeance eſt inutile,

C'eſt allez de ſe guerir.

ENDIMION.

Si je ne ſuivols pas ce conseil ſalutaire,

Tous les Dieux devroient m'en punir.

La Déesſe paroît, je vais te ſatisfaire,

A mon repos Ismene eſt nécessaire,

Je vais tâcher de l'obtenir.

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION.

Déesſe, mon audace eſt peut-être trop grande,

De croire avoir le droit d'implorer vos bontez ;

Si

P A S T O R A L E S.

67

Si je merite peu ce que je vous demande,
Les bien-faits des Divinitez
Ne peuvent estre meritez.

D I A N E.

Parlez, vous me verrez répondre à vostre attente.

E N D I M I O N.

Ismene a le bonheur d'estre de vostre Cour,
Je ne scay cependant si son ame est contente;

Daignez souffrir son retour
Si j'obtiens qu'elle y consente,
Daignez la rendre à mon amour.

D I A N E.

Quoy? vous l'aimez? vous dont l'indifférence.
Rejettoit ses vœux & ses soins?

E N D I M I O N.

Quand on y pense le moins,
Souvent l'Amour prend naissance.

La pitié, le repentir,
Tout, vers Ismene me rappelle,
Sa retraite m'a fait sentir
Combien je perdrois en elle.

D I A N E.

Berger, ce que vous souhaitez
N'est pas une légère grace.

E N D I M I O N.

Si jamais des mortels les vœux sont écoutez...

D I A N E.

Allez, je resoudray ce qu'il faut que je fasse,
Et vous scourez mes volontez.

S C E N E IV.

D I A N E.

O U suis-je? Endimion pour Ismene soupire,
Et moy, je me livrois au charme qui m'attire,
Déjà

Déja je trahissois le secret de mon feu !
 Après une foiblesse inutile & honteuse,
 Après avoir en vain commencé cet aveu,
 Quelle vangeance rigoureuse.....

Mais quoy ? ne dois-je pas me croire trop heureuse
 Que l'ingrat m'entende si peu ?

En me causant une douleur extrême,
 Il met du moins ma gloire en seureté,
 S'il ne m'eust soutenuë, helas ! contre luy-même,
 J'oubliois toute ma fierté.

Mais qu'il ne pense pas que je luy rende Ismene,
 Qu'il n'attende pas mon secours
 Pour former une indigne chaîne ;
 Je redeviens Diane, & veux l'estre toujours ;
 Je reprens ma premiere haine
 Pour tous les coeurs esclaves des Amours.

Je voi le Dieu des Bois, faut-il que je l'entende ?
 Ma peine, ô Ciel ! n'est donc pas assez grande ?

SCENE V.

DIANE, PAN, FAUNES,
 & SILVAINS.

P A N.

D Eesse, souffrez qu'en ce jour
 Tous les Demy-Dieux de ma Cour
 Se soumettent à vostre Empire,
 Mes soins ne peuvent seuls suffire
 A vous marquer tout mon amour.

Que les Forests, que les Monts applaudissent
 Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forests,
 Que les Antres les plus secrets

Sans

Sans celle retentissent
De Diane & de ses attractions
Que tous les autres Chants finissent.
On ne doit celebrer qu'un objet si charmant
Dans tous les lieux où regne son Amant.

CHOEUR.

Que les Forests, que les Monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forests.
Que les Antres les plus secrets
Sans celle rententissent
De Diane & de ses attractions,
Que tous les autres Chants finissent.
On ne doit celebrer qu'un objet si charmant
Dans tous les lieux où regne son Amant.
Danses des Faunes.

DIANE à PAN.

A recevoir vos soins j'ay voulu me contraindre,
Peut-être en les fuyant j'aurois paru les craindre,
Quand on est trop severe, on se croit en danger,
Je veux vous annoncer d'une amie plus tranquille
Que vostre amour est inutile,
Et qu'il faut vous en dégager.

Elle sort.

SCENE VI.

PAN, FAUNES & SILVAINS.

P A N.
A Y je bien entendu ? c'est ainsi qu'on m'outrage ?
O Ciel ! où me vois-je réduit ?
J'avois pris de l'espoir, il est soudain détruit,
Ah ! quelle honte ? quelle rage ?

CHOEUR DES FAUNES.
Guerissez-vous d'un feu si mal récompensé,
Des Faunes vos Sujets l'honneur en est blessé.
On ne voit point entre eux paraître
Des malheureux Amants.

Ah !

POESIES

Ah ! verra-t-on leur Maistre
Soupirer dans de longs tourmens ?

P. A. N.

Soins qn'on a méprisez, vains efforts de mon zèle,
Ne cessez point de vous offrir à moy ;
Vous n'avez pû toucher une ame trop cruelle,
Servez du moins à m'inspirer contre elle
Tout le courroux que je luy doy.

A C T E IV.

S C E N E I.

I S M E N E.

S Ombres Forests qui charmez la Déesse,
Doux asile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquo ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus plus puissant secours.

Qui peut me rendre encor incertaine, inquiete ?
J'aimois un insensible, & ce que j'ay quitté
Ne doit pas estre regretté.

Cependant sans l'çavoir ce que mon cœur regrette,
Je le sens toujours agité.

Sombres Forests qui charmez la Déesse,
Doux asile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquo ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus plus puissant secours.

S C E N E II.

D I A N E , L I C O R I S , I S M E N E .

D I A N E .

I Smene, parlez moy sans feinte.
Endimion vous redemande à moy.

D'une

D'une tendre douleur j'ay veu son ame atteinte ;

Ismene, parlez moy sans feinte,

Voulez-vous renoncer à vivre sous ma loy ?

I S M E N E.

O Ciel ! que ma surprise est grande !

Quoy ? cet ingrat..... non, non je ne le puis penser.

D I A N E.

A son amour il veut que je vous rende,

Répondez, je vous le commande,

A vivre sous ma loy voulez-vous renoncer ?

I S M E N E.

Vous scavez qu'à jamais je m'y suis asservie,

Rien ne peut ébranler ma foy.

A suivre d'autres loix si l'Amour me convie,

L'Amour sans vostre aveu ne peut plus rien sur moi.

D I A N E.

J'entens ce que vous n'osez dire,

J'useray bien de mon empire,

Je verray vostre Amant, allez, attendez-vous

A recevoir les ordres les plus doux.

S C E N E III.

D I A N E, L I C O R I S.

L I C O R I S.

Ainsi vous permettez qu'Ismene soit contente,

Vostre cœur à jamais reprend sa liberté ;

J'ay veu par son amour ce grand cœur agité,

Mais la gloire a vaincu, Diane est triomphante.

D I A N E.

Cesse de presenter ce triomphe à mes yeux,

Il me coûte trop cher pour être glorieux.

D I A N E & L I C O R I S.

Qu'on est foible quand on aime !

Qu'il est difficile, helas !

De vaincre un Amour extrême !

Après

Après la victoire même

On rend encor des combats.

D I A N E.

Je sçay qu'Endimion ne me fait point d'outrage,
Cependant son Amour m'irrite malgré moy,

Je ne prétends point à sa foy,

Et ne puis souffrir qu'il l'engage

Je me reproche à tout moment

Cet aveugle caprice,

J'ay honte de mon injustice,

Et je m'en punis en formant

Des noeuds qui font tout mon tourment.

L I C O R I S.

C'est une peine affreuse

De rendre une rivale heureuse,

C'est un effort cruel pour un cœur amoureux.

Mais lors que la gloire est contente,

Songez quelle douceur charmante

Doit gouter un cœur généreux.

D I A N E.

Endimion dans ces lieux va paroître,

Mon dessein va s'exécuter,

Je vais.... mais quoy ? je sens mon feu se revoler,

Je sens ma faiblesse renâstre,

Par des nouveaux combats faut-il la surmonter !

Dans quel desordre je retombe !

Que je crains qu'à la fin ma raison ne succombe !

Cruel Amour, es tu content ?

Seule je te bravois dans la Troupe Céleste

Mais sur mon cœur enfin ton Empire s'étend.

Tu vois ce cœur si fier interdit & flotant.

Le peu de force qui me reste

Peut me quitter en un instant.

Suis-je pour toy dans cet état funeste

Un triomphe assez éclatant ?

Cruel Amour es-tu content ?

LICORTS.

Je vois Endimion, paroissez plus tranquile,
Prononcez un aveu qui vous fait soupirer;

Plus cet effort est difficile,
Moins vous devez le differer.

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION.

DIANE.

VEnez, Endimion, tout vous est favorable ;
J'accorde Ismene à vos desirs.

ENDIMION.

Ah ! que mon sort est déplorable !

DIANE.

Que dites-vous, d'où naissent ces soupirs ?

ENDIMION.

Jusque dans vos bontez le destin m'est contraire.
Que ne rejettez-vous des vœux trop mal conçus ?

DIANE.

Quelle plainte osez-vous me faire ?

Quoy ? c'est ainsi que mes dons sont reçus ?

Que devient dès ce jour cette flâme nouvelle,
Qu'Ismene en vous fuyant a scû vous inspirer ?

ENDIMION.

Helas ! pouvez-vous ignorer

Que je suis sans Amour pour elle ?

Mon trouble, mes vœux incertains,
Ces soupirs échapez, mes bizarres desseins,
Tout ne vous dit-il pas qu'un autre Amour m'enflâme,

Que j'ay voulu l'arracher de mon ame,
Et que tous mes efforts sont vains ?

D

DIA-

DIANE.

Vous voulez sortir d'esclavage,
Suivez vostre projet avec plus de courage.

On ne surmonte pas d'abord
Le doux penchant qui nous entraîne,
Ce n'est pas un premier effort
Qui brise une amoureuse chaîne.

ENDIMION.

Non, je veux conserver un malheureux Amour.
Que vous importe-t-il que j'en perde le jour ?

DIANE.

Je veux dans tous les cœurs, autant qu'il m'est possible,
Etablir la tranquillité.

Il n'est rien de plus doux pour une ame insensible,
Que de voir en tous lieux regner la liberté.

ENDIMION.

Pourquoy, Déesse impitoyable,
A combattre mes feux voulez-vous m'engager ?
Je scay que je ne suis qu'un mortel, qu'un Berger,
Mais lors que j'ose aimer un sujet adorable,

Du moins je ne suis pas coupable
D'un temeraire aveu qui devroit l'outrager.
De mon crime secret la peine est assez grande,
J'étouffe mes soupirs & mes gemissemens.
Déesse, par pitié laissez-moy mes tourmens,
C'est tout le prix que je demande.

DIANE.

Qu'entens-je? quoy, Berger....

ENDIMION.

Qu'ay-je dit? quel transport?
Ciel! ay-je rompu le silence?
L'amour à mon respect a-t-il fait violence?
Ah! vos yeux irritez m'instruisent de mon sort,
J'y vois tout mon forfait, & toute mon offense,
Mon feu s'est découvert, j'ay merité la mort.

SCENE

SCENE V.

DIANE, ENDIMION, LES HEURES.

UNE DES HEURES à Diane,

DU grand Astre des jours la mourante lumiere
Va dans quelques momens s'éteindre au fond
des Mers,
Commencez vostre carriere,
Et consolez l'Univers.

DIANE.

Que mon Char en ces lieux descende.
Vents, c'est moy qui vous le commande.
Danses des Heures tandis que le Char descend,
Diane y monte.

CHOEUR DES HEURES.

Répandez, répandez vostre douce clarté.
Diffusez de la nuit l'obscurité profonde.
Vous devez la lumiere au monde,
Lors que le Soleil l'a quitté.

Diane part.

SCENE VI.

ENDIMION.

Elle part, & me laisse en ce lieu solitaire.
Elle n'a pas daigné m'exprimer sa colere,
Il luy suffit de me livrer
Au desespoir mortel qui doit me déchirer.

Fatal égarement ! transport que je dereste !
Tout est perdu pour moy, vous m'avez fait parler.
J'av rendu criminel par un aveu funeste
Le plus beau feu dont on puisse brûler.

Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui m'en-
chantent,

Je faisois de les voir mon bonheur le plus doux,
Mais ils redoubleroient les maux qui me tourmentent,
Je verrois leur juste courroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes ;
Deserts, qui desormais aurez pour moy des charmes,
Ouvrez vos Antres tenebreux
Pour recevoir un malheureux.

ACTE V.

*Le Theatre represente une Caverne du Mont Latmos,
où Endimion s'est retiré.*

SCENE I.

ENDIMION *endormi*, CHOEUR
D'AMOURS.

CHOEUR.

P Restez vostre secours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-luy le repos,
Il cede au tourment qui l'accable,
Dieu du Sommeil rendez-luy le repos.

Un Amant miserable

A besoin de tous vos pavots.

Prestez vostre secours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-luy le repos.

DEUX AMOURS.

Quelle est cette clarté naissante

Au milieu de l'obscurité ?

Peut-être une Déesse Amante
Descend dans cet Antre écarté.

DEUX AUTRES AMOURS.

C'est Diane, elle vient revoir ce qu'elle adore,

Cachons-nous à ses yeux.

Taisons-nous, il faut qu'elle ignore

Que les Amours sont en ces lieux.

SCE-

SCENE II.

P DIANE.

Uis-je encore me reconnoistre ?
L'Amour du haut des Cieux me force à disparaître,
Je refuse aux mortels saisis d'un juste effroy
La lumiere que je leur doy.

Le Berger que renferme un Antre si sauvage,
Par sa vive douleur a trop fçû m'allarmer.
Nobles soins, que le sort m'a donnez en partage,
N'attendez rien de moy, je ne fçay plus qu'aimer.

Je puis en liberté voir icy ce que j'aime,
Le sommeil suspend son ennuy,
Ce temps m'est precieux puisqu'il ne peut luy-même
Sçavoir ce que je fais pour luy.

Mais quoy ? faut-il toujouors soupirer & me taire ?
Ses vertus, son respect sincere,
Ses tourmens, & tous mes combats,
Pour me justifier ne suffiroient-ils pas ?

Je sens en sa faveur que tout me sollicite,
L'Amour m'apprend ce qu'il merite,
Et ma raison même à son tour
Ne m'en dit pas moins que l'Amour.

Qu'il sorte d'un sommeil, où sa douleur mortelle
Peut estre encore agite ses esprits,
Qu'il sçache... ô Ciel ! quel dessein ay-je pris ?
Non, reprenous mon cours, l'Univers me rappelle.
Quel charme me retient ? fuyons. Quoy ? je ne puis ?
Ah ! fuyons, je sens trop le peril où je suis.

Mais helas ! qu'ay-je fait ?

POESIES
SCENE III.
DIANE, ENDIMION.

ENDIMION qui se réveille

Que vois-je ? quoy, Déesse !
Vous venez pour punir un Amour qui vous blesse,
Ah ! mon trépas estoit terrain,
Il alloit vous vanger de ma coupable audace,
Mais je tiendray pour tuse grace
Que de si justes coups partent de vostre main.

DIANE.

Comment dans mes regards voyez-vous de la haine ?

ENDIMION.

Contentez le courroux qui vous guide en ces lieux.

DIANE.

Ne me pouvois-je pas vanger du haut des Cieux ?

ENDIMION.

Par ce discours obscur vous redoublez ma peine,
Je ne veux que mourir, & mourir à vos yeux.

DIANE.

Il faut, il faut enfin cesser d'estre incertaine.

Apprenez vostre sort, je ne puis plus cacher
Que mon superbe cœur soupire ;
Vos vertus m'avoient lèu toucher,
Vostre respect me constraint à le dire.

ENDIMION.

Qu'ay-je entendu ? non, non, mes sens sont abusez,
Et ce songe va disparaistre.

DIANE.

Quoy ? mon Amour me fait-il méconnoistre
Par vous-même qui le causez ?

ENDIMION.

Déesse, est-il donc vray ? quelle ardeur... quel hommage..
Tout mon cœur.... de mon trouble entendez le langage,
Je ne suis pas digne d'un sort si doux
Si je n'en meurs à vos genoux.

Pardonnez

PASTORALES. 79

Pardonnez aux soupirs qu'un Berger vous adrieſſe,
Du moins je ne sens point mon cœur se partager,
Ce font vos charmes ſeuls qui ſçavent m'engager,
Je ne voy point que vous êtes Déesſe.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ay donné ma tendrefſſe,
Je ne voy point que vous êtes Berger.

ENDIMION.

Ce font vos charmes ſeuls qui ſçavent m'engager.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ay donné ma tendrefſſe.

ENDIMION.

Je ne voy point que vous êtes Déesſe.

DIANE.

Je ne voy point que vous êtes Berger.

Mon cœur fe croyoit invincible,
Mais vous l'avez defarmé.

ENDIMION.

Sans vous j'estois insensible,
Sans vous je n'eusſe point aimé.

DIANE & ENDIMION.

Mon cœur fe croyoit invincible,
Mais vous l'avez defarmé.

Sans vous j'estois insensible,
Sans vous je n'eusſe point aimé.

DIANE.

Vous qui fûtes jadis transformez en Etoiles,
Dérobez-vous des Cieux,
Des Nuages obſcurs vous preferont leurs voiles,
Descendez en ces lieux.

SCENE VI.

DIANE, ENDIMION. Tous ceux qui ont eſtē chan-
gez en Etoiles, CASTOR & POLLUX, PERSEE,
ANDROMEDE, ORION, ERIGONE, &c.

DIANE.

210 O Vous, qui composez ma Cour,
Vous qui des ſecrets de l'Amour

D 4

Eustes

POESIES.

Eustes toujours la confidence,
Ecoutez, & gardez un éternel silence.

Diane a de l'Amour ressenti les attractions.

CHOEUR.

Quelle surprise ! ô Ciel ! Diane est moins sévère !
Diane a de l'Amour ressenti les attractions !

DIANE.

Endimion a scû me plaire.
Cachez au Monde entier l'aveu que je vous fais.

Cachez sous vos voiles épais
Un important mystère.

CHOEUR.

Quelle surprise ! ô Ciel ! Diane est moins sévère !
Diane a de l'Amour ressenti les attractions !

DIANE.

Pour venir désormais
Dans ce lieu solitaire,
L'ombre me sera nécessaire.

Seuls vous serez témoins de mes vœux satisfaits.
Dans tout l'Empire de Cithère
On ne vous revela jamais

Une secrète ardeur que vous deviez mieux taire.
Cachez sous vos voiles épais.
Un important mystère.

CHOEUR.

Cachons sous nos voiles épais
Un important mystère.

De ces tendres Amours favorisons la paix.
Non, non, il ne faut point que le jour les éclaire.

Cachons sous nos voiles épais
Un important mystère.

Danses, &c.

DIS.

DISCOURS
SUR
LA NATURE
DE L'EGLOGUE.

DISCOURSES

BY

CHARLES LAMB

BY ELOCUTION

DISCOURS SUR LA NATURE DE L'EGLOGUE.

Lors que je fis les Eglogues que l'on vient de voir, il me vint quelques idées sur la nature de cette sorte de Poësie, & pour aprofondir encore plus la matière, je m'engageay à faire une revue de la plus grande partie des Auteurs qui y ont acquis quelque réputation. Ces idées, & la critique de ces Auteurs, composent tout le Discours que je donne ici.

Je le mets à la suite des Eglogues, & cela représente l'ordre dans lequel il a été fait. Les Eglogues ont précédé les Reflexions ; j'en ai composé, & puis j'en ai pensé, & à la honte de la raison, c'est ce qui arrive le plus communément ; ainsi je ne seray pas surpris si l'on trouve que je n'en ai pas suivi mes propres règles, je ne les savais pas bien encore quand j'en ai écrit. De plus, il est bien plus aisé de faire des règles que de les suivre, & il est étably par l'usage que l'un n'oblige point à l'autre.

J'espere que quand on verra la critique que je fais assez librement d'un grand nombre d'Auteurs, on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu insinuer que mes Eglogues valent mieux que toutes les autres. J'aurais beaucoup mieux aimé supprimer ce Discours, que de faire naître cette pensée dans les Esprits avec quelque fondement ; mais je déclare que pour avoir quelquefois

fois apperçu en quoy les autres se sont mépris, je ne m'en tiens pas moins sujet à me méprendre, même sur les choses où j'auray apperçu leurs fautes. La censure que l'on exerce sur les ouvrages d'autrui, n'engage point à en faire de meilleurs, à moins qu'elle ne soit amere, chagrine, & orgueilleuse, comme celle des Satiriques de profession. Mais la Critique qui est un Examén, & non pas une Satire, qui a de la liberté, mais sans fiel & & sans aigreur, & sur tout que l'on accompagne d'une reconnaissance sincère de son peu de capacité, laisse la liberté de faire encore pis, si on veut, que tout ce qu'on s'est mêlé de reprendre. C'est cette dernière espece de critique que j'ay choisi, & je l'ay prise avec ses priviléges, que je me flatte qui ne me seront pas contestez.

La Poësie Pastorale est apparemment la plus ancienne de toutes les Poësies, parce que la condition de Berger, est la plus ancienne de toutes les conditions. Il est assez vray-semblable que ces premiers Pasteurs s'aviserent, dans la tranquillité & l'oisiveté dont ils joüissoient, de chanter leurs plaisirs & leurs amours, & il estoit naturel qu'ils fissent souvent entrer dans leurs Chansons, leurs Troupeaux, les Bois, les Fontaines, & tous les objets qui leur estoient les plus familiers. Ils vivoient à leur maniere dans une grande opulence, ils n'avoient personne au deslus de leur teste, ils estoient pour ainsi dire, les Rois de leurs Troupeaux, & je ne doute pas qu'une certaine joye qui suit l'abondance & la liberté, ne les portast encore au Chant, & à la Poësie.

La societé se perfectionna, ou peut-être, se corrompit; mais enfin les hommes passèrent à des occupations qui leur parurent plus importantes; de plus grands intérêts les agitèrent; on bâtit des Villes de tous costez, & avec le temps il se forma de grands Etats. Alors les Habitans de la campagne furent les esclaves de ceux des Villes, & la vie Pastorale étant devenue le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inspira plus rien d'agréable.

Les

Les agrémens demandent des Esprits qui soient en état de s'élever au dessus des besoins pressans de la vie, & qui se soient polis par un long usage de la société ; il a toujours manqué aux Bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers Pasteurs dont nous avons parlé, étoient dans un assez grande abondance, mais de leur temps le monde n'avoit pas encore eu le loisir de se polir. Il eut pû y avoir quelque politesse dans les siecles suivans, mais les Pasteurs de ces siecles là estoient trop miserables. Ainsi & la vie de la campagne, & la Poësie des Pasteurs, ont toujours dû estre fort grossieres.

Aussi est-il bien seur que de vrais Bergers ne sont point entierement faits comme ceux de Theocrite. Croit-on qu'il y en ait quelqu'un qui puisse dire ; Dieux ! comme elle perdit toute sa raison au moment qu'elle le vit ! comme elle se precipita dans les abîmes de l'amour !

Qu'on examine encore les traits qui suivent.

Plust au Ciel, Amarillis, que je fusse une petite Abeille, pour entrer dans la grotte où tu te retires, en passant au travers des Lierres qui t'environnent ! Je scay maintenant ce que c'est que l'Amour. C'est un Dieu bien cruel, il faut qu'il ait sucé le lait d'une Lionne, & que sa Mere l'ait nourry dans les Forests.

Cleariste me jette des Pommes, lors que mon troupeau passe auprés d'elle, & elle murmure en même temps je ne scay quoy de tres-doux.

Par tout on voit le Printemps, par tout les pâturages sont plus fertiles, par tout les Troupeaux sont en meilleur état aussi-tost que ma Bergere paroist ; mais du moment qu'elle se retire, les herbes sechent & les Bergers aussi.

Je ne souhaite point de posséder les richesses de Pelops, ny de courir plus vite que les Vents, mais je chanteray sous cette Roche, te tenant entre mes bras, & regardant en même temps la Mer de Sicile. Je croy que l'on trouvera dans tout cela & plus de beauté & plus de délicatesse d'imagination, que n'en ont de vrais Bergers.

Mais je ne scay pourquoi Theocrite ayant quelquefois élevé ses Bergers d'une maniere si agreable , au dessus de leur gème naturel , les y a laissé retomber tres-souvent ; je ne scay comment il n'a pas senty qu'il falloit leur ôter une certaine grossiereté qui sied toujours mal. Lors que Daphnis , dans la premiere Idille , est prest à expirer d'amour , & qu'il est environné d'un grand nombre de Dieux qui sont venus le visiter , on luy reproche au milieu de cette belle compagnie , qu'il est comme les Chevriers qui envient les amours de leurs Boucs , & en sechent de jalouse , & l'on peut assurer que les termes dont Theocrite s'est servy , répondent fort bien à l'idée.

Dans une autre Idille , Lacon & Comatas se prennent de paroles sur des vols qu'ils se sont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flûte de Lacon. Lacon a dérobé à Comatas la peau qui luy servoit d'habit , & l'a laissé nud. Ensuite ils se disent de certaines injures qui conviennent à des Grécs , mais qui ne sont assurément pas trop honnestes ; & enfin après que l'un a fait encore à l'autre un petit reproche de sentir mauvais , ils commencent un combat de Chant , qui auroit dû plus naturellement être un combat à coups de poings , vû ce qui avoit precedé : Et ce qui est assez plaisant , c'est qu'après avoir débuté par de tres-vilaines injures , lors qu'ils en sont à chanter l'un contre l'autre , ils font les délicats sur le choix du lieu où ils chanteront , chacun en propose un dont il fait une description fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fust bien assorti. Il se trouve encore la même bigarre dans leur combat , où entre des choses qui regardent leurs amours , & qui sont jolies , Comatas fait souvenir Lacon qu'il le battit un certains jour , & Lacon répond qu'il ne s'en souvient pas , mais qu'il se souvient d'un jour qu'Eumaras , Maître de Comatas , luy donna bien les étrivieres. Quand on dit que Venus , & les Graces , & les Amours ont composé les Idilles de Theocrite , je ne croy

croy pas qu'on prétende qu'ils ayent mis la main à ces endroits-là.

Il y a encore dans Theocrite des choses qui n'ont pas tant de bâsseſſe, mais qui n'ont guere d'agrément, parce qu'elles ne sont simplement que rustiques. La quatrième de ses Idilles est toute de ce caractere. Il ne s'agit que d'un Egon, qui étant allé aux Jeux Olympiques, à laſſié son Troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le Troupeau est bien maigry depuis le départ d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de ſon mieux, & qu'il le mene dans les meilleurs paſturaſes qu'il connoiſſe. Battus dit que la flûte d'Egon ſe gâtera pendant ſon absence. Coridon répond que non, qu'elle luy a été laiſſée, & qu'il ſcaura bien en faire uſage. Enſuite Battus ſe fait tirer une épine du pied par Coridon, qui luy conſeille de n'aller point à la montagne qu'il ne ſoit chaufé, & ce que ne croiroient peut-estre pas ceux qui n'ont point d'habitue avec les Anciens, voilà toute l'Idille.

Lors que dans un combat de Bergers, l'un dit, *Hay, mes Chevres, allez ſur la pente de cette colline*; l'autre répond, *Mes Brebis, allez paître du coſté du Levant.*

Ou, *Je hay les Renards qui mangent les figues, & l'autre, Je hay les Eſcarbots qui mangent les raiſins.*

Ou, *Je me ſuis fait un lit de peaux de Vaches auprès d'un Ruiſſeau bien frais, & là je ne me ſoucie non plus de l'Efte, que les Enfans des remontrances de leur Pere & de leur Mere; & l'autre, q'habite un antre agreable, j'y fais bon feu, & ne me ſoucie non plus de l'Hyver, qu'un homme qui n'a point de dents, ſe ſoucie de noix; quand il voit de la boüillie.*

Ces diſcourſs ne ſentent-ils point trop la campagne, & ne conviennent-ils point à de vrais Paſſans, pluſoſt qu'à des Bergers d'Eglogues?

Virgile qui ayant eu devant les yeux l'exemple de Theocrite, s'est trouvé en état d'encherir ſur lui, a fait ſes Bergers plus polis & plus agréables. Si l'on veut

veut comparer la troisième Eglogue avec celle de Lacon & de Comatas, on verra comment il a trouvé le secret de rectifier & de surpasser ce qu'il imitoit. Ce n'est pas qu'il ne ressemble encore un peu trop à Theocrate, lors qu'il perd quelques Vers à faire dire à ses Bergers.

Mes Brebis, n'avancez pas tant sur le bord de la Riviere, le Bélier qui y est tombé, n'est pas encore bien secré.

Et, Titire empesche les Chevres d'approcher de la Riviere, je les laveray dans la Fontaine, quand il en sera temps.

Et, Petits Bergers, faites rentrer les Brebis dans le Bercail, si la chaleur dessechoit leur lait, comme il arriva l'autre jour, nous n'en tirerions rien.

Tout cela est d'autant moins agreable, qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis & fort gallans, qui ont fait perdre au Lecteur le goust des choses purement rustiques,

Calpurnius, Auteur d'Eglogues, qui a vécu près de trois cens ans après Virgile, & dont les Ouvrages ne laissent pas d'avoir quelque beauté, paroist avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par le mot ; *Novimus & qui te*, les injures que Lacon & Comatas se disent dans Theocrate, encore ce trait auroit-il été meilleur à supprimer tout-à-fait. Calpurnius a trouvé cela digne d'une plus grande étendue, & a fait une Eglogue qui n'aboutit qu'à ces injures que se disent avec beaucoup de chaleur deux Bergers prests à chanter l'un contre l'autre, de quoy celuy qui les devoit juger est si effrayé, qu'il les laisse là, & s'enfuit. Belle conclusion !

Il n'y a point d'Auteur qui ait fait des Bergers si rustiques, que Baptiste Mantoüan, Poëte Latin du siecle passé, que l'on a comparé à Virgile quoy qu'assurément il n'ait rien de commun avec lui que d'estre de Mantoüe. Le Berger Faustus en faisant le portrait de sa Maistresse, dit qu'elle avoit un gros boursoufflé & rouge,

rouge, & que quoy qu'elle fust à peu près borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imaginoit jamais quelle précaution prend un autre Berger avant que de s'embarquer dans un assez long discours ; & qui sait si le Mantoüan ne s'applaudissoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidellement ?

Je conçoy donc que la Poësie Pastorale n'a pas de grands charmes, si elle est aussi grossiere que le naturel, ou si elle ne roule précisément que sur les choses de la campagne. Entendre parler de Brebis & de Chéryes, des soins qu'il faut prendre de ces Animaux, cela n'a rien par soy-même qui puisse plaire ; ce qui plait, c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des Brebis & des Chevres. Qu'un Berger dise, *Mes Moutons se portent bien, je les mene dans les meilleurs pasturages, ils ne mangent que de bonne herbe, & qu'il le dise dans les plus beaux vers du Monde, je suis seur que vostre imagination n'en sera pas beaucoup flatée.* Mais qu'il dise, *Que ma vie est exempte d'inquiétude ! dans quel repos je passe mes jours ! tous mes desirs se bornent à voir mon Troupeau se porter bien, que les pasturages soient bons, il n'y a point de bonheur dont je puisse estre jaloux, &c.* Vous voyez que cela commence à devenir plus agreable ; c'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le ménage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, sur l'oisiveté dont on y jouit, & ce qui est le principal, sur le peu qu'il en coûte pour y estre heureux.

Car les hommes veulent estre heureux, & ils voudroient l'estre à peu de frais. Le plaisir, & le plaisir tranquille est l'objet commun de toutes leurs passions, & ils sont tous dominez par une certaine paresse. Ceux qui sont les plus remuans, ne le sont pas précisément par l'amour qu'ils ont pour l'action, mais par la difficulté qu'ils ont à se contenter.

L'ambition, parce qu'elle est trop contraire à cette paresse naturelle, n'est ny une passion generale, ny une passion fort délicieuse. Asiez de gens ne sont point ambi-

ambitieux, il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'être que par des engagemens qui ont précédé leurs réflexions, & qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles; & ceux enfin qui ont le plus d'ambition, se plaignent assez souvent de ce qu'elle leur coûte. Cela vient de ce que la paresse n'est pas étouffée, pour lui avoir été sacrifiée; elle s'est trouvée plus foible, & n'a pas emporté la balance; mais elle ne laisse pas de subsister encore, & de s'opposer toujours aux mouvements de l'ambition. Or on n'est point heureux tant que l'on est partagé par deux inclinations qui se combattent.

Ce n'est pas que les hommes pussent s'accommoder d'une paresse, & d'uneoisiveté entière, il leur faut quelque mouvement, quelque agitation: mais un mouvement & une agitation qui s'ajuste, s'il se peut, avec la sorte de paresse qui les possède, & c'est ce qui se trouve le plus heureusement du monde dans l'amour, pourvu qu'il soit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas estre ombrageux, jaloux, furieux, désespéré; mais tendre, simple, délicat, fidèle, & pour se conserver dans cet état, accompagné d'espérance. Alors on a le cœur rempli, & non pas trouble; on a des soins, & non pas des inquiétudes; on est remué, mais non pas déchiré: & ce mouvement doux est précisément tel que l'amour du repos, & que la paresse naturelle le peut souffrir.

Il n'est que trop certain d'ailleurs, que l'amour est de toutes les passions la plus générale, & la plus agréable. Ainsi dans l'état que nous venons de décrire, il se fait un accord des deux plus fortes passions de l'homme, de la paresse & de l'amour. Elles sont toutes deux satisfaites en même temps, & pour estre heureux autant qu'on le peut estre par les passions, il faut que toutes celles que l'on a, s'accommodeent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la vie Pastorale. Elle n'admet point l'ambition, ny tout ce qui

qui agite le cœur trop violemment ; la paresse a donc lieu d'estre contente. Mais cette sorte de vie-là par sa tranquillité fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre , ou du moins le favorise davantage. Et quel amour ! Un amour plus simple , parce qu'on n'a pas l'esprit si dangereusement raffiné ; plus appliqué , parce qu'on n'est occupé d'aucune autre passion ; plus discret , parce qu'on ne connoist presque pas la vanité ; plus fidelle , parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée , on a aussi moins d'inquiétude , moins de dégoûts , moins de caprices ; c'est à dire en un mot , l'amour purgé de tout ce que les excéz des fantasies humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais.

Il n'est pas surprenant après cela , que les peintures de la vie Pastorale aient toujours je ne sai quoi de riant , & qu'elles nous flattent plus que de pompeuses Descriptions d'une Cour superbe , & de toute la magnificence qui peut y éclater. Une Cour ne nous donne l'idée que de plaisirs penibles & contraints. Car encore une fois , c'est cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la Scene d'une vie tranquille , & occupée seulement par l'amour ; de sorte qu'il n'y entrât ny Chevres ny Brebis , je ne croy pas que cela en fust plus mal : les Chevres & les Brebis ne servent de rien. Mais comme il faut choisir , entre la Campagne & les Villes , il est plus vray-semblable que cette Scene soit à la Campagne.

Parce que la vie Pastorale est la plus paresseuse de toutes , elle est aussi la plus propre à servir de fondement à ces representations agréables dont nous parlons ici. Il s'en faut bien que des Laboureurs , des Moissonneurs , des Vignerons , des Chasseurs soient des personnages aussi convenables à des Eglogues , que des Bergers : nouvelle preuve que l'agrément de l'Eglogue n'est pas attaché aux choses rustiques , mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la Campagne.

Il y a pourtant dans Theocrite une Idille de deux Moissonneurs , qui a de la beauté , Un Moissonneur demande

demande à un autre d'où vient qu'il travaille si mal, qu'il ne fait point les sillons droits, que les autres le devancent toujours ; il répond qu'il est amoureux, & puis chante quelque chose d'assez joly pour la personne qu'il aime. Mais le premier Moissonneur le moque de luy, & luy dit qu'il est fou de s'amuser à estre amoureux, qui ce n'est point là le métier d'un homme de journée, qu'il faut que pour se divertir & s'exerciter au travail, il chante de certaines chansons qu'il luy marque, qui ne regardent que la Moisson. J'avoué que je ne suis pas si content de cette fin-là : je ne goûte point trop que d'une idée galante, on me rappelle à une autre qui est basse, & sans agrément.

Sannazar n'a introduit que des Pêcheurs dans ses Eglogues, j'y sens toujours que l'idée de leur travail dur, me blesse. Je ne scay quelle finesse il a entendue à mettre des Pêcheurs au lieu des Bergers qui estoient en possession de l'Eglogue, mais si les Pêcheurs eussent esté en la même possession, il eust fallu mettre les Bergers en leur place. Le chant ne convient qu'à eux, & sur tout l'oisiveté. Et puis, il est plus agreable d'envoyer à sa Maistresse des fleurs ou des fruits, que des huitres à l'écaillle, comme fait le Lycon de Sannazar à la sienne.

Il est vray que Theocrite a fait une Idille de deux Pêcheurs ; mais elle ne me paroist pas d'une beaute qui ait dû tenter personne d'en faire de cette espece. Deux Pêcheurs qui ont mal soupé, sont couchez ensemble dans une méchante petite chaumiere, qui est au bord de la Mer. L'un réveille l'autre, pour luy dire qu'il vient de rêver qu'il prenoit un poisson d'or, & son Compagnon luy répond qu'il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Estoit-ce la peine de faire une Idille ?

Cependant, quoy que l'on ne mette que des Bergers dans l'Eglogue, il est impossible que la vie des Bergers, qui est encore tres-grossiere, ne leur abaisse l'esprit, & ne les empesche d'estre aussi spirituels, aussi délicats,

délicats, & aussi galans qu'on nous les représente ordinairement. L'Astrée de M. d'Urfé ne paroist pas un Roman si fabuleux qu'Amadis, je croy pourtant qu'il ne l'est pas moins dans le fond, par la politesse & les agréments de ses Bergers, qu'Amadis le peut estre par tous ses Enchanteurs, par toutes ses Fées, & par l'extravagance de toutes ses avantures. D'où vient donc que les Bergeries plaisent malgré la faulseté des caractères qui doit toujours blesser? Aimerions-nous que l'on nous représentast des gens de Cour avec une grossièreté, qui ressemblast autant à celle des vrais Bergers, que la délicatesse & la galanterie que l'on donne aux Bergers, ressemble à celle des gens de Cour?

Non, sans doute; mais aussi le caractère des Bergers n'est pas faux, à le prendre par un certain endroit. On ne regarde pas à la basseſſe des soins qui les occupent réellement, mais au peu d'embarras que ces soins causent. Cette basſeſſe excluroit tout-à-fait les agréments & la galanterie, mais au contraire la tranquillité y fert, & ce n'est que sur elle que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agréable dans la vie Pastorale.

Il faut du vray pour plaire à l'imagination, mais elle n'est pas difficile à contenter, il ne luy faut souvent qu'un demy vray. Ne luy montrez que la moitié d'une chose, mais montrez-la luy vivement, elle ne s'avisera pas que vous luy en cachez l'autre, & vous la menerez aussi loin que vous voudrez, sur le pied que cette seule moitié qu'elle voit, est la chose toute entière. L'illusion, & en même temps l'agrément des Bergeries consiste donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la vie Pastorale, dont on dissimule la basſeſſe; on en laisse voir la simplicité, mais on en cache la misere, & je ne comprens pas pourquoy Theocrite s'est plu à nous en montrer si souvent & la misere & la basſeſſe.

Si les Partisans outrez de l'Antiquité disent que Theocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle est, j'espere que sur ce principe on nous donnera des Idilles

les de Porteurs-d'Eau qui parleront entre eux de ce qui leur est particulier : elles vaudront tout autant que des Idilles de Bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs Chevres ou de leurs Vaches.

Il ne s'agit pas simplement de peindre , il faut peindre des objets qui fassent plaisir à voir ; quand on me represente le repos qui regne à la Campagne , la simplicité & la tendresse avec laquelle l'Amour s'y traite , mon imagination touchée & émeuë me transporte dans la condition de Berger ; mais que l'on me represente , quoy qu'avec toute l'exactitude & toute la justesse possible , les viles occupations des Bergers , elles ne me font point d'envie , & mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la Poësie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous intéressent , & à laisir avec force ce cœur qui prend plaisir à être remué.

En voila assez , & trop , peut-être , contre ces Bergers de Theocrate , & leurs pareils , qui sont quelquefois trop Bergers. Ce qui nous reste de Moschus & de Bion dans le genre Pastoral , me fait extrêmement regreter ce que nous en avons perdu. Il n'ont nulle rusticité , au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément , des idées neuves & tout-à-fait riantes. On les accuse d'avoir un stile un peu trop fleury , & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits ; mais je ne scay pourquoy les Critiques ont plus de penchant à excuser la grossiereté de Theocrate , que la délicatesse de Moschus & de Bion ; il me semble que ce devroit estre le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prévenu tous les esprits à l'avantage de Theocrate , en ne faisant qu'à luy seul l'honneur de l'imiter , & de le copier ? N'est-ce point que les Scavans ont un goust accoutumé à dédaigner les choses délicates & galantes ? Quoy qu'il en soit , je voy que toute leur faveur est pour Theocrate , & qu'ils ont résolu qu'il seroit le Prince des Poëtes Bucoliques.

Les Auteurs Modernes ne sont pas ordinairement
tembez

rombez dans le défaut de faire leurs Bergers trop grossiers. M. d'Urfé ne s'en est que trop éloigné dans son Roman, qui d'ailleurs est plein de choses admirables. Il y en a qui sont de la dernière perfection dans le genre Pastoral ; mais il y en a aussi, si je ne me trompe, qui demanderoient à estre dans Cyrus ou dans Cleopatre. Souvent les Bergers de l'Astrée me paroissent des gens de Cour déguisez en Bergers, & qui n'en savent pas bien imiter les manieres ; quelquefois ils me paroissent des Sophistes tres-pointilleux ; car quoy que Silvandé fust le seul qui eust étudié à l'Ecole des Massiliens, il y en a d'autres à qui il arrive d'être aussi subtils que luy, & je ne scay seulement comment ils pouvoient l'entendre, eux qui n'avoient pas fait leur cours chez les Massiliens.

Il n'appartient point aux Bergers de parler de toutes sortes de matieres, & quand on veut s'élever, il est permis de prendre d'autres personnages. Si Virgile vouloit faire une Description pompeuse de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'Univers à la naissance du Fils de Pollion, il ne falloit point qu'il priaist les Muses Pastorales de le prendre sur un ton plus haut qu'à leur ordinaire, leur voix ne va point jusqu'à ce ton-là ; ce qu'il avoit à faire estoit de les abandonner, & de s'adresser à d'autres qu'à elles. Je ne scay cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux Muses Pastorales ; il eust fait une peinture agréable des biens que le retour de la paix alloit produire à la Campagne : & cela, ce me semble, eust bien valu toutes ces merveilles incomprehensibles qu'il emprunte de la Sibille de Cumes ; cette nouvelle race d'hommes qui descendra du Ciel ; ces raisins qui viendront à des ronces, & ces Agneaux qui naîtront de couleur de feu ou d'écarlate pour épargner aux hommes la peine de teindre leurs laines. On auroit mieux flatté Pollion par des choses qui eussent eu un peu plus de vray-semblance ; peut-être cependant celles-là n'eu manquoient-elles pas trop, il est bien difficile que les louanges

louanges en manquent pour ceux à qui elle s'adressent.

Oserois-je avouer qu'il me paroist que Calpurnius, Auteur qui n'est pas du mérite de Virgile, a pourtant mieux traité un sujet tout semblable ? Je ne parle que du dessein, & non pas du style. Il introduit deux Bergers qui pour se garantir de l'ardeur du Soleil, se retirent dans un antre, où ils trouvent des Vers écrits de la main du Dieu Faunus, qui sont une Prédiction du bonheur dont l'Empereur Carus va combler tous ses Sujets. Il s'arreste assez, selon le devoir d'un Poète Pastoral, au bonheur qui regarde la Campagne, ensuite il s'élève plus haut, parce qu'il en a le droit en faisant parler un Dieu, mais il n'y meslerien de semblable aux Prophéties de la Sibille. C'est dommage que Virgile n'ait fait les Vers de cette pièce, encore ne seroit-il pas nécessaire qu'il les eust faits tous.

Virgile se fait dire par Phebus au commencement de sa sixième Eglogue, que ce n'est point à un Berger à chanter des Rois & des Guerres, mais qu'il doit s'en tenir à ses Troupeaux, & à des sujets qui ne demandent qu'un style simple. Assurément le conseil de Phebus est fort bon, mais je ne comprens pas comment Virgile s'en souvient si peu, qu'il se met aussi-tost après à entonner l'origine du monde, & la formation de l'Univers, selon le Système d'Epicure, ce qui estoit bien pis que de chanter des Guerres & des Rois. En vérité, je ne scay du tout ce que c'est que cette Pièce-là, je ne conçois point quel en est le dessein, ny quelle liaison les parties ont entre elles. Après ces idées de Philosophie, viennent les Fables d'Hilas & de Pasiphaé, & des sœurs de Phaëton qui n'y ont aucun rapport, & au milieu de ces Fab'es qui sont prises dans des temps fort reculez, se trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, & les honneurs qu'on lui rend au Parnasse, après quoy reviennent aussi-tost les Fables de Scilla & de Philomele. C'est Silène qui fait ce Discours bizarre. Virgile dit que le bon

bon homme avoir beaucoup bû le jour precedent, mais ne s'en sentoit-il point encore un peu?

Icy, je prendray encore la liberté d'avoüer que j'aime mieux le dessein d'une pareille Eglogue que nous avons de Nemesianus, Auteur contemporain de Calpurnius, & qui n'est pas tout-à-fait à mépriser. Des Bergers qui trouvent Pan endormy, veulent joüer de sa Flûte, mais des Mortels ne peuvent tirer de la Flûte d'un Dieu qu'un son tres-desagreable. Pan s'en éveille, & il leur dit, que s'ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque chose de l'Histoire de Bacchus, & s'arreste sur la premiere Vandange qui ait jamais esté faite, dont il fait une description qui me paroist agreable. Ce dessein-là est plus regulier que celuy du Silene de Virgile, & mesme les Vers de la Piece sont assez bons.

C'est un usage assez ordinaire chez les Modernes, de mettre en Eglogues des matieres élevées. Ronsard y a mis les louanges des Princes & de la France, & presque tout le Pastoral de ces Eglogues consiste à avoir appellé Henry II. Henriot. Charles IX. Carlin, & Catherine de Medicis, Catin. Il est vray qu'il avouë luy-même qu'il n'a pas suivi les regles, mais il auroit mieux valu les suivre, & éviter le ridicule que produit la disproportion du sujet & de la forme de l'Ouvrage. C'est ainsi que dans sa premiere Eglogue, il tombe justement en partage à la Bergere Margot de faire l'Edoge de Turnebe, de Budé, & de Vatable, les premiers hommes de leur siecle en Grec ou en Hebreu; mais qui assurément ne devoient pas estre de la connoissance de Margot.

Parce que des Bergers sont des personnages agréables, on en abuse. On les prendra volontiers pour leur faire chanter les louanges des Rois dans tout le sublime dont on est capable; & pourvu qu'on ait parlé de flûtes, de chalumeaux, de fougere, on croira avoir fait une Eglogue. Quand des Bergers louent un Heros, il faudroit qu'ils le louâssent en Bergers, &

je ne doute pas que cela ne püst avoir beaucoup de finesse & d'agrément, mais il seroit besoin d'un peu d'art; & c'est bien le plus court de faire parler à des Bergers la langue ordinaire des louanges, qui est fort élevée, mais fort commune, & par consequent assez facile.

Les Eglogues Allegoriques ne sont pas non plus sans difficulté. Le Mantoüan qui estoit Carme, en a fait une où des Bergers disputent en representant deux Carmes, dont l'un est de l'étroite Observance, & l'autre est Mitigé. Le Bembe est leur Juge; ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il leur fait oster leurs Houlettes de peur qu'ils ne se battent. Du reste, quoy que l'Allegorie ne soit pas mal gardée, il est trop ridicule de voir le differend de ces deux especes de Carmes, traité en Eglogue.

J'aimerois encore mieux qu'un Berger representast un Carme, que de le voir faire l'Epicurien, & de lui entendre dire des impietez. Cela arrive quelquefois aux Bergers du Mantoüan, quoy qu'ils soient tres-grossiers, & que le Mantoüan fust Religieux. Amintas dans une mauvaise humeur où il est contre les Loix & contre l'honnêteté, parce qu'il est amoureux, dit que l'homme est bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les Cieux après sa mort: & il ajoute, que tout ce qui en arrivera, sera peut-estre qu'il passera dans un Oiseau qui volera dans les airs. En vain le Mantoüan pour excuser cela dit qu'Amintas avoit passé bien du temps à la Ville; en vain Badius son Commentateur, car tout Moderne qu'est le Mantoüan, il a un Commentateur, & aussi zélé que le seroit celuy d'un Ancien, tire de là cette belle reflexion, que l'amour fait qu'on doute des choses de la Foy. Il est certain que ces erreurs-là, qui doivent estre détestées de tous ceux qui les connoissent, doivent estre ignorées des Bergers.

En récompense le Mantoüan fait quelquefois ses Bergers fort devots. Vous voyez dans une Eglogue un dénom-

dénombrement de toutes les Festes de la Vierge ; dans une autre une apparition de la Vierge , qui promet à un Berger , que quand il aura passé sa vie sur le Carmel , elle l'enlevera dans des lieux plus agréables , & lui fera à jamais habiter les Cieux avec les Driades & les Hamadriades , nouvelles Saintes que nous ne connaissons point encore dans le Paradis.

Ces ridicules sensibles , & pour ainsi dire , palpables , sont bien assez à éviter dans le caractère des Bergers : mais il y en a d'autres un peu plus fins , où l'on tombe plus aisément. Il ne faut point que des Bergers disent des choses brillantes. Il en échape quelquefois à ceux de M. de Racan , quoy qu'ils aient coutume d'estre assez retenus sur cet article. Pour les Auteurs Italiens , ils sont toujours si remplis de pointes & de fausses pensées , qu'il semble qu'on doive leur passer ce style comme leur Langue naturelle. Ils ne se contraignent nullement , quoy qu'ils fassent parler des Bergers , & ils n'en employent pas des figures moins hardies , ny moins outrées.

L'Auteur de l'agréable Livre , *De la maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit* , condamne la Silvie du Tasse , qui en se mirant dans une fontaine , & en se mettant des fleurs , leur dit qu'elle ne les porte pas pour se parer , mais pour leur faire honte. Il trouve la pensée trop recherchée , & trop peu naturelle pour une Bergere : & on ne peut se dispenser de soucire à ce jugement qui part d'un goust fort délicat. Mais après cela on doit s'épargner la peine de lire les Poësies Pastorales du Guarini , du Bonarelli , & du Cavalier Marin , pour y trouver rien de Pastoral ; car la pensée de Silvie est la chose du monde la plus simple , en comparaison de celles dont ces Auteurs sont pleins.

L'Aminte du Tasse est en effet ce que l'Italie a de meilleur dans le genre Pastoral. Cet Ouvrage a certainement de grandes beautez ; cet endroit même de Silvie , hormis ce qu'on y vient de remarquer , est une des plus agréables choses , & des mieux peintes que

j'aye jamais veuës, & l'on doit estre bien obligé à un Auteur Italien de ne s'estre pas davantage abandonné aux Pointes. Mais je ne croy pas que tous les Poëtes de l'Italie ensemble en puissent fournir de plus ridicules, que celles de cette Eglogue de Marot, où le Berger Colin dit sur la mort de Louïse de Savoye, Mere de François I.

*Rien n'est ça-bas qui cette mort ignore,
Coignac s'en coigne en sa poitrine blème,
Remorantin la perte remembre,
Anjou fait joug, Angoulême est de même,
Amboise en boit une amertume extrême,
Le Maine en meine un lamentable bruit, &c.*

M. de Segrais dont les Ouvrages sont le plus excellent modele que nous ayons de la Poësie Pastorale, avouë luy même, qu'il n'a pas toujours exactement gardé le stile qui y est propre. Il dit qu'il a esté quelquefois obligé de s'accommoder au goust de son siecle, qui demandoit des choses figurées & brillantes: mais il ne l'a fait qu'après avoir bien prouvé qu'il sçavoit parfaitement attraper, quand il vouloit, les vrayes beautez de l'Eglogue. On ne sçait quel est le goust de ce temps-cy, il n'est déterminé ny en bien ny en mal, & il paroist qu'il va flotant, tantost d'un costé, tantost de l'autre. Ainsi je croy que puis qu'on hazarde toujours également de ne pas réussir, il vaut mieux suivre les regles & les veritables idées des choses.

Entre la grossiereté ordinaire des Bergers de Theocrite, & le trop d'esprit de la pluspart de nos Bergers modernes, il y a un milieu à tenir: mais loin qu'il soit aisé à prendre dans l'execution, il n'est seulement pas aisé à marquer dans la Theorie. Il faut que les Bergers ayent de l'esprit, & de l'esprit fin & galant, ils ne plairoient pas sans cela; il faut qu'ils n'en aient que jusqu'à un certain point, autrement ce ne seroient plus des Bergers. Je vais tâcher de déterminer quel est

ce point, & hazarder l'idée que j'ay là-dessus.

Les hommes qui ont le plus d'esprit, & ceux qui n'en ont que mediocrement, ne different pas tant par les choses qu'ils sentent, que par la maniere dont ils les expriment. Les passions portent avec tout leur trouble une espece de lumiere, qu'elles communiquent presque également à tous ceux qu'elles possèdent. Il y a une certaine penetration, de certaines veuës attachées indépendamment de la difference des esprits à tout ce qui nous interesse, & nous pique. Mais ces passions qui éclairent à peu près tous les hommes de la même sorte, ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils sentent y ajoutent je ne sçay quoy qui a l'air de reflexion, & que la passion seule n'inspire point; au lieu que les autres expriment leurs sentimens plus simplement, & n'y meslent, pour ainsi dire, rien d'étranger. Un homme du commun dira bien: *Qu'ay si fort souhaité que ma Maistresse fust fidelle, que j'ay crû qu'elle l'estoit;* mais il n'appartient qu'à M. de la Rochefoucault de dire, *L'esprit a été en moy la dupe du cœur.* Le sentiment est égal, la penetrarion égale, mais l'expression est si differente, que l'on croiroit volontiers que ce n'est plus la même chose.

On ne prend pas moins de plaisir à voir un sentiment exprimé d'une maniere simple, que d'une maniere plus pensée, pourvu qu'il soit toujours également fin. Au contraire, la maniere simple de l'exprimer doit plaire davantage, parce qu'elle cause une espece de surprise douce, & une petite admiration. On est étonné de voir quelque chose de fin & de délicat sous des termes communs, & qui n'ont point été affectez: & sur ce pied là, plus la chose est fine, sans cesser d'estre naturelle, & les termes communs sans estre bas, plus on doit estre touché.

L'admiration & la surprise ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choses audelà de ce qu'el-

les valent. Tout Paris a retenty des Dits notables des Ambassadeurs Siamois , tout Paris y a applaudy ; que des Ambassadeurs d'Espagne ou d'Angleterre en eussent dit autant , on n'y eust pas songé. Mais nous supposions que des gens venus du bout du monde , de couleur olivâtre , habillez autrement que nous , que les Européens avoient toujours traitez de Barbares , ne devoient pas avoir le sens commun ; & nous avons esté bien étonnez de leur en trouver , & les moindres choses de leur part nous ont jettez dans l'admiration ; admiration dans le fond assez injurieuse pour eux. Il en va de même de nos Bergers ; on est plus touché de les voir penser finement dans leur stile simple , parce qu'on s'y attend moins.

Encore une chose qui convient au stile des Bergers , c'est de ne parler que par faits , & presque point par reflexions. Les gens qui ont mediocrement de l'esprit , ou l'esprit mediocrement cultivé , ont un langage qui ne roule que sur les choses particulières qu'ils ont senties ; & les autres s'élevant plus haut , reduisent tout en idées générales. Leur esprit a travaillé sur leurs sentimens & sur leurs experiences , ce qu'ils ont veu les a conduits à ce qu'ils n'ont point veu , au lieu que ceux qui sont d'un ordre inferieur ne poussent point leurs veuës au delà de ce qu'ils sentent , ce qui y ressemble le plus , pourra leur estre encore nouveau. De là vient dans le peuple une curiosité insatiable des mêmes objets , une admiration presque toujours égale pour les mêmes choses.

Une suite de cette sorte d'esprit , est de mêler aux faits que l'on rapporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles. C'est que l'on a esté extrêmement frapé du fait particulier , & de tout ce qui l'accompagnoit. Les grands Genies au contraire , méprisant tout ce petit détail , vont saisir dans les choses je ne sçay quoy d'essentiel , & qui est ordinairement indépendant des circonstances.

Croiroit-on bien que dans les choses de passion il vaut mieux imiter le langage des personnes d'un esprit medio-

medioce, que celuy des autres ? A la verité on ne rapporte guere que des faits, & on ne s'eleve pas jusqu'aux reflexions, mais rien n'est plus agréable que des faits exposez de maniere qu'ils portent leur reflexion avec eux. Tel est ce trait admirable de Virgile, *Galatée me jette une pomme, & s'enfuit derrière des Saules, & veut estre apperçue auparavant.* Le Berger ne vous dit point quel est le dessein de Galatée, quoy qu'il le sente parfaitement bien ; mais il a esté frappé de l'action, & selon qu'il vous la represente, il est impossible que vous n'en deviniez le dessein. Or l'esprit aime les idées sensibles, parce qu'il les saisit facilement, & il aime à penetrer pourveu que ce soit sans effort, soit parce qu'il se plaist à agir jusqu'à un certain point, soit parce qu'un peu de penetration flatte sa vanité. Il a le double plaisir, & d'embrasser une idée facile, & de penetrer, lors qu'on luy présente des faits pareils à celuy de Galatée. L'action, & pour ainsi dire, l'ame de l'action, s'offrent tout ensemble à ses yeux ; il ne peut avoir rien de plus, ny plus promptement, & il ne luy en peut coûter moins.

Lors que Coridon dans la seconde Eglogue de Virgile dit pour vanter sa flûte, que Damétas la luy donna en mourant, & luy dit, *Tu es le second Maistre qu'elle a eu*, & qu'Amintas fut jaloux de ce qu'on ne luy avoit pas fait ce present ; toutes ces circonstances sont parfaitement du genie Pastoral. Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu'un Berger s'embarrassât dans celles qu'il rapporteroit, & eust quelque peine à s'en démeler, mais cela voudroit estre ménagé avec art.

Il n'y a point de Personnages à qui il siée mieux de charger un peu leur discours de circonstances, qu'aux Amans. Elles ne doivent pas estre absolument inutiles, ou prises trop loin, car cela seroit ennuyeux, quoy que peut-être naturel : mais celles qui n'ont qu'un demy-rapport au fait dont il s'agit, & qui marquent plus de passion qu'elles ne sont importantes, ne peuvent manquer de faire un effet agréable. Ainsi lors

*Menalque & Licidas ont su faire des Vers
Dignes d'estre chantez par cent Peuples divers ;
Mais mon jaloux Berger sous ce vieux Sicomore
En fit un jour pour moy que j'aime mieux encore.*

La circonstance du Sicomore est jolie en ce qu'elle se-
roit inutile pour toute autre que pour une Amante.

Selon l'idée que nous nous formons icy des Bergers, les recits & les narrations leur conviennent fort bien : mais de leur faire faire des Harangues pareilles à celles de l'Astrée, pleines de reflexions générales, & de rai-
sonnemens liez les uns aux autres, en vérité je ne croi-
pas que leur caractere le permette.

Il n'est pas mal qu'ils fassent des descriptions, pour-
veu qu'elles ne soient pas fort longues. Celle de la
Coupe que le Chevrier promet à Tirfis dans la pre-
miere Idille de Theocrite, passe un peu les bornes,
& sur cet exemple Ronsard & Remy Beilleau son con-
temporain, en ont fait qui l'emportent encore en lon-
gueur. Quand leurs Bergers ont à décrire un panier,
un Bouc, un Merle, qu'ils mettent pour prix d'un
combat, ils ne finissent point. Ce n'est pas que ces
Descriptions n'ayent quelquefois bien de la beauté, &
un art merveilleux, au contraire, elles en ont trop pour
des Bergers.

Vida, Poëte Latin de l'autre siècle, & qui a beau-
coup de réputation, dans l'Eglogue de Nicé, qui est,
à ce que je crois, Victoire Colonne, Veuve de Dava-
los, Marquis de Pesquaire ; fait décrire au Berger Da-
mon un panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il
y représentera Davalos mourant, & regrettant de ne pas
mourir dans un combat, des Rois, des Capitaines,
& des Nymphes en pleurs autour de lui, Nicé priant
en vain les Dieux, Nicé évanouie à la nouvelle de la
mort de Davalos, revenant à peine par l'eau que ses
femmes lui jettent sur le visage : & il ajoute qu'il au-
roit

soit exprimé bien des plaintes & des gemissemens, sois se pouvoient exprimer sur le jonc. Voilà bien des choses pour un panier, & même je ne rapporte pas tout: mais je ne scay comment tout se peut repreresenter sur du jonc, ny comment Damon qui n'y scuroit exprimer les plaintes de Nicé, n'est point embarrassé à y exprimer le regret qu'à le Marquis de Pesquaire de mourir dans son lit. Je soupçonne, que le Bouclier d'Achille pourroit bien nous avoir produit le panier de Damon.

Je voy que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaisons dans les discours de ses Bergers. Elles sont assez bien imaginées pour tenir la place de ces comparaisons triviales, & principalement des proverbes grossiers, dont les vrais Bergers se servent presque toujours. Mais comme ces traits-là sont fort aisez à attraper, c'est ce qui a été le plus imité de Virgile. On ne voit autre chose dans tous les Auteurs d'Eglogues que des Bergeres qui surpassent toutes les autres. autant que le Pin surpasse le Houx, & que le Chesne est au dessus de la Fougere; on ne voit que des rigueurs d'une ingrate qui sont à un Berger ce qu'est la Bise aux Fleurs, & la Grefle aux Moissons, &c. A l'heure qu'il est, je croy tout cela usé, & à dire vray, ce n'est pas un grand malheur. Naturellement les comparaisons ne sont pas trop du genie de la passion, & les Bergers ne s'en devroient servir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grâce, mais je n'en connois guere de cette espece.

Ainsi nous avons trouvé à peu près la mesure d'esprit que peuvent avoir des Bergers, & la langue qu'ils peuvent parler. Il en va, ce me semble, des Eglogues, comme des habits que l'on prend dans les Bâlets pour repreresenter des Paysans. Ils sont d'étofes beaucoup plus belles que ceux des Paysans veritables, ils sont même ornez de rubans & de points, & on les taille seulement en habits de Paysans. Il faut aussi que les sentimens dont on fait la matière des Eglogues,

soient plus fins & plus délieats que ceux des vrais Bergers , mais il faut leur donner la forme la plus simple & la plus champêtre qu'il soit possible.

Ce n'est pas qu'on ne doive mettre de la simplicité & de la naïveté jusque dans les sentimens : mais on doit prendre garde aussi que cette naïveté & cette simplicité n'excluent que les raffinemens excessifs , tels que sont ceux des gens du grand monde , & non pas les lumières que la nature & les passions fournissent d'elles-mêmes , autrement l'on tomberoit dans des puerilitez qui feroient rire. C'en est une excellente dans son genre que celle de ce jeune Berger , qui dit dans une Eglogue de Reny Belleau , sur un baiser qu'il avoit pris à une jolie Bergere.

*Y ay baiſé des Chevreaux qui ne faſoient que naiftre ,
Le petit Veau de lait dont Colin me fit Maiftre
L'autre jour dans ces Frez , mais ce baiſer vrayment
Surpaffe la douceur de tous enſemblément.*

Une puerilité seroit encore plus pardonnable à ce jeune Berger qu'au Ciclope Poliphème. Dans l'Idille de Theocrite qui porte son nom & qui est belle : il songe à se vanger de ce que sa mere , Nimphe Marine , n'a jamais pris soin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée , autre Nimphe de la Mer : & il la menace de dire pour la faire enrager qu'il a mal à la teste & aux deux pieds. On ne peut guere croire que fait comme il estoit , sa Mere fust assez folle de luy , pour estre bien fâchée de luy voir ces petits maux , ny qu'il imaginast une vangeance si mignonne. Son caractère est mieux gardé , lors qu'il promet à Galatée comme un présent fort agreable , quatre petits Ours qu'il nourrit exprés pour elle. A propos d'Ours , je voudrois bien ſçavoir pourquoy Daphnis en mourant , dit adieu aux Ours , & aux Loups Cerviers , aussi tendrement qu'a la belle Fontaine d'Aretuse , & aux Fleuves de Sicile. Il me semble qu'on n'a guere coutume

costume de regreter une pareille compagnie.

Il ne me reste plus à faire qu'une remarque qui n'a point de liaison avec les precedentes, c'est sur les Eglogues qui ont un Refrain à peu près comme des Ballades, ou un Vers qui se repete plusieurs fois. Il n'est pas besoin de dire qu'il faut ménager à ces Refrains des chutes heureuses, ou tout au moins justes; mais on ne sera peut-être pas fasché de sçavoir que tout l'art dont Theocrite s'est servy dans une Idille de cette espece, a esté de prendre son Refrain, & de le jeter dans son Idille à tort & à travers, sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, sans égard même pour les frases qu'il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un Moderne ne feroit pas admiré s'il en faisoit autant.

Voilà bien du mal que j'ay dit de Theocrite & de Virgile, tout Anciens qu'ils sont, & je ne doute pas que je ne paroisse impie à ceux qui professent cette espece de Religion que l'on s'est faite d'adorer l'Antiquité. Il est vray que je n'ay pas laissé de louier assez souvent Virgile & Theocrite, mais enfin je ne les ay pas toujours louiez; je n'ay pas dit que leurs défauts même, s'ils en avoient, estoient de beaux défauts; je n'ay pas forcé toutes les lumieres naturelles de la raison pour les justifier; je les ay en partie approuvez, & condamnez en partie, comme des Auteurs de ce Siecle, que je verrois tous les jouts en personne, & c'est dans toutes ces choses-là que consiste le sacrilege.

Je prie donc que l'on me permette de faire icy une petite Digression qui sera mon Apologie, & une exposition naïve du sentiment où je suis sur les Anciens & les Modernes. J'espere qu'on me le permettra d'autant plus facilement, que le Poëme de M. Perraut a mis cette question fort à la mode. Comme il se prepare à la traiter plus amplement, & plus à fond, je ne la toucheray que fort legerement, j'estime assez les Anciens pour leur laisser l'honneur d'estre combattus par un Adversaire illustre & digne d'eux.

DIGRESSION

Sur les Anciens & les Modernes.

Toute le question de la prééminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entendue, se reduit à scavoir si les Arbres qui estoient autrefois dans nos Campagnes estoient plus grands que ceux d'aujourd'huy. En cas qu'ils l'ayent été, Homere, Platon, Demosthene, ne peuvent estre égalez dans ces derniers Siecles: mais si nos Arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouyons égaler Homere, Platon, & Demosthene.

Eclaircissons ce Paradexe. Si les Anciens avoient plus d'esprit que nous, c'est donc que les cerveaux de ce temps-là estoient mieux-disposez, formez de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'esprits animaux; mais en vertu de quoy les cerveaux de ce temps-là auroient-ils été mieux-disposez? Les Arbres auroient donc été aussi plus grands & plus beaux; car si la nature estoit alors plus jeune & plus vigoureuse, les arbres aussi-bien que les cerveaux des hommes auroient dû se sentir de cette jeunesse.

Que les admirateurs des Anciens y prennent un peu garde; quand ils nous disent que ces gens-là sont les sources du bon goût & de la raison, & les lumières destinées à éclairer tous les autres hommes; que l'on n'a d'esprit qu'autant qu'on les admire; que la Nature s'est épuisée à produire ces grands originaux; en vérité ils nous les font d'une autre espece que nous, & la Physique n'est pas d'accord avec toutes ces belles frases. La Nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne & retourne sans cesse en mille façons, & dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes; & certainement elle n'a point formé Platon, Demosthene, ny Homere d'une argile plus

plus fine ny mieux préparée que nos Philosophes, nos Orateurs, & nos Poëtes d'aujourd'huy. Je ne regarde icy dans nos Esprits qui ne sont pas d'une nature materielle, que la liaison qu'ils ont avec le cerveau qui est materiel, & qui par ses différentes dispositions produit toutes les différences qui sont entre eux.

Mais si les arbres de tous les Siecles sont également grands, les arbres de tous les Pays ne le sont pas. Voilà des différences aussi pour les esprits. Les différentes idées sont comme des Plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de Climats. Peut-être nostre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers: & sans aller si loin, peut-être les Orangers qui ne viennent pas aussi facilement icy qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout-à-fait semblable en France. Il est toujours sûr que par l'enchaînement & la dépendance reciproque qui est entre toutes les parties du monde materiel, les différences de climats qui se font sentir dans les Planètes, doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y est moins grand & moins sensible, parce que l'Art & la Culture peuvent beaucoup plus sur les Cerveaux que sur la Terre, qui est d'une matière plus dure & plus intractable. Ainsi les pensées d'un pays se transportent plus aisément dans un autre que ses Plantes, & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos Ouvrages le génie Italien, qu'à éléver des Orangers..

Il me semble qu'on assure ordinairement qu'il y a plus de diversité entre les Esprits qu'entre les Visages. Je n'en suis pas bien sûr. Les Visages à force de se regarder les uns les autres, ne prennent point de ressemblances nouvelles, mais les Esprits en prennent par le commerce qu'ils ont ensemble. Ainsi les Esprits qui naturellement différoient autant que les visages, viennent à ne différer plus tant.

La facilité qu'ont les Esprits à se former les uns ~~sur~~ les autres, fait que les Peuples ne conservent pas l'esprit original qu'ils tireroient de leur climat. La lecture des Livres Grecs produit en nous le même effet à proportion que si nous n'épousions que des Grecques. Il est certain que par des alliances si fréquentes le sang de Grèce, & celuy de France s'altéreroient, & que l'air de visage particulier aux deux Nations, changeroit un peu.

De plus comme on ne peut pas juger quels climats sont les plus favorables pour l'esprit, qu'ils ont apparemment des avantages & des désavantages qui se compensent; & que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient aussi moins de justesse, & ainsi du reste; il s'ensuit que la difference des climats ne doit estre comptée pour rien, pourveu que les Esprits soient d'ailleurs également cultivez. Tout au plus on pourroit croire que la Zone Torride & les deux Glaciales, ne sont pas fort propres pour les Sciences. Jusqu'à présent elles n'ont point passé l'Egypte & la Mauritanie d'un côté, & de l'autre la Suede: peut-être n'a-t-elle pas été par hazard qu'elles se sont tenuées entre le Mont Atlas & la Mer Baltique, on ne sait si ce ne sont point là des bornes que la nature leur a posées, & si l'on peut espérer de voir jamais de grands Auteurs Lapons ou Nègres.

Quoy qu'il en soit, voilà, ce me semble, la grande question des Anciens & des Modernes vuidée. Les Siècles ne mettent aucune difference naturelle entre les hommes, le climat de la Grèce ou de l'Italie, & celui de la France, sont trop voisins pour mettre quelque difference sensible entre les Grecs ou les Latins & Nous; quand ils y en mettoient quelqu'une, elle seroit fort aisée à effacer; & enfin elle ne seroit pas plus à leur avantage qu'au nôtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, Anciens & Modernes, Grecs, Latins & François.

Je ne réponds pas que ce raisonnement paroisse convain-

vainquant à tout le monde. Si j'eusse employé de grands tours d'Eloquence, opposé des traits d'Histoire honorables pour les Modernes à d'autres traits d'Histoire honorables pour les Anciens, & des passages favorables aux uns à des passages favorables aux autres ; si j'eusse traité de Scavans entez ceux qui nous traitent d'ignorans & d'esprits superficiels, & que selon les loix établies entre les Gens de Lettres, j'eusse rendu exactement injure pour injure aux Partisans de l'antiquité, peut-être auroit-on mieux goûté mes preuves : mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette maniere-là, c'étoit pour ne finir jamais, & qu'après beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on seroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ay crû que le plus court estoit de consulter un peu sur tout ceci la Physique, qui a le secret d'abréger bien des contestations que la Rhetorique rend infinies.

Icy, par exemple, après que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui est entre les Anciens & nous, il ne reste plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les differences, quelles qu'elles soient, doivent estre causées par des circonstances étrangères, telles que sont le temps, les gouvernemens, l'état des affaires générales.

Les Anciens ont tout inventé, c'est sur ce point que leurs Partisans triomphent ; donc ils avoient beaucoup plus d'esprit que nous ; point du tout, mais ils estoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantast sur ce qu'ils ont bû les premiers l'eau de nos Rivieres, & que l'on nous insultast sur ce que nous ne buvons plus que leurs restes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé ; s'ils estoient en la nôstre, ils ajouteroient à ce qu'ils trouveroient inventé ; il n'y a pas là grand mystere.

Je ne parle pas ici des inventions que le hazard fait naître, & dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus mal-habille homme du monde ; je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation & quelque

que effort d'esprit. Il est certain que les plus grossières de cette espece n'ont esté réservées qu'à des Genies extraordinaires, & que tout ce qu'auroit pu faire Archimede dans l'enfance du monde, auroit esté d'inventer la Charruë. Archimede placé dans un autre Siecle, brûle les Vaisseaux des Romains avec des Miroirs, si cependant ce n'est point là une fable.

Qui voudroit debiter des choses specieuses & brillantes, on soutiendroit à la gloire des Modernes que l'esprit n'a pas besoin d'un grand effort pour les premières découvertes, & que la Nature semble nous y porter elle-même: mais qu'il faut plus d'effort, pour y ajouter quelque chose, & un plus grand effort plus on y a déjà ajouté, parce qu'on trouve la matière plus épuisée, & que ce qui reste à y découvrir est moins exposé aux yeux. Peut-estre que les Admirateurs des Anciens ne negligeroient pas un raisonnement aussi bon que celuy-là, s'il favorisoit leur party; mais j'avoie de bonne foy qu'il n'est pas assez solide.

Il est vray que pour ajouter aux premières découvertes il faut souvent plus d'effort d'esprit, qu'il n'en a falu pour les faire: mais aussi on se trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déjà l'esprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux, nous avons des veuës empruntées d'autrui qui s'ajoutent à celles que nous avons de nostre fond, & si nous surpassons le premier Inventeur, c'est luy qui nous a aidé luy-même à le surpasser; ainsi il a toujours sa part à la gloire de nostre Ouvrage, & s'il retiroit ce qui luy appartient, il ne nous resteroit rien de plus qu'à luy.

Je poule si loin l'équité dont je suis sur cet article, que je tiens même compte aux Anciens d'une infinité de veuës fausses qu'ils ont euës, de mauvais raisonneurs qu'ils ont faits, de sottises qu'ils ont dites. Tel-là est nostre condition qu'il ne nous est point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable sur quelque matière que ce soit: il faut ayant cela que nous nous

nous égarions long-temps, & que nous passions par diverses sortes d'erreurs, & par divers degrés d'impertinences. Il eust toujours dû estre bien facile, à ce qu'il semble, de s'aviser que tout le jeu de la Nature consiste dans les figures & dans les mouvements des corps; cependant avant que d'en venir là, il a fallu eslayer des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualitez d'Aristote: & tout cela ayant esté reconnu pour faux, on a esté réduit à prendre le vray Système. Je dis qu'on y a esté réduit, car en verite il n'en restoit plus d'autre, & il semble qu'on s'est deffendu de le prendre aussi long-temps qu'on a pu. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuisé la plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire; il falloit absolument payer à l'erreur & à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, & nous ne devons pas manquer de reconnoissance envers ceux qui nous en ont acquitteez. Il en va de même sur diverses matieres, où il y a je ne sçay combien de sottises, que nous dirions, si elles n'avoient pas esté dites, & si on ne nous les avoit pas, pour ainsi dire, enlevées; cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en ressaisissent, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore esté dites autant qu'il faut. Ainsi estant éclairez par les veuës des Anciens, & par leurs fautes mêmes, il n'est pas surprenant que nous les surpassions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous fussions d'une nature fort inférieure à la leur, il faudroit presque que nous ne fussions pas hommes aussi-bien qu'eux.

Cependant afin que les Modernes puissent toujours encherir sur les Anciens, il faut que les choses soient d'une espece à le permettre. L'Eloquence & la Poësie ne demandent qu'un certain nombre de veuës assez borné, par rapport à d'autres Arts, & elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination; or les hommes peuvent avoir amassé en peu de siecles un petit nombre de veuës, & la vivacité de l'imagination n'a pas besoin d'une longue suite d'expériences, ny d'une grande

grande quantité de regles pour avoir toute la perfection dont elle est capable. Mais la Physique, la Medecine, les Mathematiques, sont composées d'un nombre infiny de veuës, & dépendent de la justesse du raisonnement, qui se perfectionne avec une extrême lenteur, & se perfectionne toujours ; il faut même souvent qu'elles soient aidées par des experiences que le hazard seul fait naistre, & qu'il n'amene pas à point nommé. Il est évident que tout cela n'a point de fin, & que les derniers Physiciens ou Mathematiciens devront naturellement estre les plus habiles.

Et en effet, ce qu'il y a de principal dans la Philosophie, & ce qui de là se répand sur tout, je veux dire la maniere de raisonner, s'est extrêmement perfectionné dans ce siecle. Je doute fort que la pluspart des gens entrent dans la remarque que je vais faire, je la feray cependant pour ceux qui se connoissent en raisonnemens ; & je puis me vanter que c'est avoir du courage que de s'exposer pour l'interest de la verité à la critique de tous les autres, dont le nombre n'est assurément pas méprisable. Sur quelque matiere que ce soit, les Anciens sont assez sujets à ne pas raisonner dans la dernière perfection. Souvent de foibles convenances, de petites similitudes, des jeux d'esprit peu solides, des discours vagues & confus, passent chez eux pour des preuves ; aussi rien ne leur coûte à prouver : Mais ce qu'un Ancien démontroit en se jouant donneroit à l'heure qu'il est bien de la peine à un pauvre Moderne, car de quelle rigueur n'est-on point sur les raisonnemens ? On veut qu'ils soient intelligibles, on veut qu'ils soient justes, on veut qu'ils conluent. On aura la malignité de démesurer la moindre équivoque, ou d'idées, ou de mots ; on aura la dureté de condamner la chose du monde la plus ingenieuse, si elle ne va pas au fait. Avant M. Descartes on raisonnoit plus commodément : les siecles passez sont bienheureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'est luy, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle methode de raisonner, beau-

beaucoup plus estimable que sa Philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse, ou fort incertaine, selon les propres règles qu'il nous a apprises. Enfin il regne non seulement dans nos bons Ouvrages de Physique & de Metaphysique ; mais dans ceux de Religion, de Morale, de Critique, une précision & une justesse, qui jusqu'à présent n'avoient été guere connues.

Je suis même fort persuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laisse pas de se glisser encore dans nos meilleurs Livres quelques raisonnemens à l'antique, mais nous serons quelque jour Anciens & ce ne sera-t-il pas bien juste que nostre posterité à son tour nous redresse & nous surpassé, principalement sur la maniere de raisonner, qui est une science à part, & la plus difficile, & la moins cultivée de toutes ?

Pour ce qui est de l'Eloquence, & de la Poësie, qui font le sujet de la principale contestation entre les Anciens & les Modernes, quoy qu'elles ne soient pas en elles-mêmes fort importantes ; je croy que les Anciens en ont pu atteindre la perfection, parce que, comme j'ay dit, on la peut atteindre en peu de siecles, & je ne scay pas précisément combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir été excellens Poëtes & excellens Orateurs, mais l'ont-ils été ? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une discussion infinie, & qui, quelque juste & quelque exacte qu'elle pust estre, ne contenteroit jamais les partisans de l'Antiquité. Le moyen de raisonner avec eux ? Ils sont résolus à pardonner tout à leurs Anciens. Que dis-je, à leur pardonner tout ? à les admirer sur tout. C'est là particulièrement le génie des Commentateurs, peuple le plus superstitieux de tous ceux qui sont dans le culte de l'Antiquité. Quelles Beautez ne se tiendroient heureuses d'inspirer à leurs Amans une passion aussi vive & aussi tendre, que celle qu'un Grec ou un Latin inspire à son respectueux Interprete ?

Cependant je diray quelque chose de plus précis sur l'Eloquen-

l'Eloquence & sur la Poësie des Anciens ; non que je ne fçache assez le peril qu'il y a à se declarer ; mais il me semble que mon peu d'autorité, & le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions , me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je trouve que l'Eloquence a esté plus loin chez les Anciens que la Poësie , & que Demosthene & Ciceron sont plus parfaits en leur genre qu'Homere & Virgile dans le leur ; j'en voy une raison assez naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les Republiques des Grecs , & dans celle des Romains , & il estoit aussi avantageux d'estre né avec le talent de bien parloir , qu'il le seroit aujourd'huy d'estre né avec un million de rente. La Poësie au contraire n'estoit bonne à rien , & ç'a esté toujours la même chose dans toutes sortes de Gouvernemens ; ce vice-là luy est bien essentiel. Il me paroist encore que sur la Poësie & l'Eloquence les Grecs le cedent aux Latins. J'en excepte une espece de Poësie sur laquelle les Latins n'ont rien à opposer aux Grecs , on voit bien que c'est la Tragedie dont je parle. Selon mon goût particulier , Ciceron l'emporte sur Demosthene , Virgile sur Theocrite & sur Homere , Horace sur Pindare , Titelive & Tacite sur tous les Historiens Grecs.

Dans le Sistème que nous avons étably d'abord , cet ordre est fort naturel. Les Latins estoient des Modernes à l'égard des Grecs ; mais comme l'Eloquence & la Poësie sont assez bornées , il faut qu'il y ait un temps où elles soient portées à leur dernière perfection , & je tiens que pour l'Eloquence & l'Histoire , ce temps a été le Siecle d'Auguste. Je n'imagine rien au dessus de Ciceron & de Titelive ; ce n'est pas qu'ils n'ayent leurs défauts , mais je ne crois pas qu'on puisse avoir moins de défauts avec autant de grandes qualitez , & l'on fçait assez que c'est la seule maniere dont on puisse dire que les hommes soient parfaits sur quelque chose.

La plus belle versification du monde est celle de Virgile , peut-estre cependant n'eust-il pas esté mauvais qu'il eust eu le loisir de la retoucher. Il y a de grands mor-

morceaux dans l'Eneïde d'une beauté achevée, & que je ne crois pas qu'on surpassé jamais. Pour ce qui est de l'ordonnance du Poëme en general, de la maniere d'amener les évenemens, & d'y ménager des surprises agreeables, de la noblesse des caractères, de la varieté des incidens, je ne seray jamais fort étonné qu'on aille au delà de Virgile, & nos Romans qui sont des Poëmes en prose, nous en ont déjà fait voir la possibilité.

Mon dessein n'est pas d'entrer dans un plus grand détail de critique, je veux seulement faire voir que puisque les Anciens ont pû parvenir sur de certaines choses à la dernière perfection, & n'y pas parvenir; on doit en examinant s'ils y sont parvenus, ne conserver aucun respect pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des Modernes. Il faut estre capable de dire ou d'entendre dire sans adoucissement, qu'il y a une impertinence dans Homere ou dans Pindare: il faut avoir la hardiesse de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des défauts dans ces grands genies: il faut pouvoir digerer que l'on compare Demosthene & Ciceron à un homme qui aura un nom François, & peut-estre bas; grand & prodigieux effort de raison!

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrie des hommes. Préjugé pour préjugé, il seroit plus raisonnable d'en prendre à l'avantage des Modernes, qu'à l'avantage des Anciens? Les Modernes sont les Modernes, & naturellement ils ont dû encherir sur les Anciens, cette prévention favorable pour eux auroit un fondement. Quels sont au contraire les fondemens de celle où l'on est pour les Anciens? Leurs noms qui sonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils sont Grecs ou Latins: la réputation qu'ils ont euë d'estre les premiers hommes de leur siecle, ce qui n'estoit vray que pour leur siecle: le nombre de leurs admirateurs qui est fort grand, parce qu'il a eu le loisir de grossir pendant une longue suite d'années. Tout cela consideré, il vaudroit encore mieux que nous fussions préve-

prévenus pour les Modernes ; mais les hommes non contens d'abandonner la raison pour les préjugez , vont quelquefois choisir ceux qui sont les plus déraisonnables.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint sur quelque chose le point de la perfection , contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent estre surpasséz : mais ne disons pas qu'ils ne peuvent estre égalez ; maniere de parler tres-familiere à leurs admirateurs. Pourquoy ne les égalerions-nous pas ? En qualité d'hommes nous avons toujours droit d'y prétendre. N'est-il pas plaisant qu'il soit besoin de nous relever le courage sur ce point-là , & que nous qui avons souvent une vanité si mal entendue , nous ayons aussi quelquefois une humilité qui ne l'est pas moins ? Il est donc bien déterminé qu'aucune sorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la nature se souvient bien encore comment elle forma la teste de Ciceron & de Tite-Live. Elle produit dans tous les siecles des hommes propres à estre de grands hommes , mais les siecles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talens. Des inondations de Barbares : des Gouvernemens ou absolument contraires , ou peu favorables aux Sciences & aux Arts : des préjugez & des fantaisies qui peuvent prendre une infinité de formes différentes , tel qu'est à la Chine le respect des Cadavres , qui empêche qu'on ne fasse aucune anatomie : des guerres universelles , établissoient souvent , & pour long-temps , l'ignorance & le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverses dispositions des fortunes particulières , & vous verrez combien la Nature sème en vain de Cicerons & de Virgiles dans le monde , & combien il doit estre rare qu'il y en ait quelques-uns , pour ainsi dire , qui viennent à bien. On dit que le Ciel en faisant naître de grands Rois , fait naître aussi de grands Poëtes pour les chanter , d'excellens Historiens pour écrire leurs vies ; ce qu'il y a de vray , c'est qu'en tout temps les Historiens & les Poëtes sont tout prests , & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les

Les siecles Barbares qui ont suivy celuy d'Auguste, & precedé celuy-cy, fournissent aux partisans de l'Antiquité celuy de tous leurs raisonnemens qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, disent-ils, que dans ces siecles-là l'ignorance estoit si épaisse & si profonde? C'est que l'on n'y connoissoit plus les Grecs & les Latins, on ne les lissoit plus; mais du moment que l'on se remit devant les yeux ces excellens modeles, on vit renaistre la raison & le bon goût. Cela est vray, & ne prouve pourtant rien. Si un homme qui auroit de bons commencementens des Sciences, des belles Lettres, venoit à avoir une maladie qui les luy fist oublier, seroit-ce à dire qu'il en fust devenu incapable? Non, il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant dés les premiers Elemens. Si quelque remede luy rendoit la memoire tout à coup, ce seroit bien de la peine épargnée, il se retrouveroit sachant tout ce qu'il avoit scieu, & pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit finy. La lecture des Anciens a dissipé l'ignorance & la barbarie des siecles precedens. Je le croi bien. Elle nous rendit tout d'un coup les idées du vray & du beau, que nous aurions este long-temps à ratraper, mais que nous eussions ratrapées à la fin sans le secours des Grecs & des Latins, si nous les avions bien cherchées. Et où les eussions-nous prises? Où les avoient prises les Anciens. Les Anciens mêmes ayant que de les prendre, tâtonnerent bien long-temps.

La comparaison que nous venons de faire des hommes de tous les siecles à un seul homme, peut s'étendre sur toute nostre question des Anciens & des Modernes. Un bon esprit cultivé, est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siecles precedens, ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps. Ainsi cet homme qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à present, a eu son enfance où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressans de la vie, sa jeunesse où il a assez bien réusssi

aux

aux choses d'imagination , telles que la Poësie & l'Eloquence , & où même il a commencé à raisonner , mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité , où il raisonne avec plus de force , & a plus de lumières que jamais : mais il feroit bien plus avancé si la passion de la guerre ne l'avoit occupé long-temps , & ne luy avoit donné du mépris pour les Sciences , ausquelles il est enfin revenu.

Il est facheux de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si beau train , mais je suis obligé d'avoüer que cet homme-là n'aura point de vieillesse ; il sera toujours également capable des choses ausquelles sa jeunesse estoit propre , & il le sera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité. C'est à dire , pour quitter l'allegorie , que les hommes ne dégénéreront jamais , & que les veuës saines de tous les bons esprits qui se succederont , s'ajoûteront toujours les unes aux autres.

Cet amas qui croist incessamment , de veuës qu'il faut suivre , de regles qu'il faut pratiquer , augmente toujours aussi la difficulté de toutes les especes de Sciences ou d'Arts ; mais d'un autre costé de nouvelles facilitez naissent pour recompenser ces difficultez ; je m'expliqueray mieux par des exemples. Du temps d'Homere , c'estoit une grande merveille qu'un homme pût assujettir son discours à des mesures , à des sylabes longues & brèves , & faire en même temps quelque chose de raisonnable. On donnoit donc aux Poëtes des licences infinies , & on se tenoit encore trop heureux d'avoir des Vers. Homere pouvoit parler dans un seul Vers cinq Langues differentes , prendre le Dialecte Dorique quand l'Ionique ne l'accommodoit pas , au défaut de tous les deux prendre l'Attique , l'Eolique , ou le Commun : c'est à dire , parler en même temps Picard , Gascon , Normand , Breton , & François commun. Il pouvoit alonger un mot s'il estoit trop court , l'accourcir s'il estoit trop long , personne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confusion de Langues ,

gues, cet assemblage bizarre de mots tout défiguréz, estoit la Langue des Dieux, du moins il est bien sûr que ce n'estoit pas celle des hommes. On vint peu à peu à reconnoître le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux Poëtes. Elles leur furent donc retranchées les unes après les autres, & à l'heure qu'il est les Poëtes dépouillez de leurs anciens priviléges, sont reduits à parler d'une manière naturelle. Il tembleroit que le métier seroit fort empiré, & la difficulté de faire des Vers bien plus grande. Non, car nous avons l'esprit enrichy d'une infinité d'idées Poëtiques qui nous sont fournies par les Anciens que nous avons devant les yeux, nous sommes guidez par un grand nombre de regles & de reflexions qui ont esté faites sur cet Art; & comme tous ces secours manquoient à Homere, il en a esté recompensé avec justice par toutes les licences qu'on lui laissoit prendre. Je croy pourtant, à dire le vray, que sa condition estoit un peu meilleure que la nostre; ces sortes de compensations ne sont pas si exactes.

Les Mathematiques, la Physique, sont des Sciences dont le joug s'appesantit toujours sur les Sçavans, à la fin il y faudroit renoncer, mais les Methodes se multiplient en même temps; le même esprit qui perfectionne les choses en y ajoutant de nouvelles veuës, perfectionne aussi la maniere de les apprendre en l'abrégeant, & fournit de nouveaux moyens d'embrasser la nouvelle étendue qu'il donne aux Sciences. Un Sçavant de ce siecle-cy contient dix fois un Sçavant du siecle d'Auguste, mais il a en dix fois plus de commoditez pour devenir Sçavant.

Je peindrois volontiers la Nature avec une Balance à la main, comme la Justice, pour marquer qu'elle s'en sert à peser, & à égaler à peu près tout ce qu'elle distribue aux hommes, le bonheur, les talens, les avantages & les desavantages des différentes conditions, les facilitez & les difficultez qui regardent les choses de l'esprit.

F

En

En vertu de ces compensations, nous pouvons espérer qu'on nous admirera avec excès dans les siecles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'huy de nous dans le nostre. On s'étudiera à trouver dans nos ouvrages des beautez que nous n'avons point prétendu y mettre; telle faute insoutenable, & dont l'Auteur conviendroit luy-même aujourd'huy, trouvera des Défenseurs d'un courage invincible: & Dieu scâit avec quel mépris on traitera en comparaison de nous, les beaux esprits de ces temps-là, qui pourront bien estre des Ameriquains. C'est ainsi que le même préjugé nous abaisse dans un temps, pour nous éllever dans un autre, c'est ainsi qu'on en est la victime, & puis la divinité; jeu assez plaisant à considerer avec des yeux indifferens.

Je puis même pousser la prédiction encore plus loin. Un temps a été que les Latins estoient Modernes, & alors ils se plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grêcs qui estoient les Anciens. La difference de temps qui est entre les uns & les autres disparaist à nostre égard, à cause du grand éloignement où nous sommes, ils sont tous anciens pour nous, & nous ne faisons pas de difficulté de préférer ordinairement les Latins aux Grêcs, parce qu'entre Anciens & Anciens, il n'y a pas de mal que les uns l'emportent sur les autres; mais entre Anciens & Modernes ce seroit un grand desordre que les Modernes l'emportassent. Il ne faut qu'avoir patience, & par une longue suite de siecles nous deviendrons les Contemporains des Grêcs & des Latins; alors il est aisë de prévoir qu'on ne fera aucun scrupule de nous préférer hautement à eux sur beaucoup de choses. Les meilleurs ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, ne tiendront guere devant Cinna, Horace, Ariane, le Misanthrope, & un grand nombre d'autres Tragedies & Comédies du bon temps; car il en faut convenir de bonne foy, il y a quelques années que ce bon temps est passé. Je ne croy pas que Theagene & Chariclée, Clitophon

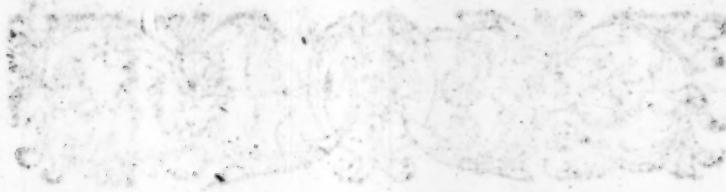
tophon & Leucippe soient jamais comparez à Cyrus, à l'Astree, à Zayde, à la Princesse de Cleves. Il y a même des espèces nouvelles comme les Lettres Galantes, les Contes, les Opera, dont chacune a fourni un Auteur excellent, auquel l'Antiquité n'a rien à opposer, & qu'apparemment la posterité ne surpassera pas. N'y eust il que les Chansons, espèce qui pourra bien perir, & à laquelle on ne fait pas grande attention : nous en avons une prodigieuse quantité, toutes pleines de feu & d'esprit, & je maintiens, que si Anacreon les avoit scèuës, il les auroit plus chantées que les siennes propres. Nous voyons par un grand nombre d'Ouvrages de Poësie que la versification peut avoir aujourd'huy autant de noblesse, mais en même temps plus de justesse & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me suis proposé d'éviter les détails, & je n'étaleray pas davantage nos richesses : mais je me suis persuadé que nous sommes comme les grands Seigneurs, qui ne prennent pas toujours la peine de tenir des Registres exacts de leurs biens, & qui en ignorent une bonne partie.

Si les grands hommes de ce siècle avoient des sentimens charitables pour la posterité, ils l'avertiroient de ne les admirer point trop, & d'aspiret toujours du moins à les égaler. Rien n'arreste tant le progrès des choses, rien ne borne tant les esprits, que l'admiration excessive des Anciens. Parce qu'on s'estoit dévoué à l'autorité d'Aristote, & qu'on ne cherchoit la vérité que dans ses écrits énigmatiques, & jamais dans la Nature, non seulement la Philosophie n'avançoit en aucune façon, mais elle estoit tombée dans un abîme de galimatias & d'idées in intelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Aristote n'a jamais fait un vray Philosophe, mais il en a beaucoup étouffé qui le fussent devenus, s'il eust été permis. Et le mal est, qu'une fantaisie de cette espèce une fois établie parmy les hommes en voilà pour long-temps, on sera des siècles entiers à en revenir, même

après qu'on en aura reconnu le ridicule. Si on s'alarloit entêter un jour de Descartes, & le mettre en la place d'Aristote, ce seroit à peu près le même inconvenient.

Cependant il faut tout dire; il n'est pas bien sûr que la posterité nous compte pour un merite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entre elle & nous, comme nous les comptons aujourd'huy aux Grecs & aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la raison se perfectionnera, & que l'on se désabusera généralement du préjugé grossier de l'Antiquité. Peut-être ne durera-t-il pas encore long-temps: peut-être à l'heure qu'il est admirons nous les Anciens en pure perte, & sans devoir jamais être admirés en cette qualité-là. Cela seroit un peu fâcheux.

Si après tout ce que je viens de dire, on ne me pardonne pas d'avoir osé attaquer des Anciens, dans le Discours sur l'Eglogue, il faut que ce soit un crime qui ne puisse être pardonné. Je n'en diray donc pas davantage. J'ajouteray seulement que si j'ay choqué les siecles passés par la Critique des Eglogues des Anciens, je crains fort de ne plaire guère au siecle présent par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont, elles représentent toujours un amour tendre, délicat, appliqué, fidelle jusqu'à en être superstitieux, & selon tout ce que j'entens dire, le siecle est bien mal choisi pour y peindre un amour si parfait.



RE CUEIL
DE POESIES
DIVERSES.

OMNIA



AVERTISSEMENT.

QUoy que les Poësies qui suivent, ne soient point Pastorales, on a crû les pouvoir joindre à ce petit Volume, ne fust-ce que pour le remplir.

Les quatre Epistres que l'on va voir, ont été faites à l'imitation des Heroïdes d'Ovide, & ce n'est qu'une essay d'un Ouvrage, où il en seroit entré un bien plus grand nombre. Les sujets de ces Lettres sont pris dans l'Histoire, au lieu qu'Ovide a pris les siens dans la Fable. Mais la Fable est trop usée présentement, & l'Histoire peut fournir des sujets plus nouveaux, sur tout si l'on cherchoit dans des endroits un peu détournez.

DIBU.

DIBUTADIS

A

POLEMON.

ON dit que Dibutade de Sicone, inventa la Sculpture. Un soir sa fille traça sur une muraille les extrémités de l'ombre de son Amant, qui se formoit à la lumière d'une lampe, & cela donna à Dibutade la première idée de tailler une pierre en homme. Je suppose que cette fille ayant vu une belle statue de la façon de son pere, écrit à son Amant. Les noms de Dibutadis & de Polemon sont feints.

UNe nouvelle joye, & que je veux t'écrire,
Tient mon esprit tout occupé.
Mon pere m'a fait voir un marbre qui respire,
Du moins si l'œil n'est pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la pierre ait sçu prendre
La mollesse même des chairs,
Et ce je ne sçay quoy de vivant & de tendre,
Qui forme les traits & les airs ?

Tu sçais quelles raisons me font aimer la veue
D'un marbre si bien travaillé.
D'une si douce joye on n'a point l'ame émeuë
Sans que l'Amour y soit mêlé.

Par ce divin chef-d'œuvre est à mes yeux offerte
L'image de cet heureux soir,
Qui reparo si bien une legere perte
Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'estoys avec mon pere,
 Il scait, il approuve nos feux,
 Mais un pere est toujours un témoin trop severe
 Pour les amours, & pour les jeux.

Quelques mots au hazard jettez par complaisance
 Composoient tout nostre entretien,
 Et nous interrompions nostre triste silence,
 Sans toutefois nous dire rien.

Une lampe prestoit une lumiere sombre,
 Qui m'aidoit encore à réver.
 Je voyois sur un mur se dépeindre ton ombre,
 Et m'appliquois à l'observer.

Car tout plait, Pokemon, pour peu qu'il represente
 L'objet de nostre attachement,
 C'est assez pour flater les langueurs d'une Amante,
 Que l'ombre seule d'un Amant.

Mais je poussay plus loin cette douce chimere.
 Je voulus fixer en ces lieux,
 Attacher à ce mur une ombre passagere,
 Pour la conserver à mes yeux.

Alors en la suivant du bout d'une baguette,
 Je trace une image de toy,
 Une image, il est vray, peu distincke, imparfaite,
 Mais enfin charmante pour moy.

Dibutade attentif à ce qu'Amour invente,
 Conçoit aussi-tost le dessein
 De tailler cette pierre en figure vivante,
 Selon l'ébauche de ma main.

Ainsi, cher Polemon, commence la Sculpture,
 Graces à ces heureux hazards.

L'Amour

L'Amour qui scut jadis débrouiller la Nature,
Aujourd'huy fait naître les Arts.

Je sens un doux espoir à qui mon cœur se livre,
Tout l'avenir s'offre à mes vœux.
Puisqu'on peut vivre en marbre, ou y voudra revivre
Pour se montrer à nos neveux.

Les Heros par cet Art étendront leur mémoire
Bien loin au delà de leurs jours,
Et le soin qu'ils auront d'éterniser leur gloire,
Eternisera nos amours.

Combien de Demidieux, dont les hommes peut-être
Eussent oublié jusqu'au nom !
Que d'exemples puissans que l'on n'eust pu connoître,
Si je n'eusse aimé Polemon !

Mais si tu ressemblais à tant d'Amans volages,
Si tu changeois à mon égard,
Oserois-tu jeter les yeux sur les Ouvrages
Que va produire un si bel Art ?

Ta noire trahison auroit toujours contre elle
La voix de ces témoins muets,
Qui te reprocheroient cet amour si fidelle
Dont ils sont tous autant d'effets.

Je t'offense, & je scay qu'il s'élève en ton ame
Un vif, mais doux ressentiment.
Viens, je repareray ces soupçons de ma flâme,
Que je condamne en les formant.

Quoy, de tels changemens seroient-ils donc possibles ?
Quoy, cet Amour toujours vainqueur
Animeroit par moy des marbres insensibles,
Et n'animeroit plus ton cœur ?

FLORA

P O M P E E.

POMPÉE étant encore jeune aima la Courtisane Flora, dont la beauté estoit si grande, qu'on la fit peindre dans le Temple de Castor & de Pollux. Geminus ami de Pompée devint éperdument amoureux d'elle, mais comme elle estoit prévenue de la passion qu'elle avoit pour Pompée, elle n'écoutoit pas Geminus. Pompée ayant pitié de son amy, la luy ceda. Elle en tomba malade de chagrin, & c'est dans cet état qu'elle luy écrit.

Reste à voir arriver la mort que je desire,
Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs.
Ma main encor n'a la force d'écrire
Que pour exprimer mes douleurs

De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre,
Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux,
Le croiroit-on que Rome me fit peindre
Pour orner les Temples des Dieux ?

En vain sur ces Portraits les Etrangers me vantent,
Qu'on les oste, Pompée, ils me font trop d'honneur.
Non, ce n'est plus Flora qu'ils représentent,
Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te souviens-tu du temps où ta flamme inquiète
Craignoît si tendrement des rivaux malheureux ?
Ah ! disois-tu, dans quel trouble me jette
L'offre qu'ils te font de leurs vœux !

Pouffras-

Pourras-tu, ma Flora, résister à leurs charmes ?
 Pourray-je dans ton cœur tenir seul contre eux tous ?
 Que mon amour veut de mal à ces charmes
 Qui m'attirent tant de jaloux ?

Je te disois alors, je mettois en usage
 Tout ce qui te pouvoit guerir de ce souci.
 Ciel ! quelle erreur ! estoit-ce mon partage
 Que de te rassurer ainsi ?

C'estoit toy qui devois jurer à ta maistresse
 Que tu ne serois point touché par tes rivaux,
 Que tu pourrois soutenir ta tendresse
 Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu ? j'estois trop insensible
 Aux soupirs qu'on pouffoit pour ébranler ma foy.
 De tendres soins me trouvoient invincible,
 Lors qu'ils ne partoient pas de toy.

Voilà, Dieux immortels ! ce qui fait qu'on me quitte,
 Vous écoutez icy les plaintes d'un Amant.
 Et qu'est ce donc désormais qui merite
 Un éternel attachement ?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flamme
 Il falloit d'un amy préférer le repos.
 Ne pretends point nous déguiser ton ame
 Sous de vains discours de Heros.

On sait jusqu'à quel point l'amitié doit s'étendre,
 Jusqu'où doit nous pousser un si cher intérêt.
 D'autres Heros ont daigné nous apprendre
 Qu'où l'Amour parle, tout se taist.

Ton changement n'a point une cause plus belle
 Que ceux qui font gemir tant de cœurs amoureux.

Tu n'es au fond qu'un Amant infidèle,
Et non un amy généreux.

Pourquoys, lors qu'il voyoit sa flâme rebûtee,
Ton rival t'a-t-il pû toucher par ses ennuis?
Et moi, qui pers tout ce qui m'a flâtée,
Et moi qui meurs, je ne le puis.

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.
Comment de tes presents joüiroit-il jamais?
Il se reproche, il condamne luy-même
La cruaute de tes bien-faits.

Il veut te rappeller, je le retiens sans celle,
Car quand tu reviendrois, quel sort seroit le mien?
Je devrois tout à sa seule tendresse,
Pompée, & ne te devrois rien.

En me cedant à luy tu t'es rendu justice,
Il n'est pas comme toy barbare & sans amour.
Je n'aurois pas à craindre un sacrifice,
Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, helas! rien ne t'efface?
Quel charme malheureux a scû me prévenir?
Que je voudrois l'adorer en ta place
Pour te plaire, ou pour te punir!

Alors mes soins pour luy tendres, ardents, durables,
Fasseroient tous les soins que pour toy j'ay perdus,
Et je rendrois encor plus desirables
Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illusion, & trop tost dissipée!
Quoy, d'un faral amour je pourrois me guerir?
Quoy, j'aimerois un autre que Pompée?
Non, je ne scâurois que mourir.

A R I S B E
A U J E U N E
M A R I U S .

Q U A N D Marius eut esté chassé de Rome par la faction de Silla, & se fut retiré en Afrique, son fils qui l'accompagnoit tomba entre les mains d'Hiemp-sal Roy de Numidie, qui le retint prisonnier. Une des femmes de ce Roy devint amoureuse du jeune Marius, & eut la generosité de luy fournir les moyens de sortir de sa prison, quoy que par là elle le perdist pour jamais. C'est après qu'elle luy a rendu la liberté, & qu'il a rejoint son pere, qu'elle luy écrit.

D Epuis que je me suis privée
De tout ce qui flattoit mes plus tendres desirs,
Dans vostre souvenir me suis-je conservée?
Songez-vous à mes déplaisirs?

Il n'est point de fin pour mes peines.
Rien ne s'eauroit rejoindre Arilbe & Marius.
Je ne me repens pas d'avoir brisé vos chaînes,
Je me plains de ne vous voir plus.

Combien, avant vostre sortie,
Un demi jour m'euft-il duré sans vous parler?
Et maintenant les mois & les ans, & ma vie,
Tout sans vous, tout va s'écouler.

Seule, & mortellement blessée:
Je parcours ce Palais de l'un à l'autre bout,
Et ne s'eaurois bannir l'esperance insensée
Que j'ay de vous trouver par tout.

Qui le croiroit ? je revoy, j'aime
 Les lieux où par le Roy vous estiez resserré,
 Et je vous redemande à cette prison même
 D'où mon amour vous a tiré.

J'attens avec impatience
 Que l'ombre de la nuit se répande sur nous,
 Ma tristesse redouble en ce vaste silence,
 Et ce temps m'en paroît plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore,
 Lors qu'en mes yeux laissez le sommeil est entré,
 En songe quelquefois (ce bien me reste encore)
 Je croi vous avoir recoutré.

Mais vous avoüeray-je une crainte
 Qui passe tous les maux de mon cœur agité ?
 Je crains que vostre amour n'ait été qu'une feinte
 Pour obtenir la liberté.

Je me represe sans cesse
 Combien vous me pressiez d'ouvrir vostre prison,
 Je ne me souviens point d'aucun trait de tendresse,
 Vous donnez tout à la raison.

Vous me parliez toujours d'un pere
 Dont il faloit servir la haine & le courroux,
 Jamais la liberté ne vous en fut moins chere,
 Quoy qu'elle m'attachast à vous.

Helas ! d'où vient que ma memoire
 Repasse les discours & les soins d'un Amant
 Pour ne le voir jamais, est il besoin de croire
 Qu'il m'aimast sans déguisement ?

Oüï , d'une absence si cruelle
 Il faut que cette idée adoucisse l'ennui.
 J'ay besoin de penser , Marius est fidelle ,
 Et je n'ay pas trop fait pour lui.

Triste

Triste plaisir ! douceur trompeuse !
 Mes maux , si vous m'aimez , doivent s'en augmenter ;
 Vostre perte à mon coeur en est plus douloureuse
 Cependant je veux m'en flatter .

Peut-estre la fiente Romaine
 S'oppose aux sentimens que vous auriez pour moy ,
 Je suis une Numide , & vostre ame hautaine
 Dédaigne d'estre sous ma loy .

Se peut-il qu'un climat devienne
 Pour l'Empire d'Amour un climat étranger ?
 La beauté qui n'a pas le droit de Citoyenne ,
 A toujours seluy d'engager .

D'ailleurs , je ne suis plus Numide ,
 De son propre interest mon amour est vainqueur ;
 La naissance n'est rien où la vertu décide ,
 Je suis Romaine par le coeur .

N'admirez plus tant la memoire
 Des plus fameux Heros que Rome ait mis au jour ,
 J'ay plus fait pour l'effort , quoique moins pour la gloire ,
 J'ay sacrifié mon amour .

Grands Dieux ! vous vistes seuls mes peines .
 De l'excès de mes maux vous fustes seuls témoins ,
 Lorsqu'enfin arriva la nuit où de ses chaines
 Marius sortit par mes soins .

Tandis qu'une troupe choisie
 Conduisoit ce dessein sur mes ordres secrets ,
 Tandis , pour dire mieux , qu'on m'arrachoit la vie ,
 En exécutant mes projets .

Par une tendresse contrainte
 Je tâchois d'occuper ou d'amuser le Roy
 Dans l'état où j'estois , quelle cruelle feinte !
 Quel supplice qu'un tel employ !

Avec

Avec combien d'inquiétude
Je sentois s'écouler, & comptois les instans !
Ciel ! disois-je tout bas dans cette incertitude,
Sçait-on bien se servir du temps ?

Prend-on bien toutes ses mesures ?
Amour, dans ces perils tu m'as fait embarquer,
Amour veille pour nous, veille en ces conjonctures
Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant, ajoutois-je ensuite,
Des Gardes du Palais on a trompé les yeux.
On vient à Marius, déjà il prend la fuite,
Il est déjà hors de ces lieux.

Alors de cette douce image
Mon esprit à tel point se laissoit occuper,
Que cet air inquiet dépeint sur mon visage
Commençoit à se dissiper.

Enfin, quand le Roy m'eut quittée,
Las de me voir distraite, & peut-être offensée,
Je courus & de crainte & d'espoir agitée,
Sçavoir ce qui s'estoit passé.

On m'apprit une heureuse issuë,
La nouvelle flatoit tous les vœux de mon cœur,
Je brûlois de l'apprendre, & quand je l'eus reçue
J'en pensay mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuse
Moy-même j'employay mes soins & mes efforts,
Je ne sçay quel plaisir d'une ame généreuse
Me soutint par de doux transports.

Mais que cette ardeur de courage
Est après son effet prompte à se démentir !
Dès que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage,
Je commençay de les sentir.

Telle

Telle fut ou mon injustice,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu,
Que j'ofay reprocher cet important service
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à luy-même contraire
De cet heureux succès joüit en gemissant,
Je n'en rougiray point ; ce qu'Arisbe a scû faire
Excuse assez ce qu'elle sent.

Que je crains qu'aucune foiblesse
N'aide de vostre part à me justifier !
Libre, regrettez-vous les marques de tendresse
Que vous reçûtes prisonnier ?

Vous dûtes vers Arisbe absente
En sortant de ces lieux envoyer un soupir,
Vous méritâtes peu les bien-faits d'une Amante
S'ils vous firent trop de plaisir.

Un autre Amant eût fuy moins viste
Pour tourner mille fois les yeux vers ce Palais,
C'est là que je la laisse, eust-il dit, je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que scay-je ? un autre Amant peut-être,
En rompant ses liens eust rendu des combats.
Ah ! si dans vostre cœur ce sentiment put naître
De quoy ne me paya-t-il pas ?

Mais Dieux ! quel bonheur j'envisage !
C'est un prix assez grand que mon amour reçoit,
Si près d'une rivale on ne fait pas usage
De la liberté qu'on me doit.

CLEO-

CLEOPATRE

A

AUGUSTE

ON fçait trop l'*Histoire de Cleopatre*. Il est besoin de se la rappeller un peu, pour bien entrer dans l'esprit de cette *Lettre*, car je suppose que Cleopatre, après la mort d'Antoine, s'estant enfermée dans les *Tombeaux des Rois d'Egypte*, écrit à *Auguste*, & lui tourne le plus adroitemment qu'elle peut pour sa *justification*, les principaux évenemens de sa vie. Sur tout, il faut se souvenir combien Cleopatre estoit une *Princesse galante*, & que dans l'état où elle se trouvoit alors, il ne luy estoit plus d'autre ressource auprès d'*Auguste*, qu'une coquetterie bien conduite.

JE croy devoir, Seigneur, vous épargner ma veuë !
En l'état où je suis j'évite tous les yeux,
Je suis le Soleil même, & je suis descendue
Dans les *Tombeaux de mes ayeux*.

Ce funeste séjour, conforme à mes pensées,
Excite mes soupirs, & nourrit mes douleurs,
Ces Morts m'offrent en vain leurs fortunes passées,
Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croyez pas, Seigneur, que Cleopatre y compte
La gloire dont le Ciel se plaist à vous charger,
Dans l'Univers entier elle auroit trop de honte
D'estre seule à s'en affliger.

Reine sans Diadème, & n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un bannissement,
Dans ses Etats conquis Cleopatre ne pleure
Que la perte de son Amant.

Quand cet Amant, & moy par ses desirs guidée,
Nous armions contre vous tant de peuples divers,
Nous

Nous n'avions point conçu l'ambitieuse idée
De vous disputer l'Univers.

Et ne voyions nous pas que toujours vers l'Empire
Le destin vous faisoit quelque nouveau degré?
Je me rendis à luy sur les Mers de l'Epire,
Avant qu'il se fust déclaré.

Rien ne nous annonçoit encor nostre disgrace,
J'en voulus en fuyant prévenir les arrests,
Et depuis, vous scavez si l'Egypte eur l'audace
De s'opposer à vos progrés.

Non, non, sans jalouſie, & d'un esprit tranquille,
De vos heureux succès nous regardions le cours,
Nous voulions seulement assurer un azile
A de malheureuses amours.

Marc Antoine paſſoit pour le ſecond de Rome,
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.
Ses manières ſon air, tout eſtoit d'un grand homme,
L'ame encor plus, & je l'aimay.

Je ſçay que ſon eſprit violent, temeraire,
Toujours aux paſſions fe laiſſoit prévenir,
Et je craignois pour luy la fortune prospere
Qu'il ne ſçaveoit pas foitenuſe.

Je l'aimay cependant; c'eſt une loy fatale
Que l'amour doit cauſer tous mes évenemens,
Je m'attache aux Heros, je ſuis tendre, & j'égale
Leurs vertus par mes ſentimens.

Ah! Seigneur, à vos yeux lorsque j'iray paroistre,
Prenez d'un enemey le viſage irrité,
Traitez-moy, ſ'il ſe peut, comme un ſuperbe Maître,
Je craindrois trop voſtre bonté.

Je m'apreſte à me voir en eſclave menée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de Rois.
La Maſſon des Cefars, telle eſt ma destinée,
Doit triompher de moy deux fois.

Cefar qu'on met au rang des Dieux, & non des Princes,
Par

Par mille aimables soins triompha de mon cœur,
Et vous triompherez de moy, de mes Provinces,
Aussi juste, aussi grand Vainqueur.

Il préfera pourtant la plus douce victoire.
Dieux ! quels soupirs pouffoit le maistre des humains !
Que d'amour dans une ame où regnoit tant de gloire,
Que remplissoient tant de desseins !

Combien me jura-t-il qu'au sortir de la guerre,
Si le Ciel en ces lieux n'eût pas tourné ses pas,
Il eust manqué toujours au Vainqueur de la Terre
D'adoier mes foibles appas ?

Combien me jura-t-il qu'il eust changé sans peine
Tant d'honneurs, de respects, & d'applaudissemens,
Contre un des tendres soins dont j'estois toujours pleine,
Contre mes doux empressemens ?

Aussi pour estre heureux, s'il peut jamais suffire
De posséder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De se voir prévenir dans tout ce qu'on desire,
Cesar sans doute estoit heureux.

Je le sens bien, Seigneur, je me suis égarée ;
J'ay trop dit que Cesar a vécu sous mes loix,
Bien-tost vous me verrez pâle & défigurée,
Et vous condamnerez son choix.

Mais si le grand Cesar souhaita de me plaire,
Mes jours couloient alors dans la prosperité.
Le sort, vous le scavez, favorable, ou contraire,
Décide aussi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoyois l'image,
Si mes larmes touchoient le Ciel, ou l'Empereur,
Peut-être..... mais, hélas ! quel retour j'envilage !
D'où me vient cette douce erreur ?

En me la pardonnant, imitez la clemence
De qui pour vos vertus voulut vous adopter ;
Vous seriez par le sang, par l'aveugle naissance
Moins obligé de l'imiter.

P O E S I E S
G A L A N T E S .E L O G E
D E
M A R Q U E' S

Petit Epagneul, venu d'Espagne.

SCavez-vous avec qui, Philis, ce petit Chien
Peut avoir de la ressemblance?
La chose est assez d'importance.

Pour percer le mystere, & vous y faire jour,
Examinez Marqués, son humeur, sa figure;
Mais enfin cette Enigme est-elle trop obscure?
Vous rendez-vous? il ressemble à l'Amour.

A l'Amour, direz-vous! la comparaison cloche,
Si jamais on a vu comparaison clocher.
Un Chien avec l'Amour! Et bien, il faut tâcher
D'en faire un parallel exact, & sans reproche.

Marqués sur vos genoux a mille privautez,
Entre vos bras il se loge à toute heure,
Et c'est là que l'Amour établit sa demeure,
Lors qu'il est bien reçû par vous autres Beautez.

On voit Marqués se mettre aisément en colere,
Et s'apaiser fort aisément;
Connoissez-vous l'Amour? voila son caractere,
Il se fâche & s'appaise en un même moment.

Afin

Afin que vostre Chien ait la taille mieux faite
 Vous le traitez assez frugalement,
 Et le pauvre Marqués qui fait toujours diete,
 Subsisté je ne scias comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver de subsistance,
 Vous ne luy servez pas un seul mets nourrissant,
 Et s'il ne vivoit d'esperance,
 Je croy qu'il mourroit en naissant.

Avec ce petit Chien vous folâtrez sans cesse,
 En folâtrant ce petit Chien vous mord,
 On joue avec l'Amour, il badine d'abord,
 Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal,
 Ne rit-on pas de ses morsures?
 Encor que de l'Amour on sente les blessures,
 A l'Amour qui les fait on n'en veut point de mal.
 On veut qu'un Chien soit tel que quand il vient de naistre,
 Et de peur qu'il ne croisse on y prend mille soins.
 Il ne faut pas en prendre moins
 Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous caressez Marqués, parce qu'il est petit;
 S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable;
 Un petit Amour divertit,
 S'il devient trop grand, il accable.

Mais j'entens que Marqués se plaint du mauvais tour
 Que luy fait ma Muse indiscrete.

Ah! vous me ruinez, vous gâtez tout, Poëte,
 Dit-il, en me faisant ressembler à l'Amour.

L'Amour n'est pas trop bien auprès de ma maîtresse,
 Si vous ne le scavez, elle l'a toujours fuy,
 Et c'est assez pour perdre sa tendresse,
 Que d'avoir par malheur du rapport avec luy.

En mon état de Chien j'ay l'ame assez contente
 Je suis heureux par cent bonnes raisons;
 J'ay bien affaire, moy, que vos comparaisons
 Viennent troubler ma fortune présente.

Ah!

Ah ! mon pauvre Marqués , ce seroit grand pitié ,
 Qu'après avoir quitté pour elle Pere & Mere ,
 La Pattie , aux grands coeurs toujours aimable & chere ,
 Tu te visses disgracie
 Pour une cause si legere .

Non , cela ne se peut , fais valoir tes appas ;
 Caresse-la , tiens-toy sans cesse entre ses bras ,
 Et loin qu'elle te soit cruelle ,
 Parce qu'avec l'Amour on te voit du rapport ,
 Fais que l'Amour trouve grace auprés d'elle ,
 Puisqu'il te ressemble si fort .

S O N N E T .

JE suis (crooit jadis , Apollon à Daphné ,
 Lors que tout hors d'haleine il courroit après elle .
 Et lui contoit pourtant la longue Kiruelle
 Des rares qualitez dont il estoit orné .)

Je suis le Dieu des Vers , je suis bel esprit né .
 Mais les Vers n'estoient point le charme de la Belle .
 Je sciais jouer du Lut , arrester . Bagatelle ,
 Le Lut ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné .

Je connois la vertu de la moindre racine ,
 Je suis par mon scavoir Dieu de la Medecine .
 Daphné fuyoit plus vite après ce mot fatal .

Mais s'il eust dit , Voyez quelle est volstre conquête .
 Je suis un jeune Dieu , beau , galant , liberal ;
 Daphné , sur ma parole , auroit tourné la teste .

P O R T R A I T
 D E
 C L A R I C E .

J'Espere que venus ne s'en fâchera pas ,
 Assez peu de Beautez m'ont paru redoutables ,
 Je

Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.

J'estois dans l'âge où regne la tendresse,
Et mon cœur n'estoit point touché.
Quelle honte ! il faloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'estoit reproché.

Je disois quelquefois ; Qu'on me trouve un visage
Dont la beauté soit vive, & dont l'air vif soit sage,
Où regne une douceur dont on soit attiré,
Qui ne promette rien, & qui pourtant engage,
Qu'on me le trouve, & j'aimeray.

Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pensast finement,
Sans prétendre à ce caractère,
Qui pour estre sans art n'eust que plus d'agrement,
Un peu timide seulement,
Qui ne pust se montrer, ni se cacher sans plaisir ;
Qu'on me le trouve, & je deviens Amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former ;
Comme en aimant je prétens estimer,
Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,
Une vertu naïve & pure,
Qu'on me la trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde,
Chacun me promettoit une paix si profonde,
Que j'en serois moy-même embarrassé.

Je ne voyois point de Bergere,
Qui d'un air un peu courroucé
Ne m'envoyaſt à ma Chimere.

Je ne fçay cependant comment l'Amour a fait ;
Il faut qu'il ait long-temps médité son projet.
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits ;
Je croy, pour moy, qu'il me l'a faite exprés..
O ! que l'Amour a de malice !

LES

LES JEUX OLIMPPIQUES.

Sur une passion qui avoit déjà duré cinq ans.

Jadis de cent ans en cent ans,
La Magnifique Rome à tous ses Habitans
Donnoit une superbe feste,
Et les Herauts crioient, Citoyens accourez.
Vous n'avez jamais vu, jamais vous ne verrez
Le spectacle qu'on vous apreste.

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur,
On n'eût bien pû trouver quelque teste chenuë,
D'une optimâtre vigueur,
Par qui la Feste eût été déjà veue.

Mais quoy ? dans la condition
Où les Dieux ont reduit la triste vie humaine,
Un cas si singulier ne valoit pas la peine
Qu'on en fist une exception.

Telle est chez les Amours la coutume établie ;
La même chose s'y publie
A des Jeux solennels qu'ils célèbrent entr'eux ;
Mais ce qui fait pitié quand on le considere,
C'est que tous les quatre ans on célèbre ces Jeux ;
Cependant pour ces malheureux
C'est une Feste Seculaire,
Jamais un Amour n'en voit deux.

Ils n'avoient pas jadis les mêmes destinées,
Un Amour fournissoit sa quinzaine d'années,
Sa vingtaine, pour faire un compte encor plus rond ;
Ils baissent maintenant, moins d'un an les emporte ;
Et s'il faut que toujours ils baissent de la sorte,
Dieu frâche ce qu'ils deviendront.

Avoir vécu deux ans, la carrière est jolie,
 Trois, c'est le bout du monde, on ne les peut passer;
 Mais d'aller jusqu'à quatre, oh! ce seroit folie,
 Si seulement ils osoient y penser.

Aussi ne fust-ce point une veuve ordinaire,
 Lors qu'à ces derniers Jeux, & sans un grand concours,
 S'avanza le Doyen de Cipre & de Cithere,
 Le Mathusalem des Amours,
 Un amour de cinq ans, & qui de ce spectacle
 Leur eust fait par avance un fidèle rapport;
 Le petit Peuple ailé, dans un commun transport
 Batit des mains, cria miracle.

Mais, grands Dieux! que ne fust-ce pas,
 Quand il vint dans la Lice, & malgré ce grand âge,
 Sur de jeunes Rivaux remporta l'avantage
 En mille differens combats?

Car ces Jeux ressembloient à ceux que vit l'Elide,
 Jeux guerriers où venoient s'exercer les Amours;
 Tantôt à déclarer une flâme timide

Qui veut parler, & qui se taist toujours;
 Tantôt à placer bien ces douces bagatelles;

Ces petits soins qui touchent tant;

Tantôt à se plaindre des Belles

Avec respect, & même en s'important.

Que scias-je enfin? sous cette fausse image
 Ils prétendent ensemble à leurs charmans emplois,

Rien n'aide tant à leurs exploits

Que ce solide apprentissage.

D'une foule d'Amours le vainqueur fut suivi.

De toutes parts l'allegrerie s'exprime

Par mille cris redoublez à l'envi;

L'un admire à cinq ans quelle force l'anime;

L'autre veut scâvoir le régime

Dont jusqu'alors il s'est servy.

Mais luy; ce ne sont pas icy, comme j'espere;
 Dit-il, les derniers Jeux où je me trouveray;

Il n'est pas encor temps que je sois admiré,
 Et qu'il soit dit, sans vous déplaire,
 Tous tant que vous voila, je vous enterreray.
 Mon destin sera tel, que des Amours antiques
 Chez les Amours futurs moy seul je feray foy ;
 On me consultera sur de vieilles pratiques,
 Dont la memoire auroit peri sans moy.
 Mais puisque vous voulez sçavoir ce qui me donne
 Cette longue santé dont vous estes surpris,
 Je vis de ce beau feu qui sort des yeux d'Iris,
 Et comme on voit la nourriture est bonne.

S O N N E T.

P Arce que l'Espagnol est une langue fiere,
 Je vous le dois apprendre? hé bien soit, commençons;
 Mais ce que je demande à ma belle écoliere,
 C'est de ne se servir jamais de mes leçons.
 Déja si fierement vostre ame indifferente
 Oppose à mon amour qu'il ne faut point aimer,
 Que même en Espagnol, y füssiez-vous sçavante,
 Vous auriez de la peine à vous mieux exprimer.
 Croyez-moy, le François vaut bien qu'on le prefere
 A la rude fierté d'un langue étrangere.
 De ce qu'il a de libre empruntons le secours.
 Mais que de son costé l'Espagnol se console:
 Car ne pouvons-nous pas mêler dans nos amours,
 Et liberté Françoise, & constance Espagnole?

L E S F L E'CH E S
D' A M O U R.

I 'Amour n'avoit jadis que des fléches d'acier,
 Ce n'estoit pas faire grande dépense ;
 Mais cela suffissoit pour un siecle grossier,
 Où tous les cœur se rendoient sans deffense.

Le temps changea ; plus de simplicité,
 Les traits d'acier devinrent inutiles,
 Et l'Amour eut affaire à des gens plus habiles,
 Qui de les repousser prenoient la liberté.
 S'ils blessoient, la blessure estoit bien-tost guérie,
 Personne ne s'en trouvoit mal.

Quel remede ? il falut changer de batterie,
 Il les fit d'un autre métal,
 Ce fut d'or ; à l'Amour la victoire estoit seure.
 Quels ennemis , grands Dieux , n'auroit-il pas défait ?
 Aussi , quoy qu'il parust d'abord se mettre en frais.

Il regagna ses frais avec usure.

A chaque flèche qui voloit
 Une foule de coeurs courroit au devant d'elle.

Quoy que la playe en fust mortelle ,
 N'estoit pas blessé qui vouloit.

L'Amour ne lançoit plus ses flèches que par grace ,
 Heureux les coeurs sur qui tomboient des traits si doux !
 Souvent de les percer sa main se trouvoit lasse ,
 Lors qu'ils ne l'estoient pas de recevoir ses coups ,
 Chacun d'eux eust reçû vingt flèches au lieu d'une ,
 Chacun eust volontiers épuisé le carquois ;

Se faire blesser plusieurs fois

C'estoit assez pour faire sa fortune.

Cette mode n'a point changé ,

Les flèches d'or sont toujours en usage ,
 Et pour peu qu'on s'en serve , il n'est cœur si sauvage ,
 Qui sous les Loix d'Amour ne soit bien-tost rangé.

LE RUISSEAU AMANT. A LA PRAIRIE.

J'Ay fait pour vous trouver un assez long voyage ,
 Mon aimable Prairie , enfin je viens à vous ,
 Recevez un Ruisseau , dont le sort le plus doux
 Sera de voir ses eaux couler pour votre usage .

C'est

C'est dans ce seul espoir que sans aucun repos,

Depuis que j'ay quitté ma source,
J'ay toujours jusqu'ici continué ma course,
Toûjours roulé mes petits flots.

D'un cours precipité j'ay passé des Prairies,
Où tout autre Ruisseau s'amuse avec plaisir ;
Je n'ay point serpenté dans les routes fleuries,
Je n'en avois pas le loisir.

Tel que vous me voyez, fâchez, ne vous déplaise,
(Car il est bon de se faire valoir)
Que plus d'une Prairie auroit esté bien aise
De me donner passage & de me recevoir.

Mais ce n'estoit pas là mon compte,
J'en fusse un peu plus tard arrivé dans ce lieu,
Et par une fuite assez prompte,
Gazoüillant fierement, je leur disois adieu.

Il faut vous dire tout, la feinte est inutile,
J'en trouvois la plupart dignes de mes refus,
Les unes, entre nous, sont d'accez si facile,
Que tous Ruisseaux y sont les bien venus.

Elles veulent toujours en avoir un grand nombre,
Et moy dans le grand nombre aussi-tost je me pers ;
D'autres sont dans des lieux un peu trop découverts,
Et moy j'aime à couler à l'ombre.

J'estois bien inspiré de me garder pour vous ;
Vous estes bien mon fait, je suis assez le vostre ;
Mais aussi, moy reçu, n'en recevez point d'autre,
Car je suis un Ruisseau jaloux.

A cela près qui n'est pas un grand vice,
J'ay d'assez bonnes qualitez ;
Ne craignez pas que jamais je tarisse,
Je puis défier les Estez.

Je scâis que certaines Prairies
D'un Ruisseau comme moy ne s'accommodeent pas ;
Il leur faut ces Torrens qui font tant de fracas,
Mais fort souuent on voit leurs eaux taries.

Mon cours en tout temps est égal,
Je suis tranquile & doux, ne fais point de ravage,
De plus je viens vous faire hommage
D'un eau pure comme cristal.

Il est telle Prairie, & peut-estre assez belle,
A qui le plus petit Ruisseau,
Suivant sa pente naturelle,
N'iroit jamais porter deux gouttes d'eau.

À moins que détourné par un chemin nouveau,
Elle n'en amenaist quelqu'un jusque chez elle.

Mais pour vous, sans vous mettre en frais,
Sans vous servir d'un pateil artifice,
Vous voyez des Ruisseaux qui viennent tout exprés
Vous faire offre de leur service,
Et le tout pour vos interests.

A present, je l'avoüe, on vous trouve agreable,
Vous donnez du plaisir aux yeux ;
Mais avec un Ruisseau, rien n'est plus veritable,
Que vous en vaudrez beaucoup mieux.

De cent fleurs qui naîtront vous vous verrez ornée
Je vous enrichiray de ces nouveaux tressors,
Et vous tenant environnée,
Avec mes eaux je muniray vos bords.

Reposez-vous sur moy du soin de les défendre ;
A quoy plus fortement puis-je m'interesser ?
Déja même en deux bras je m'apreste à me fendre,
Pour tâcher de vous embrasser.

Mes ondes lentement de toutes parts errantes,
Ne pourront de ce lieu se résoudre à partir ;
Et quand j'auray formé cent routes différentes,
Je me perdray chez vous, plustost que d'en sortir.

Je sens, je sens mes eaux qui boüillonnent de joye,
De les tant retenir à la fin je suis las,
Elles vont se répandre, & se faire une voye,
Il n'est plus temps à vous de n'y consentir pas.

TABLE.



T A B L E.

DU CONTENU EN CE LIVRE.

ALCANDRE. I. EGLOGUE en forme de Prologue. p. 9
Peinture de l'Amour chamefestre, 11
Chagrin d'un Amant, en la personne d'Alcandre, qui voit les autres Bergers faire l'amour pendant qu'il est éloigné de sa Maistresse, 12
II. EGLOGUE. Entretien d'Atis & de Licidas sur la douceur de l'amour, & qu'il n'y a point d'usage ny plus ancien ny mieux servy, 13. 14
Sylvanire (image des Bergeres indifférentes) conçoit de l'amour par la seule veue de deux Amans qui se témoignoient reciprocquement leurs sentimens amoureux. 15. 16
Jamais de l'amour on ne perd la memoire, 17
Les Bergeres cruelles ne sont plus cruelles dez-lors qu'elles ont un Amant entreprenant, 17, 18
III. EGLOGUE. Les Bergeres (en la personne de Delie) disent adieu à l'Amour quand elles se voyent abandonnées de leurs Amans, mais ils ne reviennent pas si-tost, qu'elles les rejoivent à bras ouverts, 20. 21
L'Amour est le véritable appanage des Bergers, 22
IV. EGLO. Daphné. Cette Eglogue roule sur la querelle de deux Rivaux qui disputent ensemble de la beauté de leurs Maistresses. Palemon vante Daphné à cause de sa vertu, & Arcas, Philis à cause de son enjouement. Timante juge en cette cause, rend justice à toutes les deux, mais en donnant la préférence à Daphné sur Philis, c'est-à-dire à la vertu sur la galanterie. 23 &c.
V. EGLO. Eraste. L'Amour est la plus sage folie, 28 &c.
Le Sage tant qu'il vit est en but à l'Amour, 29
Image d'un Amant impatient dans l'attente d'un rendez-vous d'amour, en la personne d'Eraste, 30 &c.
Les Bergeres en amour croient n'en avoir jamais dit assez, & les Bergeres craignent toujours d'en avoir trop dit, 31
VI. EGLOGUE. Ligdamis. L'amour sincere des Bergers rustiques, en sa personne, 32. Il est préférable à teluy des Villes, & même de la Cour, où il n'y a que dissimulation & infidélité. 33 &c.
VII.

T A B L E.

VII. EGLOGUE. Thamire. Après qu'Amarillis a obligé
deux Bergeres à chanter leurs amours, l'une soutient
qu'il est bon d'user de réserve avec un Amant, & l'autre
maintient que l'on doit payer l'amour par l'amour;
mais toutes deux montrent qu'il y a de certains mo-
ments & de certaines occasions où il est difficile de re-
fuser quelques faveurs à un Amant, 37 &c.

VIII. EGLOGUE. Ismene, 42
Image d'une Bergere, dans la personne d'Ismene, qui
ne pouvant souffrir le mot d'amour pour son Berger,
& voulant toujours s'en tenir à l'amitié, change auffi-
tost de sentiment par un mouvement de jalouse contre
sa Rivale, 42

IX. EGLOGUE. Tiris & Iris. Description d'un Bocage
agréable, où Tiris & Iris se rencontrent par hazard,
45 &c. Leur entretien sur le mérite de la fidélité,
& leurs serments reciproques de se la garder toujours,
ausquels les Nymphes & les Sylvains applaudissent. 46

E N D I M I O N.

P A S T O R A L E.

Pièce qui a été faite pour être mise en Musique, 51
Elle représente Diane & Endimion qui ne pouvoient
se résoudre à se déclarer l'un l'autre leur amour, Diane
ne voulant pas s'abaisser à aimer un mortel, & Endimion
estimant que c'estoit un crime à un homme
d'aspiret à l'amour d'une Déesse.

SCENE I. Pan, un Satyre, Licoris. Licoris & le Satyre
veulent détourner Pan de son amour pour Diane,
sur ce qu'elle n'avoit pour luy que de la fierté, mais
il leur répond qu'il n'y a point de fierté qui puisse
tenir contre un Amant hardy. 51. 52

SCENE II. Licoris témoigne à Diane que Pan cherche
à luy plaire, 53

SCENE III. Ismene choquée des froideurs d'Endimion,
& résolue de renoncer à l'Amour, prie Diane de la
recevoir au nombre de ses Nymphes, 53

SCENE

T A B L E.

SCENE IV. Diane & ses Nymphes la reçoivent en leur compagnie,	55
SCENE V. Les Bergers témoignent leur amour pour Ismene, & tâchent de la faire rentrer dans le party de l'amour, & les Nymphes de Diane l'en dissuadent,	55
SCENE VI. Diane avoué son penchant à l'Amour,	57
ACTE II. Temple rustique élevé à Diane par les soins des Bergers, & particulierement d'Endimion,	58
SCENE I. Endimion témoigne à Eurilas son amour pour Diane, & la crainte qui l'empêche de le luy témoigner,	58
Eurilas luy conseille de retourner à Ismene,	59
SCENE II. Danse & Chants des Bergers à la dédicace du Temple de Diane,	60
SCENE III. Diane descend du Ciel, & semble reprimander les Bergers de l'avoir congratulée sur son indifférence pour l'Amour,	62
SCENE IV. Licoris reconnoist l'amour de Diane pour Endimion,	62
ACTE III. SCENE I. Pan interroge les Bergers s'il n'est pas vray que Diane a improuvé leurs Vers, parce qu'ils blâmoient l'Amour, & croit que c'est après luy qu'elle soupire,	63
SCENE II. Endimion croyant que Diane aime Pan, en témoigne son chagrin à Eurilas,	64
SCENE III. Endimion prie Diane de luy rendre Ismene, comme pour se vanger d'elle, de ce qu'il croyoit n'en estre pas aimé,	66
SCENE IV. Chagrin de Diane d'apprendre, ou pour mieux dire, de croire qu'Endimion soupire pour Ismene,	67
SCENE V. Pan témoigne à Diane l'amour qu'il a pour elle, & en est rebuté,	68
SCENE VI. Pan fait des imprécations contre Diane s'en voyant méprisé,	69
ACTE IV. SCENE I. Ismene témoigne sa tristesse de l'absence de son Amant, tout infidelle qu'il est,	70
SCENE II. Diane témoigne à Ismene que son Amant la luy redemande,	70
SCENE.	

T A B L E.

SCENE III. Diane se plaint à Licoris de ne pouvoir surmonter l'amour qu'elle a pour Endimion, 71
SCENE IV. Endimion seul avec Diane, après plusieurs circonlocutions, luy témoigne enfin son amour en tremblant, 73
SCENE V. Les Heures viennent avertir Diane qu'il est temps de se préparer à monter sur son Char, 75
SCENE VI. Endimion soupire, regrete & tremble pour avoir témoigné son amour à Diane, 75
ACTE V. SCENE I. Chœurs d'Amours, qui voyant dormir Endimion, luy souhaitent un bon repos, 76
SCENE II. Arrivée de Diane à l'entrée de la Caverne où dormoit Endimion, & son extrême perplexité, 77
SCENE III. Surprise d'Endimion à la veue de Diane, qu'il croyoit venir à dessein de le punir de sa temerité, 78
Autre surprise encore plus grande d'apprendre de Diane même qu'elle soupiroit pour luy, 78, 79
SCENE IV. Diane fait descendre du Ciel tous ceux qui ont esté changez en étoiles pour les rendre témoins de ses amours, & leur recommande le secret, 79. &c.

DISCOURS SUR LA NATURE DE L'EGLOGUE.

L'Auteur en donnant dans cette Pièce la véritable idée de l'Eglogue, critique ceux qui s'en sont mal acquitrez, sans prétendre pour cela faire valoir les siennes au préjudice des autres, 83 &c.
Amour. Caractère du véritable amour, 90
Elle est de toutes les passions la plus générale & la plus agreeable, 90
Douceur de l'amour champêtre, 91
Bergers. *Voyez Pasteurs.*
Calpurnius critiqué, 88. Louié, 96
Campagne. La vie de la Campagne & la Poësie des Pasteurs ont toujours esté grossières, 85
Gomaras, critiqué, 86
Habits. Comparaison des habits rustiques dont on se sert

T A B L E.

sert pour se déguiser , avec les sentimens qui doivent faire la matière d'une Eglogue ,	105. &c.
Heureux. Les hommes veulent estre heureux à peu de frais ,	89
On n'est point heureux tant qu'on est partagé par deux passions differentes qui se combattent ,	90
Lacon , critiqué ,	88
Moscus & Bion. Louanges qu'on leur donne ,	94
Nemesianus. Estime qu'en fait l'Auteur ,	97
Paresse , propre à l'amour ,	90
Pasteurs anciens ,	84
La condition des Pasteurs est la plus ancienne de toutes les conditions ,	là-même.
Sur quoy fondée la douceur de la vie pastorale ,	93. &c.
Poësie Pastorale en quoy agreable ,	89, &c.
Exemples de la grossiereté de la Poësie ancienne ,	85.
	& suiv.
Ronsard , critiqué ,	97, & 104
Segrais. Ses ouvrages estimez ;	100
Sentiment. Agrément d'un sentiment exprimé d'une maniere simple ,	101
Tasse , loué par l'Auteur .	99
Theocrite critiqué ,	85, 86. & suiv.
Idyle qu'il a fait de deux Pescheurs ,	92
Virgile critiqué ,	88, 95, 96. & suiv.
Vifa , Poète Latin ,	104
M. d'Urfé ; estimé de l'Auteur ,	95

D I G R E S S I O N.

Sur les Anciens & les Modernes.

A Nciens. Réponse à ceux qui disent que les Anciens estoient plus sçavans & plus habiles que les Modernes ,	108. & suiv.
Réponse à ceux qui tirent cette raison de ce qu'ils ont tout inventé ,	111. & suiv.
Raison du contraire ,	112. & suiv.
Embarres où seroient les Anciens , s'il leur faloit écrire en ce temps ,	114. &c.
	La

T A B L E.

La difference qu'il y a entre les Anciens & les Modernes	113
vient des diverses circonstances de temps, de lieu, de	
gouvernement & d'affaires,	
Aveuglement des hommes d'abandonner la raison pour	117
suivre leurs prejuiccs,	
Chimat. La difference des climats ne fait pas la vivacité de	
l'esprit, mais le soin que l'on prend de le cultiver, 109 &c.	
Egalité des Nations quant à l'esprit,	118
Esprit. Comparaison des états differens de l'esprit avec les	
differens âges du monde,	119. &c.
Idées. Nous aurions pu sans les Anciens attraper les idées du	
pray & du beau en les cherchant comme eux,	119
Modernes, peuvent égaler les Anciens,	118
Poësie de ce temps plus exacte que jamais, 120, 121	
Raison. On s'égare long-tems avant que d'arriver à la	
raison, 112. &c.	
Raisonnement. Justesse du raisonnement du temps pre-	
sent, 114. &c.	

RECUEIL DE POESIES.

D I V E R S E S.

Lettre de Dibutades à son Amant, sur la beauté d'une	127. & suiv.
statue, 120. & suiv.	
Lettre de Flora à Pompée, pour luy faire des reproches de	
ce qu'il l'avoit quittée pour en faire un présent à Genu-	
nus, 130. & suiv.	
Lettre d'Arisbe au jeune Marius, pour luy remouigner son	
amour après luy avoir facilité le moyen de s'echafer de	
la prison où le retenoit son mary Hiemplal Roy de Nu-	
midie, 133. & suiv.	
Lettre de Cleopatre à Auguste, pour essuyer de se le rendie	
favorable, 139. & suiv.	
Poësies plaisantes. Eloge d'un Epagneul à cause du rap-	
port qu'il avoit avec l'ambour, 141. & suiv.	
Sonnet d'Apollon à Daphné, 143	
Portrait de Clarice, 172. Chimere d'un Amant qui pretend	
trouver une Maistresse de tout point, 143	
Les Jeux Olympiques. Sur la merveille d'un amour qui	
continua cinq ans, 145. & suiv.	
Sonnet sur la liberté de l'Amour François, & la constance	
de l'Espagnol, 147	
Les Fleches d'Amour, autrefois d'acier, & maintenant d'or,	
puissant attrait pour se ranger sous festoix, 147. 148	
Le Quilleau Amant à la Prairie, qui donne à connoistre	
que le véritable Amant est celuy quise contente d'un seul	
objet, & qui luy est fidele, 148. & suiv.	

Fin de la Table.



卷之三